



The background of the entire image is a traditional marbled paper pattern, featuring intricate, swirling, and cell-like designs in shades of black, grey, and white. In the lower right portion of the image, there is a white rectangular label with a thin black border. The text on the label is arranged vertically, starting with a cursive title, followed by a decorative ornament, and ending with a name in all caps.

*Ex Libris*



PROFESSOR J. S. WILL











# ŒUVRES

DE THEATRE

DE

M<sup>R</sup>. DE BOISSY,

TOME VII.



A PARIS,

Chez PRAULT pere , Quay de Gêvres ,  
au Paradis.

---

M. DCC. XLII.

*AVEC PRIVILEGE DU ROY.*

P.Q  
1957  
B55A19  
1738  
t.7



1112015

---

# TABLE DES COMEDIES

contenuës au Tome septième.

*Théâtre François.*

LES DEHORS TROMPEURS.  
L'EMBARRAS DU CHOIX.

*Théâtre Italien.*

LE MARY GARÇON.



# LES DEHORS TROMPEURS,

OU

## L'HOMME DU JOUR, COMÉDIE

*De Monsieur* DE BOISSY.

Représentée pour la première fois, sur le Théâtre  
de la Comédie Française, le 18. Février 1740.

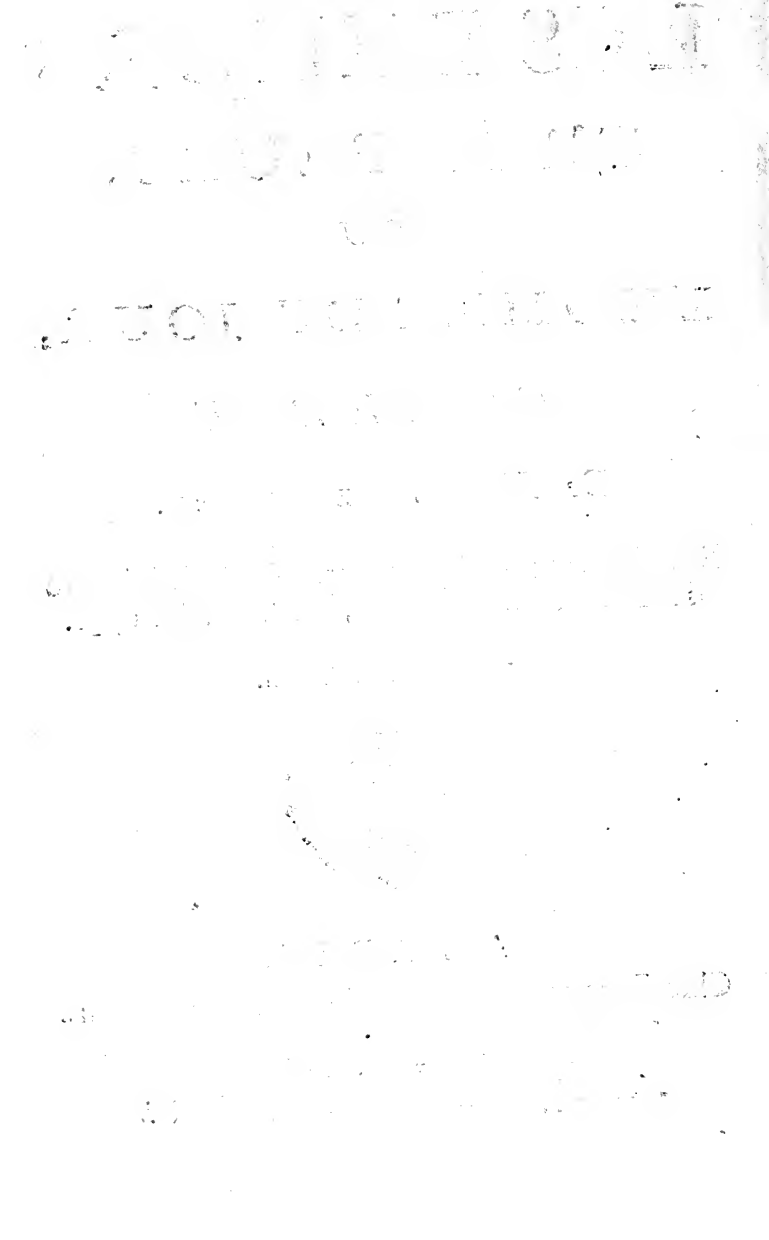
*Le prix est de trente sols.*



A PARIS,  
Chez PRAULT pere, Quay de Gêvres, au Paradis.

---

M. DCC. XL.  
*Avec Approbation & Privilege du Roi.*

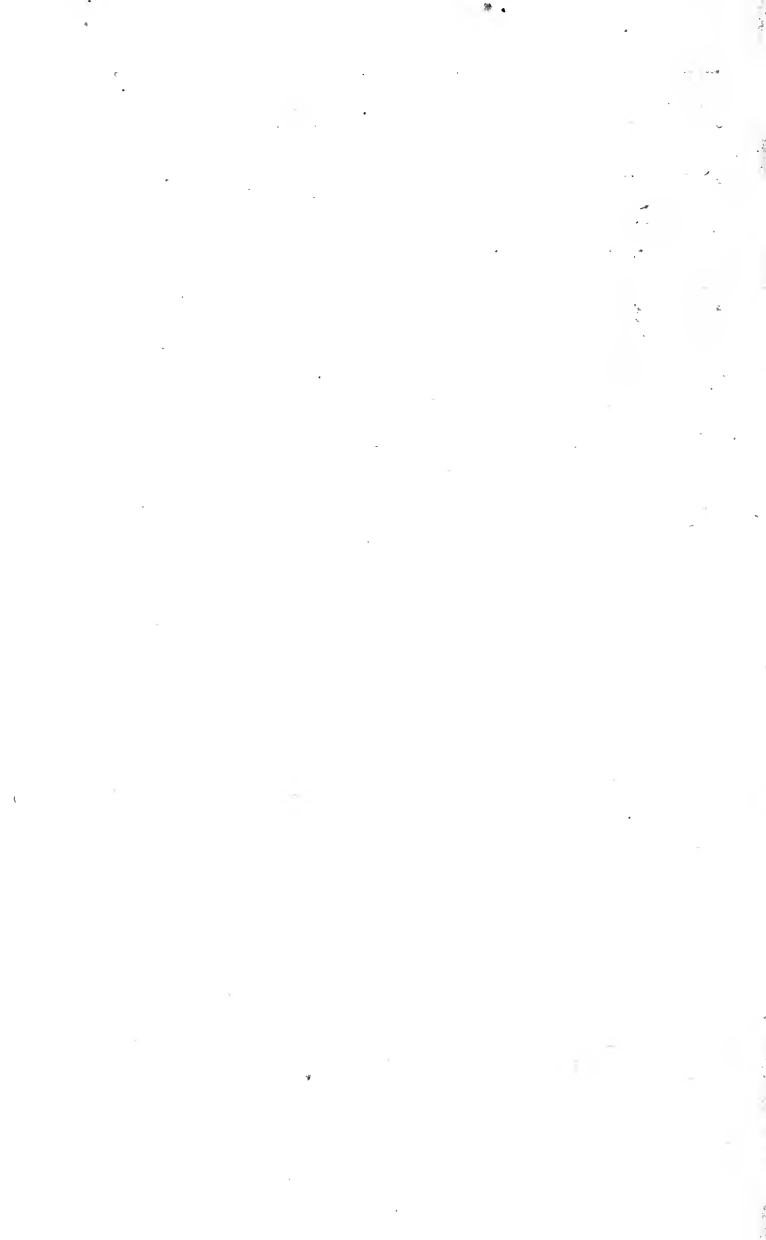




---

## FAUTES A CORRIGER.

- Page* 7. après la troisième ligne, ajoutez ce vers  
Ses yeux sont expressifs plus qu'on ne sçauroit dire ;
- Page* 42. ligne 12. Je m'en vais, lisez Et je m'en vais.
- Page* 43. ligne 21. ôtez de tenir.
- Page* 55. ligne 19. Rien, lisez Non, rien.
- Page* 79. après la septième ligne, ajoutez le vers qui suit  
Ceux que j'ai vû n'ont pas dix louis dans leur bourse,
- Page* 90. ligne 19. peder, lisez penser.
- Page* 109. ligne 30. encore, lisez encor.



LES DEHORS  
TROMPEURS,  
*OU*  
L'HOMME DU JOUR,  
*COMEDIE.*



## *A C T E U R S.*

LE BARON.

LE MARQUIS, amant aimé de Lucile.

MONSIEUR DE FORLIS, ami du  
Baron.

LUCILE, fille de M. de Forlis, & promise  
au Baron.

CELIANTE, sœur du Baron.

LA COMTESSE, connoissance du Baron.

LISETTE, suivante.

CHAMPAGNE, valet du Marquis.

UN LAQUAIS.

*La Scène est à Paris, chez le Baron.*



# LES DEHORS TROMPEURS,

O U

L'HOMME DU JOUR,  
C O M E D I E.

---

---

A C T E P R E M I E R.  
S C E N E P R E M I E R E.

C E L I A N T E , L I S E T T E.  
L I S E T T E.



E suis , je suis outrée !

C E L I A N T E.

Eh , pourquoi donc , Lisette ?

L I S E T T E.

Avec trop de rigueur votre frere nous traite.

A ij

#### 4 LES DEHORS TROMPEURS;

Il vient, injustement, de chasser Bourguignon.  
Si cela dure, il faut déserté la maison.

CELIANTE.

Va, Bourguignon a tort si le Baron le chasse.

LISETTE.

Non, un discours très-sage a causé sa disgrâce.  
C'est pour l'appartement que Monsieur de Forlis  
Occupe dans l'hôtel, quand il est à Paris.  
Monsieur, qui sûrement l'attend cette semaine,  
Vient d'y mettre un Abbé qu'il ne connoît qu'à peine.  
Le pauvre Bourguignon a voulu bonnement,  
Hazarder là-dessus son petit sentiment :  
» Monsieur, dit-il, je dois, en valet qui vous aime,  
» Avouer que je suis dans une crainte extrême  
» Que Monsieur de Forlis ne soit scandalisé  
» De se voir déloger ainsi d'un air aisé.  
» C'est un homme de nom, c'est un vieux Militaire,  
» Gouverneur d'une Place, & que chacun révere.  
» Vous lui devez, Monsieur, un respect infini,  
» Et d'autant plus qu'il est votre ancien ami,  
» Et qu'il doit à Paris incessamment se rendre,  
» Pour couronner vos feux, & vous faire son gendre.  
A peine a-t il fini, que son zèle est payé  
D'un soufflet des plus forts, & de trois coups de pié.  
Révolté de se voir maltraiter de la sorte,  
Il veut lui répliquer ; il est mis à la porte.  
Moi, je veux, par pitié, parler en sa faveur ;  
Mais, loin de s'apaiser, Monsieur entre en fureur.  
A moi-même il me dit les choses les plus dures.  
Mon oreille est peu faite à de telles injures.  
J'ai lieu d'être surprise, & j'ai peine à penser

# COMEDIE.

5

Qu'un homme si poli les ait pû prononcer.

CELIANTE.

Un tel rapport m'étonne.

LISETTE.

Il est pourtant fidelle.

Son service est trop dur. Sans vous, Mademoiselle ;  
Dont la bonté m'attache, & m'arrête aujourd'hui,  
Je ne resterois pas un moment avec lui.

CELIANTE.

Mais mon frere est si doux.

LISETTE.

Oui, rien n'est plus aimable ;

Son commerce est charmant, son esprit agréable,  
Quand on est avec lui qu'en simple liaison ;  
Mais il n'est plus le même au sein de sa maison.  
Cet homme qui paroît si liant dans le monde,  
Chez lui quitte le masque ; on voit la nuit profonde  
Succeder sur son front au jour le plus serain,  
Et tout devient alors l'objet de son chagrin.  
Je viens de l'éprouver d'une façon piquante.  
De sa mauvaise humeur vous n'êtes pas exempte.

CELIANTE.

Lisette, il n'est point d'homme à tous égards parfait.

LISETTE.

Rien n'est pire que lui, quand il se montre en laid.

CELIANTE.

Tu dois ....

LISETTE.

Pour l'épargner je suis trop en colere,  
Il est fort mauvais maître, & n'est pas meilleur frere ;  
Le nom d'ami suffit pour en être oublié.

## 6 LES DEHORS TROMPEURS ;

Il ne traite pas mieux l'amour que l'amitié ;  
Et la jeune Lucile en est un témoignage.  
En amant qui veut plaire , il lui rendoit hommage ,  
Quand ses yeux , au Parloir , contemploient sa beauté.  
Mais depuis que l'Hymen entr'eux est arrêté ;  
Qu'il a la liberté de la voir à toute heure ,  
Et que dans ce logis elle fait sa demeure ,  
Près d'elle il a changé de langage & d'humeur.  
D'un mari , par avance , il fait voir la froideur ;  
Et , comme il manque au pere , il néglige la fille.

CELIANTE.

Ils sont tous deux censés être de la famille.

LISETTE.

Je ne m'étonne plus qu'il les traite si mal.

CELIANTE.

S'il s'écarte avec eux du cérémonial ;  
L'usage le permet , l'amitié l'en dispense ;  
Et Monsieur de Forlis aura plus d'indulgence.  
Songe qu'il est , Lisette , un ami de dix ans.

LISETTE.

C'est un droit pour le mettre au rang de ses parens.  
Sa fille n'a pas l'air d'être fort satisfaite ;  
Et , depuis quelque temps , elle est triste & muette.

CELIANTE.

Lisette , c'est l'effet de sa timidité.

LISETTE.

Mais elle faisoit voir beaucoup plus de gaité.

CELIANTE.

Son penchant naturel est d'aimer à se taire ,  
Et la simplicité forme son caractère.

L'air du couvent , d'ailleurs , rend sotte.



COMEDIE.  
L I S E T T E.

7

Soit.

Mais son esprit n'est pas si simple qu'on le croit ;  
Et, pour mieux en juger , regardez-la sourire.  
Son Souris aussi fin qu'il paroît gracieux ,  
Nous apprend qu'elle pense , & sent encore mieux.  
Monsieur , d'enfant la traite , & la brusque sans cesse.  
A de franches guenons il fera politesse ,  
Et ne daignera pas l'honorer d'un coup d'œil.  
Un pareil procédé blesse son jeune orgueil.  
Son changement pour elle est un mauvais présage.  
Ajoûtez à cela le nouveau voisinage  
De la Comtesse.

C E L I A N T E.

Elle est d'un âge à rassûrer.

L I S E T T E.

Elle est encore aimable , elle peut inspirer . . . . .

C E L I A N T E.

Elle est folle à l'excès.

L I S E T T E.

On plaît par la folie.

C E L I A N T E.

Il faut du sérieux.

L I S E T T E.

Par malheur il ennuie.

La Comtesse est fort gaie , & l'enjoûment séduir.  
Avec l'air du grand monde , elle a beaucoup d'esprit.  
Votre frere , entre nous , goûte fort cette veuve ,  
Et ses regards pour elle en font même une preuve.  
Depuis qu'elle est logée à deux pas de l'hôtel ,  
Leur estime s'accroît.

A iiii

8 LES DEHORS TROMPEURS,  
CELIANTE.

Et n'a rien de réel.

Comme ils sont répandus, que c'est là leur manie ;  
Le même tourbillon les emporte & les lie ;  
Mais c'est un nœud léger qui n'a point de soutien ,  
Il paroît les serrer , & ne tient presque à rien.  
L'un & l'autre se cherche à dessein de paroître ,  
Se prévient sans s'aimer , se voit sans se connoître ;  
Commerce extérieur , union sans penchant ,  
Que fait naître l'usage & non le sentiment.  
L'esprit vole toujours sur la superficie ,  
Et le cœur ne se voit jamais de la partie.  
Tel est , au vrai , le monde & sa fausse amitié :  
C'est par les dehors seuls qu'on s'y trouve lié ;  
Et voilà ce qui fait que je suis , que j'abhorre  
Ce monde , presque autant que mon frere l'adore.

L I S E T T E.

Oh ! Quoi que vous disiez , il a son beau côté ;  
Et je trouve qu'il a de la réalité.  
Mais la Comtesse vient.

C E L I A N T E.

Tant pis.

L I S E T T E.

Elle est suivie

D'un beau jeune Seigneur.

C E L I A N T E.

Sa visite m'ennuie.

## SCENE II.

CELIANTE, LA COMTESSE,  
LE MARQUIS, LISETTE.

LA COMTESSE.

Nous cherchons le Baron avec empressement;  
J'ai même à lui parler très-sérieusement.  
Qu'on aille l'avertir, je ne saurois attendre.

CELIANTE.

J'irai, si vous voulez, le presser de descendre;  
Madame ?

LA COMTESSE.

Non, restez, je vous prie, avec nous;  
Lifette aura ce soin.

CELIANTE à *Lifette*.

Vîte, dépêchez-vous.

(*Lifette sort.*)

## SCENE III.

LA COMTESSE, CELIANTE,  
LE MARQUIS.

LA COMTESSE *bas au Marquis*.

Son air est emprunté.

10 LES DEHORS TROMPEURS,

LE MARQUIS *à la Comtesse.*

Mais il est noble & sage!

LA COMTESSE.

Je veux l'apprivoiser, elle est un peu sauvage.

CELIANTE *à part.*

Je n'éprouvai jamais un pareil embarras.

LA COMTESSE *à Celiante.*

Mais vous fuyez le monde, & l'on ne vous voit pas!

Dans votre appartement, quoi, toujours retirée?

Jeune & formée en tout pour être désirée,

Quel injuste penchant vous porte à vous cacher?

Il faut donc, pour vous voir, qu'on vienne vous chercher?

Je prétens vous tirer de cette nuit profonde,

Vous inspirer l'amour & l'esprit du grand monde.

Se tenir constamment recluse comme vous,

C'est exister sans vivre, & n'être point pour nous.

CELIANTE.

Vos soins m'honorent trop.

LA COMTESSE.

Trêve de modestie!

CELIANTE.

Vos bontés.....

LA COMTESSE.

Laissons-là mes bontés, je vous prie!

CELIANTE.

L'obscurité convient aux filles comme moi.

LA COMTESSE.

De conduire vos pas je veux prendre l'emploi.

CELIANTE.

Pour suivre votre essor & l'esprit qui vous guide,

Ma raison est trop foible, & mon cœur trop timide.

# COMEDIE.

II

Les préjugés communs me tiennent sous leurs loix ;  
Et je soutiendrois mal l'honneur de votre choix.

LA COMTESSE.

Vous êtes Demoiselle , & faite pour paroître ,  
Et vous ne brûlez pas de vous faire connoître ?  
Vous flatter , vous nourrir de cet unique soin ,  
Pour vous est un devoir ; je dis plus , un besoin ;  
Et celui de dormir & de se mettre à table ,  
N'est pas plus fort chez nous , que celui d'être aimable ,  
La Nature , à mon sexe , en a fait une loi.  
Se répandre & briller , c'est respirer pour moi.

CELIANTE.

Je mets , pour moi , qui n'ai nulle coqueterie ,  
A fuir sur tout l'éclat , le bonheur de la vie ;  
Et je tâche à trouver ce souverain bonheur ,  
Non dans l'esprit d'autrui , mais au fond de mon cœur ;

LE MARQUIS *à la Comtesse.*

'Au sein de la raison sa réponse est puisée.  
J'en suis édifié.

LA COMTESSE *au Marquis.*

Moi , très-scandalisée.

( *à Celiante.* )

Mais il faut donc , par goût , que vous aimiez l'ennui ?

CELIANTE.

Il ne m'est inspiré jamais que par autrui.

LA COMTESSE *à part.*

Qu'elle est sotte à mes yeux.

CELIANTE *à part.*

Qu'elle est extravagante !

SCENE IV.

LA COMTESSE, CELIANTE,  
LE MARQUIS, LISETTE.

LA COMTESSE à *Lisette*.

**L**E Baron viendra-t-il ? car je m'impatiente.

LISETTE.

Madame, il est parti.

LA COMTESSE.

Bon. Je m'en doutois bien.

LISETTE.

Mais il va dans l'instant rentrer.

LA COMTESSE.

Je n'en crois rien.

Où fera-t-il ?

CELIANTE.

Je vais moi-même m'en instruire :

Et, quelque part qu'il soit, je vais lui faire dire  
Que Madame l'attend.

LA COMTESSE.

Un tel soin est flatteur.

(*Céliante sort.*)

## SCENE V.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

Se peut-il, du Baron, que ce soit-là la sœur ?  
Comment la trouvez-vous ? Parlez.

LE MARQUIS.

Très-estimable.

LA COMTESSE.

Son esprit est brillant.

LE MARQUIS.

Mais il est raisonnable.

Et le bon sens, Madame....

LA COMTESSE.

Est chez vous déplacé.

Il sied bien à vingt ans, Monsieur, d'être sensé!

LE MARQUIS.

On peut l'être à tout âge.

LA COMTESSE.

Ah! Quel travers extrême!

Je ne puis m'empêcher d'en rougir pour vous-même.

LE MARQUIS.

Je fais cas du bon sens; & bien loin d'en rougir,  
J'ai le front de le dire, & de m'en applaudir.

LA COMTESSE.

Vous prizez le bon sens! O ciel! Puis-je le croire?

Un jeune homme de Cour peut-il en faire gloire?

C'est un Être nouveau qui n'avoit point paru.

S C E N E V I.

LA COMTESSE, LE MARQUIS,  
LE BARON.

LA COMTESSE *au Baron*:

**A** H! Baron ; venez voir ce qu'on n'a jamais vû,  
Et qui ne peut passer même pour vraisemblable:  
Un Marquis de vingt ans prudent & raisonnable,  
Qui l'ose déclarer, & qui n'en rougit point!

LE BARON.

C'est un modèle.

LA COMTESSE.

A fuir. Mais brisons sur ce point.  
Un soin intéressant m'a chez vous amenée.  
Je viens vous retenir pour cette après-dînée.  
Monsieur Vacarmini fait un bruit étonnant.

LE BARON.

On le vante beaucoup.

LA COMTESSE.

C'est le plus surprenant,  
Le plus fort violon de toute l'Italie.  
Pour l'entendre avec vous, j'ai lié la partie.

LE BARON.

Madame me propose un plaisir bien flatteur;  
Mais je suis chez le Duc engagé par malheur.

LA COMTESSE.

Par tout on le fouhaite, & chacun se l'arrache!



COMEDIE.

15

Je vous l'ai dit, Marquis, heureux qui se l'attache.

LE MARQUIS.

Je n'en suis pas surpris, aimable comme il est.

LE BARON.

L'un & l'autre épargnez votre ami, s'il vous plaît.

LA COMTESSE.

Il faut vous dégager. J'attens la préférence.

LE BARON.

C'est me faire une aimable & douce violence.

Cependant...

LA COMTESSE.

Cependant vous viendrez avec nous.

LE MARQUIS.

Je vous en prie.

LA COMTESSE.

Et moi, je l'exige de vous.

LE BARON *à la Comtesse.*

Vous l'exigez!

LA COMTESSE.

Sans doute; & vos rigueurs m'étonnent.

LE BARON.

Je ne résiste plus, quand les Dames l'ordonnent.

LA COMTESSE.

Je puis compter sur vous?

LE BARON.

Oui.

LA COMTESSE.

Je dois à présent

Vous parler sur un point tout-à-fait important.

Il court de vous un bruit qui m'étonne & m'afflige.

16 LES DEHORS TROMPEURS ;

LE BARON.

C'est donc un bruit fâcheux ?

LA COMTESSE.

Des plus fâcheux, vous dis-je ;

Il m'allarme pour vous.

LE BARON.

Vraiment vous m'effrayez :

Expliquez-vous.

LA COMTESSE.

On dit que vous vous mariez.

LE BARON.

De vos craintes pour moi, comment, c'est-là la cause ?

LA COMTESSE.

Oui. Dit-on vrai ?

LE BARON.

Mais...

LA COMTESSE.

Mais...

LE BARON.

Il en est quelque chose.

LA COMTESSE.

Tant pis.

LE MARQUIS.

L'hymen est donc bien terrible à vos yeux ?

LA COMTESSE.

Tout des plus.

LE BARON.

Il faut prendre un parti sérieux.

LA COMTESSE.

Jamais.

LE BARON.

# COMEDIE.

17

LE BARON.

Je suis l'exemple , & je cède à l'usage.  
C'est un joug établi que subit le plus sage.

LA COMTESSE.

Je vous connois , Baron , il n'est pas fait pour vous.  
Vos amis à ce nœud doivent s'opposer tous.  
L'hymen en vous va faire un changement extrême ;  
Le monde y perdra trop , vous y perdrez vous-même  
La moitié tout au moins du prix que vous valez.  
Estre couru , fêté par tout où vous allez ;  
Estre aimable , amusant , & ne songer qu'à plaire ;  
Voilà votre état propre , & votre unique affaire.  
L'homme du monde est né pour ne tenir à rien ,  
L'agrément est sa loi , le plaisir son lien ,  
S'il s'unit , c'est toujours d'une chaîne légère ,  
Qu'un moment voit former , qu'un instant voit défaire ;  
Il fuit jusques au nœud d'une forte amitié :  
Il est toujours liant , & n'est jamais lié.

LE BARON.

Le Ciel pour tous les rangs m'a formé sociable.

LA COMTESSE.

Non , je lis dans vos yeux que l'hymen redoutable  
Doit aigrir la douceur dont vous être pâtri ,  
Et d'un garçon charmant faire un triste mari.

LE MARQUIS.

Monsieur ne doit pas craindre un changement semblable.

Pour l'éprouver , Madame , il est né trop aimable.  
Je suis sûr qu'il a fait d'ailleurs un choix trop bon.

LE BARON.

Mon cœur a pris , sur tout , conseil de la raison.

B

18 LES DEHORS TROMPEURS

LA COMTESSE.

Conseil de la raison ! Juste Ciel ! Quel langage !

LE BARON.

On doit la consulter en fait de mariage.

LA COMTESSE.

Je pardonne au Marquis d'oser me la citer ;

Mais vous & moi , Monsieur , devons-nous l'écouter ?

Nous sommes trop instruits qu'elle est une chimere.

LE MARQUIS.

La raison , chimere !

LA COMTESSE.

Oui !

LE MARQUIS.

L'idée est singuliere.

LA COMTESSE.

C'est un vieux préjugé qui porte à tort son nom.

LE MARQUIS.

Pour moi , je reconnois une saine raison.

Loin d'être un préjugé , Madame , elle s'occupe

A détruire l'erreur dont le monde est la dupe ;

Nous aide à démêler le vrai d'avec le faux ,

Epure les vertus , corrige les défauts ;

Est de tous les états comme de tous les âges ,

Et nous rend à la fois sociables & sages.

LA COMTESSE.

Moi , je soutiens qu'elle est elle-même un abus ,

Qu'elle accroît les défauts , & gâte les vertus ,

Etouffe l'enjouement , forme les fots scrupules ,

Et donne la naissance aux plus grands ridicules ;

De l'ame qui s'élève , arrête les progrès ,

Fait les hommes communs , ou les pédans parfaits ;

# COMEDIE.

19

Raison qui ne l'est pas, que l'esprit vrai méprise,  
Qu'on appelle bon sens, & qui n'est que bêtise.

LE MARQUIS.

Le bon sens n'est pas tel.

LE BARON.

Mais il en est plusieurs.

Chacun a sa raison qu'il peint de ses couleurs.

La Comtesse a beau dire, elle-même a la sienne.

LA COMTESSE.

J'aurois une raison, moi ?

LE BARON.

La chose est certaine ;

Sous un nom opposé vous respectez ses loix.

LA COMTESSE.

Quelle est cette raison qu'à peine je conçois ?

LE BARON.

Celle du premier ordre, à qui la bourgeoisie

Donne vulgairement le titre de folie ;

Qui met sa grande étude à badiner de tout ;

Est mere de la joye, & source du bon goût :

Au milieu du grand monde établit sa puissance,

Et de plaire à ses yeux enseigne la science ;

Prend un essor hardi, sans blesser les égards,

Et sauve les dehors jusques dans ses écarts ;

Brave les préjugés, & les erreurs grossieres,

Enrichit les esprits de nouvelles lumieres,

Echauffe le génie, excite les talens,

Sçait unir la justesse aux traits les plus brillans ;

Et se moquant des fots, dont l'univers abonde,

Fait le vrai philosophe, & le sage du monde.

20 LES DEHORS TROMPEURS,  
LA COMTESSE.

L'heureuse découverte ! Adorable Baron !  
Vous venez pour le coup de trouver la raison ;  
Et j'y crois à présent , puisqu'elle est embellie  
De tous les agrémens de l'aimable folie.  
Le Marquis à ses loix ne se soumettra pas ;  
A la vieille raison il donnera le pas.

LE MARQUIS.

Une telle folie est la sagesse même :  
Je cède , comme vous , à son pouvoir suprême.

LA COMTESSE *montrant le Baron.*

Mais les plus grands efforts lui deviennent aisés.  
Il accorde d'un mot les partis opposés.  
Quel liant dans l'esprit , & dans le caractère !  
Adieu. J'ai ce matin des visites à faire.  
A trois heures chez moi je vous attens tous deux.  
Vous , Baron , renoncez à l'himen dangereux :  
Vous ne devez avoir que le monde pour maître.  
La raison qu'aujourd'hui vous me faites connoître ;  
Vous parle par ma bouche , & vous fait une loi  
De vivre indépendant , & libre comme moi.  
Soyons toujours en l'air : des choses de la vie  
Prenons la pointe seule & la superficie.  
Le chagrin est au fonds , craignons d'y pénétrer.  
Pour goûter le plaisir , ne faisons qu'effleurer.  
( Elle sort. )

## S C E N E. V I I.

LE BARON, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Nous sommes seuls, Monsieur; il faut que mon cœur s'ouvre,

Et que ma juste estime à vos yeux se découvre.  
Les plaisirs que de vous dans huit jours j'ai reçûs;  
La façon d'obliger que je mets au-dessus;  
Ce dehors prévenant, cet abord qui captive;  
Tout m'inspire pour vous l'amitié la plus vive.  
Votre intérêt, Monsieur, me touche vivement;  
Et puisque vous allez prendre un engagement,  
Instruisez-moi de grace, & que de vous j'apprenne  
La part qu'à ce lien vous voulez que je prenne.  
C'est sur vos sentimens que je veux me régler;  
Je m'y conformerai, vous n'avez qu'à parler.

LE BARON.

Mon estime pour vous est égale à la vôtre,  
Et je vous ai d'abord distingué de tout autre.  
Je vous connois, Monsieur, depuis fort peu de tems;  
Et vous m'êtes plus cher qu'un ami de dix ans.  
Ma rapide amitié se forme en deux journées,  
Et les instans chez moi font plus que les années.  
Un mérite d'ailleurs frappant & distingué....

LE MARQUIS.

Ah! Monsieur....

22 LES DÉHORS TROMPEURS,  
LE BARON.

Je dis vrai , vous m'avez subjugué.  
Mon cœur , autant par goût que par reconnoissance ,  
Va donc de ses secrets vous faire confidence.  
Aux yeux de la Comtesse il vient de se cacher ;  
Mais il veut devant vous tout entier s'épancher.  
Celle dont j'ai fait choix est jeune , belle , sage ,  
Et sa première vûë obtient un prompt hommage.  
Il n'est point de regard aussi doux que le sien.  
Elle a de la naissance , elle attend un grand bien.  
Ce qui doit à mes yeux la rendre encor plus chère ,  
Une longue amitié m'unit avec son pere.

LE MARQUIS.

Que de biens réunis ! Je puis présentement  
Vous témoigner combien....

LE BARON.

Arrêtez ; doucement.  
Vous croyez sur les dons que je viens de décrire ,  
Qu'il ne manque plus rien au bonheur où j'aspire.  
Détrompez-vous , Marquis ; apprenez qu'un seul trait  
En corrompt la douceur , & gâte le portrait.  
Cet objet si charmant dont mon ame est éprise ;  
Sous un dehors flatteur cache un fonds de bêtise ;  
Je ne sçai de quel nom je le dois appeller.  
C'est un être qui sçait à peine articuler :  
Triste sans sentiment , rêveuse sans idée ;  
C'est par le seul instinct qu'elle paroît guidée.  
Dans le tems qu'elle lance un coup d'œil enchanteur ,  
Un silence stupide en dément la douceur.  
D'aucune impression son ame n'est émuë ,  
Et je vais épouser une belle statue.



COMEDIE.  
LE MARQUIS.

23

Le tems , & vos leçons l'apprendront à penser.

LE BARON.

Non , il n'est pas possible , & j'y dois renoncer.  
Auprès d'elle , il n'est rien que n'ait tenté ma flâme.  
Tous mes efforts n'ont pû développer son ame.  
Trompé par le désir , mon amour esperoit  
Qu'au sortir du couvent elle se formeroit.  
Prêt d'être son époux , & brûlant de lui plaire ;  
Je l'ai prise chez moi , de l'aveu de son pere ;  
Elle est avec ma sœur , qui seconde mes soins :  
Mais , inutile peine ! Elle en avance moins.  
Son esprit chaque jour s'affoiblit , loin de croître ;  
Je la trouvois encor moins sotte dans le cloître :  
Elle montrait alors un peu plus d'enjoûment ,  
De petites lueurs perçoient même souvent ;  
Elle répondoit juste à ce qu'on vouloit dire ,  
Et quelque fois du moins on la voyoit sourire.  
A peine maintenant puis-je en tirer deux mots !  
Un non , un oui , placés encor mal-à-propos ,  
A sa stupidité chaque moment ajoute :  
Son ame n'entend rien , quand son oreille écoute.  
Jugez présentement si mon bonheur est pur ,  
Et de mes sentimens si je puis être sûr.

LE MARQUIS.

Tous les biens sont mêlés , & chacun a sa peine.

LE BARON.

Il n'en est point qui soit comparable à la mienne.  
Pour cet objet fatal je passe , tour à tour ,  
Du désir au dégoût , du mépris à l'amour.  
Je la trouve imbécile , & je la vois charmante :

B iiij

24 LES DEHORS TROMPEURS,

Son esprit me rebute , & sa beauté m'enchanter.  
Pour nous unir , son pere arrive incessamment :  
Je tremble comme époux , je brûle comme amant.  
Quel bien de posséder une amante si belle !  
Mais prendre , mais avoir pour compagne éternelle ,  
Une beauté dont l'œil fait l'unique entretien ,  
Sans ame , sans esprit , dont le cœur ne sent rien ;  
Pour un homme qui pense , & né sur tout sensible ,  
Quel supplice , Marquis , & quel contraste horrible !

LE MARQUIS.

Je plains votre destin ; mais quoiqu'il soit fâcheux ,  
Je connois un amant beaucoup plus malheureux.

LE BARON.

Cela ne se peut pas ; mon malheur est extrême.  
Qui peut en éprouver un plus grand ?

LE MARQUIS.

C'est moi-même.

LE BARON.

Vous , Marquis !

LE MARQUIS.

Moi , Baron ; & pour vous consoler ,  
Mon cœur veut à son tour ici se dévoiler.  
Apprenez un secret ignoré de tout autre :  
Ma confiance est juste , & doit payer la vôtre.  
Notre choix a d'abord de la conformité.  
J'adore , comme vous une jeune beauté ,  
Que j'ai vûë au couvent , dont la grace ingénue  
Frappe au premier abord , intéresse & remue.  
Le doux son de sa voix , & ses regards vainqueurs  
Sont d'accord pour porter l'amour au fonds des cœurs.  
La nature a tout fait pour cette fille heureuse ,

Et ne s'est point montrée à moitié généreuse.  
Votre amante , Baron , n'a que les feuls dehors ,  
La mienne réunit seule tous les trésors.  
Ses yeux , & son souris où règne la finesse ,  
Annoncent de l'esprit & tiennent leur promesse ;  
Elle parle fort peu ; mais pense infiniment :  
A l'égard de son cœur , c'est le pur sentiment ,  
Il s'attache , il est fait exprès pour la tendresse ,  
Et paîtri par les mains de la délicatesse.

LE BARON.

Vous en parlez trop bien , pour n'être pas aimé.

LE MARQUIS.

Oui , je crois l'être autant que je suis enflammé.

LE BARON.

Vous êtes trop heureux , & je vous porte envie.

LE MARQUIS.

Attendez , mon histoire encor n'est pas finie ;  
Vous ignorez le point critique & capital.  
Obligé d'entreprendre un voyage fatal ,  
J'ai perdu malgré moi ma Maîtresse de vûë.  
Je ne sçai , qui plus est , ce qu'elle est devenuë.  
Nous nous sommes écrits d'abord exactement ,  
Et ses lettres suivoient les miennes promptement :  
Mais elle a tout-à-coup cessé de me répondre.  
J'ai pressé mon retour , je suis parti de Londre ;  
Et mes feux empressés , d'abord en arrivant ,  
M'ont fait pour la revoir , voler à son couvent.  
Vain espoir ! On m'a dit qu'elle en étoit sortie ;  
C'est tout ce que j'en sçais. Une main ennemie  
Que je ne connois pas , l'arrache à mon amour ,  
Et ce coup à mes yeux l'enleve sans retour.

26 LES DEHORS TROMPEURS,  
LE BARON.

Vous possédez son cœur.

LE MARQUIS.

Douceur cruelle & vaine !

Le bonheur d'être aimé met le comble à ma peine.

LE BARON.

Vos recherches, vos soins, pourront la découvrir.

LE MARQUIS.

Non, je n'espère plus d'y pouvoir réussir ;

Et dans tous mes projets le malheur m'accompagne.

J'ai mis, depuis huit jours, tous mes gens en campagne ;

Mais inutilement : ils ne m'apprennent rien.

LE BARON.

N'importe, votre sort est plus doux que le mien :

Le pis est de brûler pour une belle idole.

LE MARQUIS.

Vous la posséderez ; c'est un bien qui console.

Mais pour mes feux trompés cet espoir est détruit :

Plus l'objet est parfait, & plus sa perte aigrit.

Je suis le plus à plaindre, & mon cruel voyage....

LE BARON.

Ne nous disputons plus un si triste avantage ;

Nous éprouvons tous deux un sort plein de rigueur.

Marquis, goûtons l'unique & funeste douceur

D'être les confidens mutuels de nos peines,

Et mêlons sans témoins vos douleurs & les miennes.

Le secret de nos cœurs est un bien précieux,

Que nous devons cacher à tous les autres yeux.

LE MARQUIS.

Oui, ne nous quittons plus, soyons toujours ensemble.

Le malheur nous unit, & le goût nous rassemble.

Que nos revers communs excitant la pitié  
Servent à resserrer les nœuds de l'amitié !

LE BARON.

Presqu'autant que le mien , votre sort m'intéresse.  
Adieu. C'est à regret qu'un moment je vous laisse.  
Je vais écrire au Duc qu'il ne m'attende pas.

LE MARQUIS.

Et moi , je cours , Monsieur , m'informer de ce pas  
Si mes gens n'ont point fait de recherche nouvelle.  
Je vous rejoins après , quoique j'apprenne d'elle.  
Un ami si parfait que j'acquiers dans ce jour ,  
Peut seul me consoler des pertes de l'amour

*Fin du premier Acte.*





# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, CHAMPAGNE.

LE MARQUIS.

**P**AR LE, as-tu rien appris? Champagne, instrui-moi vite.

CHAMPAGNE.

J'ai découvert, Monsieur, la maison qu'elle habite.

LE MARQUIS.

Quoi! Tu sçais sa demeure?

CHAMPAGNE.

Oui, j'en suis éclairci.

La Belle n'est pas loin.

LE MARQUIS.

Où donc est-elle?

CHAMPAGNE.

Ici.

LE MARQUIS.

Ici dans cet hôtel?

CHAMPAGNE.

Oui, dans cet hôtel même;

Et je viens de l'y voir.

L E M A R Q U I S.

Ma surprise est extrême !

C H A M P A G N E.

Vous n'êtes pas au bout de votre étonnement ;  
Sçachez qu'on la marie , & même incessamment.

L E M A R Q U I S.

O Ciel ! Me dis-tu vrai ?

C H A M P A G N E.

Très-vrai ; je suis sincère :

Pour conclure , Monsieur ; on n'attend que son pere.

L E M A R Q U I S.

Quel coup inattendu ! Mais à qui l'unit-on ?

C H A M P A G N E.

Au Maître de céans , à Monsieur le Baron.

L E M A R Q U I S.

Au Baron !

C H A M P A G N E.

A lui-même , &amp; la chose est très-sûre.

L E M A R Q U I S.

Grand Dieu ! La singulière &amp; fatale aventure !

Mais elle n'est pas vraie , on vient de t'abuser :

La personne qu'il aime &amp; qu'il doit épouser ,

Est brillante d'attraits , mais d'esprit dépourvûe ;

C'est ainsi que lui-même il l'a peinte à ma vûe :

Et celle que j'adore est accomplie en tout ,

A l'extrême beauté joint l'esprit &amp; le goût.

C H A M P A G N E.

J'ignore quel portrait il a fait de sa belle ;

S'il vous l'a peinte forte , ou bien spirituelle :

Mais je suis bien instruit , &amp; par mes propres yeux ;

Que celle qu'il épouse , &amp; qui loge en ces lieux ,

# 30 LES DEHORS TROMPEURS.

Est justement la même , à qui votre émissaire  
A porté vingt billets , gage d'un feu sincère.  
C'est la fille en un mot de Monsieur de Forlis ;  
Et j'en ai pour garant tous les gens du Logis.

## LE MARQUIS.

Je n'en puis plus douter , & ce nom seul m'éclaire ;  
Mon esprit à présent débrouille le mystère.  
Le Baron , pour bêtise & pour stupidité ,  
Aura pris son air simple & sa timidité :  
Elle est d'un naturel qui se livre avec crainte ;  
Cette effroi s'est accru par la dure contrainte  
De former un lien qui force son penchant ;  
Et par l'effort de taire un si cruel tourment.  
Oui , le chagrin secret de voir tromper sa flamme ;  
Et j'aime à m'en flatter , a jeté dans son ame  
Ce morne abattement , cette sombre froideur ,  
Qui choquent le Baron , & causent son erreur.  
Dans mon vif désespoir j'ai du moins l'avantage  
De penser qu'aujourd'hui sa tristesse est l'ouvrage ,  
Et le garant flatteur de son amour pour moi ,  
Et qu'à regret d'un pere elle subit la loi.

## CHAMPAGNE.

Cette grande douleur qui console la vôtre ,  
Ne l'empêchera pas d'en épouser un autre.

## LE MARQUIS.

Il est vrai , j'en frémis : c'est un bien sans effet.  
Sa funeste douceur ajoute à mon regret ;  
Et d'un feu mutuel la flatteuse assurance ,  
Est un nouveau malheur quand on perd l'espérance.  
Se voir ravir un cœur plein d'un tendre retour ,  
C'est de tous les revers le plus grand en amour ;



Et se voir enlever ce trésor qu'on adore ,  
Par la main d'un ami qui lui-même l'ignore ,  
Y met encor le comble , & le rend plus affreux !  
Je me plaignois tantôt de mon sort rigoureux ,  
Quand mes soins ne pouvoient découvrir sa demeure ,  
J'aurois beaucoup mieux fait de craindre & de fuir l'heure  
Où je devois apprendre un secret si cruel.  
Pour moi sa découverte est un arrêt mortel :  
Je serois trop heureux d'être dans l'ignorance ,  
Et du Baron du moins j'aurois la confidence.  
Je pourrois dans son sein épancher ma douleur.  
Hélas ! J'ai tout perdu jusqu'à cette douceur.  
Quel état violent ! O Ciel ! Que dois-je faire ?  
Dois-je fuir ou rester ? M'expliquer où me taire ?  
Que dirai-je au Baron ? Pourrai-je l'aborder ?  
Ah ! D'avance , mon cœur se sent intimider.  
Je ne pourrai jamais soutenir sa présence ,  
Mon trouble . . . juste Dieu ! Je le vois qui s'avance.  
( *Champagne sort.* )

---

## SCENE II.

LE MARQUIS, LE BARON.

LE BARON.

**J'**Etois impatient déjà de vous revoir.  
Eh , bien , n'avez-vous rien à me faire sçavoir ?  
Repondez moi , Marquis. Vous évitez ma vûe ;  
Je vois sur votre front la douleur répandue.

32 LES DEHORS TROMPEURS,  
Qu'avez-vous ?

LE MARQUIS.

Je n'ai rien.

LE BARON.

Votre ton , & votre air  
Massurent le contraire , & vous m'êtes trop cher  
Pour vous laisser garder un si cruel silence :  
Manqueriez-vous pour moi déjà de confiance ?  
Ouvrez-moi votre cœur , parlez donc ?

LE MARQUIS.

Je ne puis.

LE BARON.

Mais songez que tantôt vous me l'avez promis.  
Qu'avez-vous découvert ? Que venez-vous d'apprendre ?

LE MARQUIS.

Plus que je ne voulois !

LE BARON.

Je ne puis vous comprendre ;  
Et j'exige de vous que vous vous expliquiez :  
Me tiendrez-vous rigueur après tant d'amitiés ?

LE MARQUIS.

Je dois plutôt cacher le trouble qui m'agite.  
Dans l'état où je suis , souffrez que je vous quitte.

LE BARON.

Non , arrêtez , Marquis , vous prétendez en vain  
Que je vous abandonne à votre noir chagrin.  
Vous ne sortirez pas , quoique vous puissiez faire ,  
Que je n'aye arraché de vous l'aveu sincère  
Du sujet qui vous trouble , & qui vous porte à fuir.

LE MARQUIS.

Dispensez-moi , Baron , de vous le découvrir ;

Et

Et laissez-moi. . .

LE BARON.

Marquis, la résistance est vaine ;  
Et vous m'éclaircirez.

LE MARQUIS.

Quelle effroyable gêne !

Où me vois-je réduit !

LE BARON.

Cédez - donc à l'effort

D'un homme tout à vous.

LE MARQUIS.

Je crains. . .

LE BARON.

Vous avez tort ;

Les destins qui tantôt vous cachoient votre amante ,  
Ont-ils pû vous porter d'atteinte plus sanglante ?

LE MARQUIS.

Oui , puisque ce secret par vous m'est arraché ,  
Je voudrois que son sort me fût encor caché :  
Mes gens , de sa demeure , ont fait la découverte ,  
Mais pour rendre mes feux plus certains de sa perte ,  
Ils m'ont trop éclairé.

LE BARON.

Que vous ont-ils appris ?

LE MARQUIS.

Tout ce que je pouvois en apprendre de pis :  
J'ai sçu que sa famille au plutôt la marie :  
Pour comble de chagrin je vais la voir unie  
Au destin d'un ami , qui m'enchaîne le bras !

LE BARON.

Ce coup est affligeant , mais il n'égale pas ,

34 LES DEHORS TROMPEURS ;

Quoique puisse opposer votre douleur extrême ,  
Le malheur d'ignorer le sort de ce qu'on aime :  
Je trouve votre amour , dans ce nouveau chagrin ;  
Beaucoup moins malheureux qu'il n'étoit ce matin ,

LE MARQUIS.

Rien n'égale , Monsieur , ma disgrâce présente ;  
Je sens qu'elle est pour moi d'autant plus accablante  
Que je ne puis choisir ni prendre aucun parti ;  
Toute voye est fermée à mon espoir trahi ,

LE BARON.

J'en vois une pour vous très-simple.

LE MARQUIS.

Quelle est-elle ?

LE BARON.

Poursuivez votre pointe auprès de votre belle.

LE MARQUIS.

Le moyen à présent , Monsieur , que je la vois  
Promise à mon ami dont son pere a fait choix ?  
Mon cœur doit renoncer plutôt à ma maîtresse ;  
L'honneur & le devoir y forcent ma tendresse.

LE BARON.

Il n'est pas question de devoir ni d'honneur ;  
Il ne s'agit ici que de votre bonheur.

LE MARQUIS.

Monsieur , pour un moment , mettez-vous à ma place ,  
Feriez-vous ce qu'ici vous voulez que je fasse ?  
L'Amour vous feroit-il manquer à l'amitié ?

LE BARON.

Oui , Marquis , sur ce point je serois sans pitié :  
Le scrupule est sotise en pareille matière ,  
Et je ne serois pas grace à mon propre pere.

LE MARQUIS.

Moi , je ne me sens pas tant d'intrépidité ;  
Et quand même j'aurois cette témérité ,  
Que puis-je espérer ?

LE BARON.

Tout , Monsieur , puisqu'on vous aime ;  
Vous devez réussir , j'en répondrais moi-même.

LE MARQUIS.

A quoi tous mes efforts pourroient-ils aboutir ?

LE BARON.

Mais à rompre un himen qui doit mal l'assortir,

LE MARQUIS.

Il est trop avancé.

LE BARON.

Qu'elle avouë à son Pere  
Votre amour réciproque.

LE MARQUIS.

Elle est d'un caractère ;  
D'un esprit trop craintif , pour tenter ce moyen ;  
D'autant qu'elle a donné sa voix à ce lien ;  
Moi-même à l'y porter j'ai de la répugnance.  
Le remords que je sens. . .

LE BARON.

Le remords ? Pure enfance !  
Ayez pour mes conseils plus de docilité ,  
Et le succès. . .

LE MARQUIS.

J'en vois l'impossibilité ;  
Car son himen , vous dis-je , est prêt de se conclure ;  
Demain , ce soir peut-être , & ma disgrâce est sûre.

LE BARON.

Je veux que cela soit ; mettons la chose au pis.

36 LES DEHORS TROMPEURS;  
LE MARQUIS.

Que puis-je faire alors ?

LE BARON.

Ce que fait tout Marquis,

Vous vous arrangerez.

LE MARQUIS.

Et de quelle manière ?

LE BARON.

En voyant cette belle, en tâchant de lui plaire.

LE MARQUIS.

A mon ami, ferois-je un affront si sanglant ?

LE BARON.

Sur cet article là votre scrupule est grand !

A son plus haut degré c'est porter la sagesse.

Si vos pareils avoient cette délicatesse,

Et marquoient tant d'égard pour Messieurs les maris,

Je plaindrois la moitié des femmes de Paris.

Ne tenez pas ailleurs un langage semblable ;

Il vous feroit, Marquis, un tort considérable.

LE MARQUIS.

Quand vous parlez ainsi, c'est sur le ton badin ;

Je forme & je veux suivre un plus juste dessein :

A mes sens revoltés quelque effort qu'il en coûte ;

Le devoir me l'inspire, il faut que je l'écoute.

De l'erreur d'un ami, j'abuse trop long-tems ;

Je veux la dissiper dans ces mêmes instans,

Et je vais sans détour, à quoique je m'expose,

De mon trouble secret, lui dévoiler la cause.

LE BARON.

Ah ! Gardez-vous en bien, vous allez tout gâter.

LE MARQUIS.

Juste Ciel ! Est-ce vous qui devez m'arrêter ?

LE BARON.

Oui, vous allez commettre une extrême imprudence:  
Mais a-t'on jamais fait pareille confidence?

LE MARQUIS.

Eh quoi, voulez-vous donc que je trompe en ce jout  
Un homme que j'estime, & qui m'aime à son tour?

LE BARON.

Oui, trompez-le, Monsieur.

LE MARQUIS.

C'est lui faire un outrage.

LE BARON.

Trompez-le encore un coup. trompez-le, c'est l'usage.

LE MARQUIS.

Vous me le conseillez?

LE BARON.

Très fort, & je fais plus;

Je l'exige de vous.

LE MARQUIS.

Je demeure confus!

LE BARON.

Mais dans vos procedés je ne puis vous comprendre!

Vous avez pour cet homme un amitié bien tendre;

Et portant à son cœur le coup le plus mortel,

Par un aveu choquant autant qu'il est cruel,

Vous voulez faire entendre à sa flamme jalouse,

Que vous êtes aimé de celle qu'il épouse!

Si quelqu'un s'avisoit de m'en faire un égal,

Par moi son compliment seroit reçu fort mal.

LE MARQUIS.

Ces mots ferment ma bouche, & changent ma pensée;

Mon ardeur puisqu'enfin elle s'y voit forcée.

### 38 LES DEHORS TROMPEURS;

Va suivre le parti que vous lui proposez :

Mais souvenez-vous bien que vous l'y réduisez ;

Que vous êtes , Monsieur , garant de ma conduite ;

Que vous deviendrez seul coupable de la suite ;

Et que si trop avant je me laisse entraîner ,

C'est vous , & non pas moi qu'il faudra condamner.

LE BARON.

Quoiqu'il puisse arriver , je prens sur moi la chose ;

Sur ma parole, osez.

LE MARQUIS.

Je vous crois donc , & j'ose :

LE BARON.

Avant que vous sortiez , je serois curieux

Que vous vissiez l'objet. . . . Mais il s'offre à nos yeux :

---

## S C E N E I I I.

LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE

LE MARQUIS *à part.*

**Q**uel trouble ! En la voyant , j'ai peine à me contraindre !

LUCILE *d'un air timide au Baron.*

Je cherchois votre sœur.

LE BARON.

Approchez-vous sans craindre ;

Et faites politesse à Monsieur le Marquis.

Vous ne sçauriez trop bien recevoir mes amis.



Quoi ! vous voilà déjà toute déconcertée ?  
 Vous changez de couleur , vous êtes empruntée !  
 Mais, rassurez-vous donc. Devant le monde ainsi,  
 Faut-il être étonnée ?

LUCILE.

Et Monsieur l'est aussi !

LE BARON.

Il l'est de votre abord.

LE MARQUIS.

Pardon , je me rappelle ;

Qu'ailleurs plus d'une fois j'ai vu Mademoiselle.

LE BARON.

Vous l'avez vue ailleurs ! Où , Marquis ?

LE MARQUIS.

Au Couvent ;

Précisément au même où j'allois voir souvent,  
 Comme je vous l'ai dit , cette jeune personne.  
 La rencontre me charme autant qu'elle m'étonne.  
 L'estime & l'amitié les lioient de si près ,  
 Que l'une & l'autre alors ne se quittoient jamais ;  
 C'est cet attachement qu'elles faisoient paroître ,  
 A qui je dois , Monsieur , l'honneur de la connoître.

LE BARON *à part au Marquis.*

Mais rien de plus heureux pour vous que ce coup-là !  
 Auprès de son amie elle vous servira.  
 Elle est simple à l'excès ; mais on peut la conduire :  
 Sçait-elle votre amour ?

LE MARQUIS.

Tout a dû l'en instruire ;

J'ai fait en sa présence éclater mon ardeur ,

Ciiiij

46 LES DEHORS TROMPEURS.

Et comme ma Maîtresse , elle connoît mon cœur.

LE BARON.

Tant mieux ; j'en suis charmé , la chose ira plus vite.

LE MARQUIS,

Dans l'état incertain qui maintenant m'agite ;  
Souffrez que devant vous j'ose l'interroger.

LE BARON.

A répondre , je vais moi-même l'engager.

LE MARQUIS.

Non , je veux sans contrainte apprendre de sa bouche  
Quels sont les sentimens de l'objet qui me touche ;  
Parlez , belle Lucile , ils vous sont connus tous ,  
Mon amante n'a rien qui soit caché pour vous ;  
Et vous devez souvent en avoir des nouvelles.

LUCILE.

Il est vrai.

LE MARQUIS.

J'en apprens une des plus cruelles ;  
Ses parens , m'a-t-on dit , veulent la marier .

LUCILE.

Oui.

LE MARQUIS.

Ciel ! Quel oui funeste ! & qu'il doit m'effrayer !

LE BARON.

Rassurez-vous ; je veux rompre ce mariage.

LE MARQUIS à Lucile.

L'approuve-t-elle ?

LUCILE.

Non.

LE BARON au Marquis.

Pour vous l'heureux présage !

LE MARQUIS.

Comment se trouve-t-elle à présent ?

LUCILE.

Mal & bien.

LE MARQUIS.

Pense-t-elle ? ....

LUCILE.

Beaucoup.

LE MARQUIS.

Et que dit-elle ?

LUCILE.

Rien.

LE BARON.

Quel discours ? Parlez mieux qu'on puisse vous entendre.

LE MARQUIS.

Ces mots sont d'un grand sens pour qui sçait les comprendre ;

J'ai toujours eu du goût pour la précision.

LE BARON.

Vous devez donc goûter sa conversation.

LE MARQUIS.

Infiniment, Monsieur.

LE BARON.

C'est par-là qu'elle brille :

Mal & bien, rien, beaucoup ; la singulière fille !

Tenez, s'il est possible, un discours plus suivi.

LE MARQUIS.

Du peu qu'elle m'a dit vous me voyez ravi !

(à Lucile.)

Ma Maîtresse à mon sort est-elle bien sensible ?

42 LES DEHORS TROMPEURS,  
LUCILE.

Oui , votre état la jette en un trouble terrible ;  
Moi , qui connois son cœur , je puis vous l'assurer.

LE BARON.

Prodige ! La voilà qui vient de proferer  
Deux phrases tout de suite.

LE MARQUIS *à part.*

A peine je suis maître

De mes sens agités !

LUCILE.

J'en ai trop dit peut-être.

Je m'en vais.

LE BARON.

Bon !

LE MARQUIS *à Lucile.*

Non , c'est moi qui vais sortir.

*(à part.)*

Mon transport à la fin pourroit me découvrir.

LE BARON *au Marquis.*

Je vais la faire agir auprès de son amie.

LE MARQUIS.

Mademoiselle , Adieu , songez bien , je vous prie ;  
Qu'il faut que votre cœur pour moi parle aujourd'hui ;  
Et que je suis perdu si je n'ai son appui.

*(Il sort.)*

## SCENE IV.

LE BARON, LUCILE.

LE BARON.

**J**E ne vous conçois pas ! vous êtes étonnante !  
Vous paroissez toujours interdite & tremblante ;  
Vous vous présentez mal , & vous n'épargnez rien  
Pour ternir votre éclat par un mauvais maintien ;  
Et lorsqu'à répliquer votre bouche est réduite ,  
C'est par monosyllabe , & sans aucune suite.  
Répondez , est-ce gêne ? Est-ce obstination ?  
Est-ce peu de lumière ? Est-ce distraction ?  
Mais levez donc les yeux quand je vous interroge.

LUCILE.

Je vous suis obligée.

LE BARON.

Eh ! sur le pied d'éloge

Prenez-vous mon discours ?

LUCILE.

Mais, comme il vous plaira.

LE BARON.

Le moyen de tenir , de tenir à ces repliques là ?

LUCILE.

Mais , j'ai mal dit , je crois.

LE BARON *à part.*

Que ce je crois est bête !

# 44 LES DEHORS TROMPEURS.

LUCILE.

Excusez , mais votre air m'intimide & m'arrête.

LE BARON.

Selon vous , j'ai donc l'air bien terrible ?

LUCILE.

Oui , vraiment.

LE BARON.

Votre bouche me fait un aveu bien charmant !

LUCILE.

Mais il est naturel.

LE BARON.

Vous êtes ingénue.

LUCILE.

Oh , beaucoup.

LE BARON.

Abregeons , son entretien me tue !

Laißons , Mademoiselle , un discours superflu.

Il faut que le Marquis soit par vous secouru.

LUCILE.

Secouru !

LE BARON.

Promptement.

LUCILE.

En quoi donc , je vous prie ?

LE BARON.

Il faut à son sujet parler à votre amie.

S'il n'étoit question que d'une folle ardeur ;

Bien loin de vous presser d'agir en sa faveur ,

Je vous le défendrois ; mais son amour est sage.

Et pour elle il s'agit d'un très-grand mariage

Où tout , en même tems se trouve réuni ,

La naissance, le bien, avec l'âge assorti.  
Son bonheur en dépend ; ainsi, Mademoiselle,  
C'est remplir le devoir d'une amitié fidelle.  
Peignez donc à ses yeux le désespoir qu'il a ;  
Dites-lui qu'il se meurt.

LUCILE.

Elle le sçait déjà.

LE BARON.

N'importe, exagerez son mérite & sa flâme.  
Près d'elle employez tout pour attendrir son ame ;  
Et de son Prétendu dites beaucoup de mal :  
Peignez-le dissipé, fat, inconstant, brutal.

LUCILE.

Je n'ose pas tout haut dire ce que j'en pense.

LE BARON.

Parlez, ne craignez rien.

LUCILE.

Oh ! sans la bienséance ...

LE BARON.

Pour l'homme en question point de ménagement.

LUCILE *riant*.

Quoi ! vous me l'ordonnez ?

LE BARON.

Oui, très-expressément.

Quand je vous parle ainsi, qui vous oblige à rire ?  
C'est une nouveauté : mais j'y trouve à redire ;  
Ce rire maintenant est des plus déplacés.

LUCILE.

Mais il ne l'est pas tant, Monsieur, que vous pensez.

LE BARON *à part*.

Ces imbéciles-là, gauches en toute chose,

46 LES DEHORS TROMPEURS ;

Où ne vous disent mot, ou ricannent sans cause.  
( à *Lucile.* )

Quoiqu'il en soit, songez à ce que je vous dis :  
Disposez votre amie en faveur du Marquis.  
Ce que j'attens de vous veut de la diligence.  
Il faut .....

LUCILE.

Monsieur, voilà votre sœur qui s'avance ;

LE BARON.

Ma sœur ! Le personnage est fort intéressant,  
Et digne d'interrompre un discours important !

---

S C E N E V.

LUCILE, CELIANTE, LE BARON.

LE BARON , à *Lucile.*

**R**epresentez sur tout, exprès je le répète ;  
Que l'ardeur du Marquis est sincère & parfaite ;

LUCILE.

C'est la troisième fois que vous me l'avez dit.

LE BARON.

Oh ! pour le bien graver au fonds de votre esprit ;  
Morbleu ! je ne sçaurois assez vous le redire.  
Je suis ....

LUCILE.

Vous vous fâchez , Monsieur, je me retire ;



## SCENE V. I.

CELIANTE, LE BARON.

CELIANTE.

**V**ous la traitez, mon frere, avec trop de hauteur ?  
Et vous l'étourdissez. Employez la douceur.

LE BARON.

La douceur, dites-vous ? La douceur est charmante ;

CELIANTE.

Trouvez bon cependant que je vous représente,  
Qu'une telle conduite auprès d'elle vous nuit ;  
Et qu'à la fin sa haine en peut être le fruit.  
Qu'elle sent . . . . .

LE BARON.

Trouvez bon que je vous interrompe ;  
Pour vous dire, ma sœur, que votre esprit se trompe.

CELIANTE.

Elle s'est plainte à moi, je dois vous informer . . . .

LE BARON.

Tous ces petits propos doivent peu m'allarmer.

CELIANTE.

Mais vous allez bien-tôt voir arriver son pere.  
Pour son appartement comment allez vous faire ?  
Ma sincere amitié . . . .

LE BARON.

Se donne trop de soins ;  
Et pour notre repos, aimez nous un peu moins.

48 LES DEHORS TROMPEURS;

CELIANTE.

Vous n'avez jamais rien d'agréable à me dire.

LE BARON.

Rien d'agréable ! Il faut autrement me conduire.

J'aurai soin désormais de vous faire ma cour.

CELIANTE.

Pour moi , votre mépris augmente chaque jour.

LE BARON.

Et puisque vous aimez les choses agréables ,

Je ne vous tiendrai plus que des propos aimables ;

Je louerai votre esprit , votre air , votre enjouement !

CELIANTE.

Ah ! ne me raillez pas aussi cruellement.

LE BARON.

Celiane , pour vous je viens de me contraindre ;

Je vous dis des douceurs , & vous osez vous plaindre ?

CELIANTE.

Moi , je vous dois ici dire vos vérités ,

Et vais d'un bon avis payer vos duretés.

LE BARON.

Encore des avis !

CELIANTE.

Vous êtes fort aimable . . .

LE BARON.

Le début est flatteur.

CELIANTE.

Prevenant , doux , affable

Pour les gens du dehors que ménage votre art ;

A vos civilités le monde entier a part ,

Parce qu'il est , Monsieur , l'objet de votre culte ;

Et l'oracle constant que votre esprit consulte :

Mais

Mais mon frere chez lui sçait se dédommager  
 Des égards qu'il prodigue à ce monde étranger.  
 Il dépouille en entrant sa douceur politique ;  
 Méprisant pour sa sœur , dur pour son domestique ;  
 Fâcheux pour sa maîtresse , & froid pour ses amis ,  
 Il prend un autre forme , & change de vernis.  
 Tout craint dans sa maison , & tout fuit sa rencontre :  
 Le courtisan s'éclipse , & le tiran se montre.

LE BARON *d'un ton irrité.*

Ma sœur !

CELIANTE.

Le trait est fort , mais vous me l'arrachez ;  
 Et j'ai peint dans le vrai , puisque vous vous fâchez.  
 Je l'ai fait toutes fois dans une bonne vûë :  
 Profitez-en , ou bien si l'erreur continuë ,  
 Des vôtres , redoutez le funeste abandon ;  
 Craignez de vous trouver seul dans votre maison ;  
 Et de n'avoir d'ami que ce monde frivole ,  
 Dont un soufle détruit l'estime qui s'envole.

## SCÈNE VII.

LE BARON *seul.*

**J**E serois trop heureux de me voir délivré  
 De ces especes-là , dont je suis entouré.  
 Mais sortons ; il est tems de faire ma tournée ,  
 Et de régler l'effor de toute la journée.  
 Passons chez la Marquise , & chez le Commandeur ;  
 Voyons la Présidente , & puis mon Rapporteur.

D

# SCENE VIII.

LE BARON, LISETTE.

**M** LISETTE.  
 Monsieur, je viens ...

LE BARON.  
 Allez...

LISETTE.  
 Mais daignez me permettre,  
 Monsieur ....

LE BARON.  
 Mes gens au Duc ont ils porté ma lettre ?

LISETTE.  
 Je pense que la Fleur est sorti pour cela.

LE BARON.  
 Je pense est merveilleux, & ces animaux-là  
 Répondent la plupart aussi mal qu'ils agissent.  
 Mes ordres, comme il faut, jamais ne s'accomplissent.

LISETTE.  
 Mais Monsieur de Forlis ....

LE BARON.  
 Quoi, Monsieur de Forlis ?

LISETTE.  
 Arrive en ce moment. Je vous en avertis,  
 Pour que vous descendiez.

LE BARON.  
 Je vous suis redevable,

## COMÉDIE.

51

De venir m'avertir ; Le terme est admirable !

L I S E T T E *à part.*

Quel homme ! Mais Monsieur . . .

L E B A R O N .

Allez , parlez plus bas ;  
Annoncez désormais , & n'avertissez pas.

( *Lisette rentre.* )

---

## SCÈNE IX.

L E B A R O N , *seul.*

**F**Orlis , pour arriver , a mal choisi son heure :  
J'allois sortir , il faut que pour lui je demeure :  
C'est mon ami , je vais l'embrasser simplement ,  
Et le quitter après le premier compliment ;  
Mais de le prévenir il m'épargne la peine.

---

## SCÈNE X.

L E B A R O N , M. D E F O R L I S .

L E B A R O N , *embrassant M. de Forlis.*

**V**otre santé , Monsieur ?

M. D E F O R L I S .

Assez ferme. Et la tienne ,

Baron ?

L E B A R O N .

Bonne.

Dij

52 LES DEHORS TROMPEURS,  
M. DE FORLIS.

Tant mieux. J'ai voulu me hâter  
Pour t'unir à ma fille, & par là, cimenter  
L'ancienne amitié qui nous unit ensemble.

LE BARON.

Je suis vraiment charmé que ce nœud nous assemble.

M. DE FORLIS.

Tu me fais cet aveu d'un air bien glacial !

Je suis très-éloigné du cérémonial :

Mais je veux qu'un ami, quand il me voit, s'épanche,  
Et me marque une joye aussi vive que franche.

Dix ans de connoissance ont ôté de mon prix,  
Et ta vertu n'est pas d'accueillir des amis ;

La mienne est par bonheur d'avoir de l'indulgence.

LE BARON.

Pardon, mais je me vois dans une circonstance  
Qui malgré moi, Monsieur, me force à vous quitter.  
Je vous laisse le Maître, & je cours m'acquitter  
D'un devoir....

M. DE FORLIS.

Quand j'arrive !..

LE BARON.

Il est indispensable.

M. DE FORLIS.

Celui d'être avec moi, me paroît préférable,  
Et j'ai besoin de toi pour tout le jour entier ;  
Si c'est une corvée, il la faut essuyer.

LE BARON.

J'ay trente affaires.

M. DE FORLIS.

Va, trente de ces affaires

Ne doivent pas tenir contre deux nécessaires.

LE BARON.

Je ne puis différer , & j'ai promis d'honneur.

M. DE FORLIS.

De ces promesses-là je connois la valeur.

LE BARON.

Ce sont de vrais devoirs.

M. DE FORLIS.

Tien , je vais en six phrases

Te peindre ces devoirs qu'ici tu nous emphâses.

Aller d'abord montrer aux yeux de tout Paris

La dorure & l'éclat d'un nouveau Vis-à-Vis ;

Eclabousser vingt fois la pauvre infanterie ,

Qui se sauve , en jurant , de la cavalerie :

De toilette en toilette aller faire sa cour ,

Apprendre & débiter la nouvelle du jour ;

Puis au Palais Royal joindre un cercle agréable ,

Et lier pour le soir une partie aimable ;

Ne boire à ton dîner que de l'eau seulement ,

Pour sabler du champagne à souper largement :

Faire l'après-midi mille dépenses folles ,

En deux médiateurs perdre huit cens pistoles ;

Sur une tabatiere , ou bien sur des habits ,

Dire ton sentiment , & ton sublime avis ;

Conduire à l'Opéra la Duchesse indolente ;

Médire ou bien broder avec la Présidente ;

Avec le Commandeur parler chasse & chevaux ;

Chez le petit Marquis découper des oyseaux :

Voilà le plan exact de ta journée entière ,

Tes devoirs importants , & ta plus grave affaire.

Dij

54 LES DEHORS TROMPEURS,  
LE BARON.

Monfieur le Gouverneur , vous nous blâmez à tort ;  
On ne vit point ici comme dans votre Fort.  
Nous devons y plier fous le joug de l'ufage ;  
Ce qui paroît frivole eft dans le fonds très-fage.  
Tous ces aimables riens qu'on nomme amufement ,  
Forment cet heureux cercle & cet enchaînement ,  
De qui le mouvement journalier & rapide  
Nous fait , par l'agréable , arriver au folide.  
C'eft par eux que l'on fait les grandes liaifons ,  
Qu'on acquiert les amis & les protections ;  
'Au fein des jeux rians on perce les miftères ;  
Le plaifir eft le nœud des plus grandes affaires ;  
Le fuccès en dépend , tout y va , tout y tient ,  
Et c'eft en badinant que la faveur s'obtient.

M. DE FORLIS.

Il donne en habile homme un bon tour à fa caufe ,  
Et je fens dans le fonds qu'il en eft quelque chofe.

LE BARON.

Si j'ai quelque crédit moi-même près des grands ,  
Je le dois à ces riens.

M. DE FORLIS.

Je te prens fur le temps.

Pour rendre à mes regards ta conduite louable ;  
Employe en ma faveur ce crédit favorable ,  
L'occafion eft belle , & voici le moment :  
Fais agir tes amis pour le Gouvernement  
Qu'à la place du mien à la Cour je demande ;  
Tu fçais , pour l'obtenir , que mon ardeur eft grande ;  
Qu'il doit , outre l'honneur , groffir mes revenus ,  
Et qu'il produit par an dix mille francs de plus :



# COMEDIE.

55

Par plusieurs concurrens cette place est brigüée ;  
 Du Royaume , Baron , c'est la plus distinguée.  
 Un homme bien instruit m'a marqué de partir ;  
 De mettre tout en œuvre , il vient de m'avertir.  
 Un motif si pressant , joint à ton mariage ,  
 M'a fait prendre la poste & hâter mon voyage.  
 As-tu sollicité ? Depuis près de deux mois  
 Je t'en ai par écrit prié plus de vingt fois :  
 Tu m'as promis de voir le Ministre qui t'aime ;  
 L'as-tu fait ? Puis-je bien m'en fier à toi-même ?

LE BARON.

Oui : mais permettez . . . .

M. DE FORLIS.

Non , je te connois trop bien.

Ne crois pas m'échapper.

LE BARON.

Un seul instant.

M. DE FORLIS.

Rien,

Je ne te ferois pas grace d'une seconde.  
 Si tu prens une fois ton essor dans le monde ,  
 Crac , te voilà parti jusqu'à demain matin.

LE BARON.

Puisque vous le voulez , & qu'il le faut enfin ,  
 Je dînerai chez moi.

M. DE FORLIS.

Effort rare & sublime !

Sacrifice étonnant ! Grande preuve d'estime !

LE BARON.

Nous mangerons ensemble un poulet sans façon ;  
 Et je vais vous donner un dîner d'ami.

D iijj

56 LES DEHORS TROMPEURS,  
M. DE FORLIS.

Non.

Je crains ces dîners-là : J'aime la bonne chère ;  
Et traite-moi plutôt en personne étrangère :  
Tu n'auras qu'à donner tes ordres pour cela ,  
Et l'appétit chez moi se fait sentir déjà.  
Le chemin que j'ai fait est très-considérable ,  
Et me fait aspirer au moment d'être à table.  
En attendant , passons dans mon appartement ,  
Nous parlerons ensemble.

LE BARON.

Attendez un moment.

M. DE FORLIS.

Comment donc ! Que veut dire un discours de la sorte ?

LE BARON.

Tout n'est pas disposé comme il convient.

M. DE FORLIS.

Qu'importe.

Je puis m'y reposer.

LE BARON.

Non , Monsieur.

M. DE FORLIS.

Et pourquoi ?

LE BARON.

C'est qu'il est occupé.

M. DE FORLIS.

Tu te moques de moi.

Et par qui donc l'est-il ?

LE BARON.

Par un fort galant homme.

M. DE FORLIS

La chose est toute neuve ; & cet homme se nomme ?

LE BARON.

Son nom m'est échappé.

M. DE FORLIS.

Rien n'est plus ingénu.

Mon logement est pris , & par un inconnu !

LE BARON.

C'est un Abbé , Monsieur.

M. DE FORLIS.

Un Abbé !

LE BARON.

Mais , de grace...

M. DE FORLIS.

Qu'on eût mis dans ma chambre un Militaire , passe :

Mais un petit Colet me déloger ainsi !

LE BARON.

Je n'ai pas cru , d'honneur , vous voir si-tôt ici ;

Il m'est recommandé d'ailleurs par des personnes

Qui peuvent tout sur moi.

M. DE FORLIS.

Tes excuses sont bonnes.

LE BARON.

Mais si vous le voulez , Monsieur , absolument ,

Vous pourrez aujourd'hui prendre mon logement ;

Ou bien , comme l'Abbé part dans l'autre semaine ,

Et que de nos façons il faut bannir la gêne ;

Vous logerez plus haut.

M. DE FORLIS.

Oui , je t'entens , Baron :

Et pour le coup je vais coucher dans ledongeon.

58 LES DEHORS TROMPEURS,  
LE BARON.

Vous êtes mon ami.

M. DE FORLIS.

La chose est plus choquante :  
Mais tout mon dépit cède à ma faim qui s'augmente.  
Vien ; dans ce moment-ci , si tu veux m'obliger ;  
Loge-moi vite...

LE BARON

Où donc ?

M. DE FORLIS.

Dans ta sale à manger.

*Fin du second Acte.*





# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

LE BARON, LE MARQUIS.

LE BARON.

**L**E Forlis par bonheur fait la méridienne ;  
Je respire. Entre nous son amitié me gêne,  
Sa fille doit parler à l'objet de vos feux.

LE MARQUIS.

Je vous suis obligé de vos soins généreux.

LE BARON.

L'affaire est en bon train.

LE MARQUIS.

Il est vrai, je commence

A me flatter, Monsieur, d'une douce espérance.

LE BARON.

Je suis charmé de voir que vous pensiez ainsi.

LE MARQUIS.

La joye enfin succede au plus affreux foucy.

Je ne puis exprimer le plaisir que je goûte :

On n'imagine point jusqu'où va...

LE BARON.

Je m'en doute.

60 LES DEHORS TROMPEURS,

LE MARQUIS.

Non, non, vous ignorez combien il est flatteur.  
Je ne sçai quoi pourtant m'arrête au fonds du cœur.

LE BARON.

Comment ! Votre ame encore est-elle intimidée ?

LE MARQUIS.

Oui, tromper un ami revolte mon idée,  
Et je sens que je blesse au fonds la probité.

LE BARON.

Marquis, encore un coup, cessez d'être agité ;  
Elle n'est point blessée en des choses semblables.

LE MARQUIS.

En est-il, où ses droits ne soient point respectables ?  
Et ne doit-elle point régler en tout nos pas ?

LE BARON.

Non, Marquis, sur l'amour elle ne s'étend pas.

LE MARQUIS.

Et par quelle raison ?

LE BARON.

Ce n'est pas là sa place.

Elle y feroit de trop.

LE MARQUIS.

Un tel discours me passe !

LE BARON.

J'ai plus d'expérience, & dois vous éclairer.  
La droiture est un frein que l'on doit réverer,  
Du monde ce sont là les maximes constantes,  
Dans tout ce que l'on nomme affaires importantes,  
Devoirs essentiels de la société,  
Dont ils sont les liens & comme le traité.  
On la doit consulter, sur tout dans l'exercice

Des charges de l'Etat d'où dépend la justice;  
Dans ce qui, parmi nous, est de convention,  
Et forme par degré la réputation:  
Mais elle est sans pouvoir pour tout ce qu'on appelle  
Du nom de badinage, ou bien de bagatelle;  
Pour tout ce qu'on regarde universellement  
Sur le pied de plaisir, ou de délassement.  
Dans un tendre commerce, elle n'est plus admise,  
Et même s'en piquer devient une sottise.  
L'amour n'est plus qu'un jeu, qu'un simple amusement,  
Où l'on est convenu de tromper finement;  
D'être duppe ou fripon, le tout sans conséquence,  
Mais d'être le dernier pourtant avec décence.

## LE MARQUIS.

Le plus beau des liens, d'où dépend notre paix,  
Peut-il être avili jusques à cet excès?  
Le monde est étonnant dans sa bisarrerie.  
Le joueur qui friponne est couvert d'infamie,  
Et le perfide amant qui trompe, & qui trahit,  
Devient homme à la mode, & se met en crédit.  
Quel travers dans les mœurs, & quel affreux délire!  
Aussi grossièrement peut-on se contredire?

## LE BARON.

C'est l'idée établie, il faut s'y conformer.

## LE MARQUIS.

Mon ame, à penser faux, ne peut s'accoutumer.  
Le Jeu, dont j'ai parlé, commerce de caprice,  
Fondé sur l'intérêt, la fraude & l'avarice,  
S'est rendu, par l'usage, un lien révééré:  
Les devoirs en sont saints, le culte en est sacré.  
A ses engagements le fier Honneur préside;

## 62 LES DEHORS TROMPEURS,

Et ses dettes, sur tout, sont un devoir rigide :  
 Au jour précis, à l'heure, il faut, pour les payer,  
 Vendre tout, & frustrer tout autre créancier.  
 Et l'amour tendre & pur devient un nœud frivole ;  
 Où l'on est dispensé de tenir sa parole.  
 Le joug de l'Amitié n'est pas plus respecté ;  
 On veut qu'ils soient tous deux exempts de probité :  
 Leurs devoirs sont remplis les derniers ; & leurs dettes  
 Ou ne s'acquittent pas, ou sont mal satisfaites.  
 Mais rendez-moi raison d'un tel égarement,  
 Vous, profond dans le monde, & son digne ornement.

### LE BARON.

Je conviens avec vous, Marquis, & je confesse  
 Que l'esprit qui l'agite est souvent une yvresse.  
 Du sein de la lumière il tombe dans la nuit,  
 De ses écarts souvent l'injustice est le fruit ;  
 Mais il est notre maître, & nous devons le suivre ;  
 Nous sommes, par état, tous deux forcés d'y vivre.  
 Pour y plaire, y briller, pour avoir ses faveurs,  
 Il faut prendre, Marquis, jusques à ses erreurs.  
 Dès qu'ils sont établis, préférer ses usages,  
 Quelques choquans qu'ils soient, aux raisons les plus  
 sages.

Quoi qu'il en coûte, on doit se mettre à l'unisson,  
 Et tout sacrifier pour avoir le bon ton.  
 Si-tôt qu'il le condamne, il faut fuir tout scrupule,  
 Et même les vertus qui rendent ridicule.

### LE MARQUIS.

N'en déplaise au bon ton, dont je suis rebattu,  
 Nous ne devons jamais rougir de la vertu.

### LE BARON.

J'aime à voir qu'en votre ame elle se développe ;



Mais il faut vous résoudre à vivre en Myfantrope.  
Vous devez renoncer à tout amusement ,  
Aller dans un desert vous enterrer vivant ;  
Ou , de cette vertu temperer les lumieres ,  
L'habiller à notre air , la faire à nos manieres.  
J'avouârai franchement que vous me faites peur.  
Orné de tous les dons de l'esprit & du cœur ,  
Vous allez , je le vois , si je ne vous seconde ,  
Vous donner un travers en entrant dans le monde ;  
Vous perdre exactement par excès de raison ,  
Et d'un Caton précoce acquérir le surnom ,  
Choquer les mœurs du temps ; & par cette conduite ,  
Vous rendre insupportable à force de mérite.

## L E M A R Q U I S.

Vos discours dans mon cœur font passer votre effroi.  
Ce Monde que je blâme a des attraits pour moi.  
Je ne puis vous cacher que , né pour y paroître ,  
Je l'aime , & brûle en beau de m'y faire connoître.  
Son commerce est un bien dont je cherche à jouir ,  
Et m'en faire estimer est mon premier desir.  
J'ai , pour vivre content , besoin de son suffrage.  
Dans ce juste dessein si je faisois naufrage ,  
Je ne pourrois , Baron , jamais m'en consoler.  
La crainte que j'en ai me fait déjà trembler.

Pour voguer sûrement sur cette mer trompeuse ,  
Je demande & j'attends votre aide généreuse.  
Daignez donc me guider de la main & de l'œil ;  
Et pour m'en garantir , montrez-moi chaque écueil.

## L E B A R O N.

Vous me charmez ; je suis tout prêt de vous instruire ,  
Et vous n'avez , Marquis , qu'à vous laisser conduire.

## 64 LES DEHORS TROMPEURS ,

Je veux choisir pour vous le jour avantageux ,  
Saisir , pour vous placer , le point de vûe heureux ;  
A vos dons naturels joindre les convenances ,  
Y répandre des clairs , y mettre des nuances ;  
Et faire enfin de vous , vous donnant le bon tour ;  
L'homme vraiment aimable , & le héros du jour.  
Je ne m'en tiens pas là. Non , Marquis , je vous aime ;  
Je veux vous rendre heureux en dépit de vous-même.  
Mon amitié , dans peu , compte en venir à bout :  
Votre amante en répond , elle a pour vous du goût ;  
C'est le point principal , & qui rend tout facile :  
Mais point de sot scrupule , & montrez-vous docile.  
Me le promettez-vous ?

LE MARQUIS.

J'y ferai mon effort.

LE BARON.

Pour la mieux disposer , écrivez-lui d'abord.

LE MARQUIS.

J'avois pris ce parti. J'ai même ici ma lettre ;  
Mais je ne sçai comment la lui faire remettre.

LE BARON.

Attendez.... Il s'agit d'un établissement ,  
Et cet hymen , pour vous , est un coup important ?

LE MARQUIS.

Oui , par mille raisons c'est un bien où j'aspire ;  
Et c'est , pour l'en presser que je lui viens d'écrire.

LE BARON.

La chose étant ainsi , j'imagine un moyen....

Oui , Lucile pour vous doit lui parler.

LE MARQUIS.

Eh bien ?

LE BARON.

LE BARON.

Sans blesser la sagesse , elle peut la lui rendre ,  
Et même l'amitié l'engage à l'entreprendre.  
D'autres la commettoient.

LE MARQUIS.

Oui , c'est ce que je crains !

On ne peut la remettre en de meilleures mains.

LE BARON.

Donnez-moi votre lettre , elle sera renduë ,  
Et je vais en charger ma jeune prétenduë.

LE MARQUIS.

Moi-même je voudrois , lui donnant mon billet ,  
Le lui recommander.

LE BARON.

Vous ferez satisfait.

Attendez un moment.

( Il rentre. )

## S C E N E II.

LE MARQUIS *seul.*

**I**L fert trop bien ma flamme !  
Mais chassons , après tout , cet effroi de mon ame ,  
Quand j'en puis profiter sans blesser mon devoir.  
Le Baron , dans ce jour , il me l'a fait trop voir ,  
Pour l'aimable Forlis sent un mépris insigne ;  
Il dédaigne un bonheur dont son cœur n'est pas digne !

E

## 66 LES DEHORS TROMPEURS;

De sa grace naïve il méconnoît le prix.  
Elle auroit un tyran ; & l'hymen , j'en frémis !  
Pour elle deviendrait une chaîne cruelle.  
Je dois l'en garentir , moins pour moi que pour elle,  
L'amour , la probité , la pitié , la raison ,  
Tout me fait une loi de tromper le Baron.  
Employer l'artifice en cette conjoncture ,  
C'est servir la Vertu , non trahir la droiture.  
Lui-même , qui plus est , me conduit par la main.  
Je la vois , sa présence affermit mon dessein.

---

### S C E N E I I I.

LUCILE , LE BARON , LE MARQUIS.

LE BARON à *Lucile*.

Où , le Marquis attend de vous un grand service ;  
Et vous seule pouvez lui rendre cet office.  
Songez qu'il le mérite , & qu'il est mon ami.

LUCILE.

Monsieur .....

LE BARON.

Il ne faut pas l'obliger à demi,

LUCILE au Marquis.

De quoi s'agit-il donc , Monsieur ?

LE MARQUIS.

C'est une lettre

Que j'ose vous prier instamment de remettre ....

COMEDIE:  
LUCILE.

67

A qui ?

LE MARQUIS.

Mademoiselle , à cet objet charmant  
Dont vous êtes l'amie & dont je suis l'amant.  
Il y verra les traits de l'amour le plus tendre.

LUCILE *prenant la lettre.*

Je ne manquerai pas , Monsieur , de la lui rendre.

LE BARON.

Fort bien , je suis content de ce procédé-là :  
Peut-être , avec le temps , mon soin la formera.

LE MARQUIS.

Et puis-je me flatter qu'elle soit bien reçue ?

LUCILE.

Mais , je n'en doute point.

LE MARQUIS.

*Quand elle l'aura lue ,*

Puis-je encore espérer qu'elle me répondra ?

LUCILE.

Oui , Monsieur , je le croi , dès qu'elle le pourra.

LE MARQUIS.

Oserai-je , pour moi , compter sur votre zèle ?

LUCILE.

Mais je ferai , Monsieur , mon possible auprès d'elle.

LE BARON.

Elle répond , vraiment , beaucoup mieux que tantôt.  
Il se fait déjà tard , & partons au plutôt.

Votre ame est à présent dans une douce attente.

Volons chez la Comtesse , elle est impatiente :

Voilà l'heure ; & d'ailleurs , je dois voir en passant

Le Commandeur,

68 LES DEHORS TROMPEURS,  
LE MARQUIS.

Daignez m'accorder un instant  
C'est un point capital oublié dans ma lettre.  
Mademoiselle.....

LUCILE.

Eh bien, Monsieur?

LE MARQUIS.

Sans la commettre,

Si dans cette journée, & par votre moyen,  
Je pouvois obtenir un moment d'entretien.

LUCILE.

Elle ne sort jamais.

LE MARQUIS.

Je puis, Mademoiselle ;  
Trouver l'occasion de lui parler chez elle ;  
Et c'est, pour tous les deux, un bien essentiel.

LUCILE.

Mais elle est sous les yeux d'un surveillant cruel,  
Qui faussement paré d'une douceur trompeuse,  
L'intimide, & la tient dans une gêne affreuse.

LE BARON.

Son cœur, à le tromper, doit avoir plus de goût,  
Et ne rien épargner pour en venir à bout.  
Il faut à ses dépens jouer la Comédie,  
Et je veux le premier être de la partie.

LUCILE.

Mais vous m'encouragez.

LE MARQUIS.

Dès que Monsieur le veut ;  
Convendez qu'on le doit, & songez qu'on le peut.

LE BARON *au Marquis.*

Profitions des momens où son pere sommeille ;  
 Dépêchons-nous , partons avant qu'il se réveille.

( *Lucile rentre.* )

## S C E N E . IV.

LE BARON, LE MARQUIS,  
 M. DE FORLIS.

**J** M. DE FORLIS *arrétant le Baron.*  
 E t'arrête au passage , & bien m'en prend , parbleu.

LE BARON.

Mais, Monsieur, j'ai promis.

M. DE FORLIS.

Il m'importe fort peu.

## S C E N E . V.

LE BARON, LE MARQUIS, M. DE FORLIS,  
 LA COMTESSE.

LA COMTESSE *au Baron.*

**C** Comment donc ! Est-ce ainsi que l'on se fait at-  
 tendre ?

Moi-même il faut, chez vous, que je vienne vous  
 prendre :

70 LES DEHORS TROMPEURS;  
Cet oubli me surprend , sur tout de votre part.  
Vous , prévenant , exact.

LE BARON.

Pardonnez mon retard.

LA COMTESSE.

Je ne puis à ce trait , Monsieur , vous reconnoître.

LE BARON.

De sortir de chez moi je n'ai pas été maître ;  
Et je suis arrêté même dans ce moment.

LA COMTESSE.

Par qui donc ?

M. DE FORLIS.

C'est par moi , Madame , absolument.  
J'ai besoin du Baron pour cette après-dinée.

LA COMTESSE.

Moi , je l'ai retenu pour toute la journée.

M. DE FORLIS.

Avec tout le respect que je dois vous porter ,  
Sur vos prétentions je compte l'emporter.

LA COMTESSE.

N'en déplaîse à l'espoir dont votre esprit se flatte ;  
Vous venez un peu tard , je suis première en datte.

LE BARON à *M. de Forlis*.

Vous voyez bien , Monsieur , que je n'impose point.

M. DE FORLIS.

Mais vous sçavez qu'au mien votre intérêt est joint,  
L'affaire est sérieuse autant qu'elle est pressante.

LA COMTESSE.

Oh ! Celle qui m'amène est plus intéressante.

M. DE FORLIS.

Mon bonheur en dépend , & le sien propre y tient.



COMEDIE.

71

LA COMTESSE.

Mais c'est un Phénomene, & Paris en convient.

M. DE FORLIS

J'arrive tout exprès du fond de la Bretagne.

LA COMTESSE.

Moi, quinze jours plutôt j'ai quitté la campagne.

M. DE FORLIS.

S'il retarde d'un jour, mes pas seront perdus.

LA COMTESSE.

Passé ce soir, Monsieur, on ne l'entendra plus ;  
Il part demain.

M. DE FORLIS.

Qui donc ? Je ne puis vous comprendre.

LA COMTESSE.

Ce Violon fameux que nous devons entendre.

M. DE FORLIS.

Quoi ! C'est un Violon qui balance mes droits ?

LA COMTESSE.

Il doit jouer, Monsieur, pour la dernière fois.

M. DE FORLIS.

Voilà donc ce devoir unique, indispensable !

Je tombe de mon haut !

LA COMTESSE.

C'est un homme admirable,

Et qui tire des sons singuliers & nouveaux.

Ses doigts sont surprenans, ce sont autant d'oiseaux.

Doux & tendre, d'abord il vole terre à terre ;

Puis, tout à coup, bruant, il devient un tonnerre.

Rien n'égale, en un mot, Monsieur Vacarmini.

M. DE FORLIS.

Vacarmini, Madame, ou Tapagimini,

E. iij

72 LES DEHORS TROMPEURS;

Tout merveilleux qu'il est, n'est pas un personnage  
Qui mérite, sur moi, d'obtenir l'avantage.

LA COMTESSE.

Eh ! Qui donc êtes-vous, pour jouter contre lui ?

M. DE FORLIS.

Quelqu'un que Monsieur doit préférer aujourd'hui.

LA COMTESSE.

Je vous crois du talent, & beaucoup de mérite :

Mais vous ne partez pas apparemment si vite.

On pourra vous entendre un autre jour.

M. DE FORLIS.

Comment !

LA COMTESSE.

Oui, quel est votre Fort, Monsieur, précisément ?

La musette, la flûte, ou le violoncelle ?

M. DE FORLIS.

Moi, joueur de musette ? Ah ! la chose est nouvelle.

La bagatelle seule occupe vos esprits :

Un soin plus sérieux me conduit à Paris.

LA COMTESSE.

Quelle est donc cette affaire, & si grave & si grande ?

M. DE FORLIS.

C'est un Gouvernement qu'à la Cour je demande.

LA COMTESSE.

Un Gouvernement ?

M. DE FORLIS.

Oui.

LA COMTESSE.

Quoi ! ce n'est que cela ?

Oh, rien ne presse moins ; si ce n'est celui-là,

Vous en aurez un autre, & la chose est facile.

Mais pour l'homme divin, qui part de cette ville,  
Le bonheur de l'entendre à ce jour est borné.  
Il faut, il faut saisir le moment fortuné.  
Si le Baron manquoit cet instant favorable,  
Il n'en trouveroit pas dans dix ans un semblable.

LE BARON.

Oui, Madame a raison, & j'en dois profiter.

M. DE FORLIS.

Quoi ! pour un vain plaisir tu veux donc me quitter ?  
Un ancien ami n'a pas la préférence ?

LA COMTESSE.

Moi, je suis près de lui nouvelle connoissance.  
Il me doit plus d'égards.

M. DE FORLIS.

Oui, s'il faut parier,  
C'est toujours pour celui qu'il connoît le dernier.

LA COMTESSE *au Baron.*

Le plaisir que j'attens me transporte d'avance.  
Donnez-moi donc la main, partons en diligence.

LE BARON.

A des ordres si doux je me laisse entraîner.

LE MARQUIS *à M. de Forlis.*

Monsieur, je vous promets, de vous le ramener.

LA COMTESSE.

Non, c'est flatter Monsieur d'un espoir téméraire.  
J'enleve le Baron pour la journée entière.  
Je ne dérange rien dans les plans que je fais.  
Au sortir du Concert je le mène aux François ;  
Où j'ai depuis huit jours une loge louée,  
Pour voir la nouveauté qui doit être jouée ;  
Et de-là nous devons être d'un grand souper ;

**74 LES DEHORS TROMPEURS.**

Qui va jusqu'à minuit au moins nous occuper ;  
Puis de la table au bal , où déguisée en Flore ,  
Je ne rendrai Zéphir qu'au lever de l'aurore ,

LE BARON , à *M. de Forlis.*

Je reviendrai , Monsieur , & ne la croyez pas.

M. DE FORLIS.

Pour en être plus sûr j'accompagne tes pas.

*Fin du troisième Acte.*





## A C T E I V.

## S C E N E P R E M I E R E.

C E L I A N T E , M. D E F O R L I S.

C E L I A N T E.

**V**ous êtes, je le vois, mécontent de mon frere,  
 Monsieur ?

M. D E F O R L I S.

Je suis trop franc pour dire le contraire:  
 Sans un motif secret qui pour lui m'attendrit,  
 Je serois hautement éclater mon dépit;  
 Et je n'en eus jamais une si juste cause.

C E L I A N T E.

Eh ! quel nouveau sujet, Monsieur, vous indispose ?

M. D E F O R L I S.

Tout ce qui peut blesser un ami tel que moi.  
 Je le suis au Concert, j'entre, & je l'apperçois.  
 Jusqu'à lui je pénètre à travers la cohue.  
 Mon abord l'embarresse; à peine il me salue.  
 Je lui parle, il se trouble, il répond à demi;  
 Et je le vois enfin rougir de son ami.  
 Je sens qu'il me regarde en son impertinence,  
 Comme un Provincial dont il craint la présence.  
 Au milieu du grand monde il me croit déplacé;

## 76 LES DEHORS TROMPEURS,

Et dans le même tems qu'il est pour moi glacé,  
Il se montre attentif, il fait cent politesses  
A des originaux de toutes les especes.  
Auprès d'eux tour-à-tour on le voit empressé :  
Et le plus ridicule est le plus caressé.

CELIANTE.

Je voudrois excuser un procédé semblable,  
Mais je sens qu'envers vous mon frere est trop coupable.

M. DE FORLIS.

Aux usages reçus s'il a trop obéi,  
Quelques instans après, le sort l'en a puni :  
Ce violon divin, & qui se voit l'idole  
De Paris qui le court, a manqué de parole ;  
L'opulent Financier qui tout fier l'attendoit ;  
Et chez qui, sans mentir, toute la France étoit ;  
Comme un arrêt mortel, apprend cette nouvelle.  
Le Concert est rompu ; l'aventure est cruelle :  
C'est un coup dont il est si fort humilié,  
Qu'il en paroît moins fat, mais plus sot de moitié :  
Il voit fuir les trois quarts des spectateurs qui pestent ;  
La fureur de jouer vient saisir ceux qui restent.  
Pour vingt jeux differens, vingt Autels sons dressés ;  
Les sacrificateurs en ordre sont placés.  
Les monts d'or étalés sont offerts en victimes.  
Du Dieu qui les reçoit, les mains sont des abîmes :  
Par qui dans un moment tout se voit englouti :  
Un seul particulier dans une après midi,  
Perd des sommes d'argent qui forment des rivières ;  
Et feroient subsister dix familles entieres.  
Le Baron qui se laisse emporter au courant,  
Malgré tous mes efforts, suit alors le torrent :

De dépit je le quitte & cours pour mon affaire ;  
Ensuite je reviens dans le moment contraire ,  
Que par un as fatal il se voit égorgé ;  
Il perd , outre l'argent dont il étoit chargé ,  
Plus ne neuf cens louis joués sur sa parole :  
Mais il cède en Héros au revers qui l'immole ;  
Sous un front calme , il sçait déguiser sa douleur ;  
Et s'acquiert , en partant , le nom de beau joueur.

C E L I A N T E.

Mais il paye assez cher ce titre qui l'honore.

M. D E F O R L I S.

Ce que je vous apprens , il croit que je l'ignore ;  
Sa disgrâce me fait oublier mon dépit ,  
Et plus que mon affaire , occupe mon esprit.  
L'amitié me ramene en ce lieu pour l'attendre ;  
Et selon l'apparence , il va bientôt s'y rendre ,  
Pour prendre tout l'argent qu'il peut avoir chez lui ;  
Car il doit acquitter cette dette aujourd'hui.  
Je ne me trompe pas ; le voilà qui s'avance.

C E L I A N T E.

Je rentre ; vous seriez gênés par ma présence.

( Elle s'en va. )

S C E N E I I.

M. DE FORLIS, LE BARON.

LE BARON *sans voir M. de Forlis.*

**J**E cache la fureur de mon cœur éperdu ;  
Et je ne puis trouver l'argent que j'ai perdu :  
Mais je ne croyois pas que Forlis fût si proche.  
Déguifons. Vous venez pour me faire un reproche.

M. DE FORLIS.

Non, n'appréhende rien, le tems feroit mal pris ;  
Quand ils font malheureux j'épargne mes amis.

LE BARON.

Comment donc ?

M. DE FORLIS.

Devant moi, cesse de te contraindre,  
Je ſçai ton infortune, en vain tu prétens feindre.

LE BARON.

Qui vous a dit...

M. DE FORLIS.

Mes yeux en ont été témoins,  
Et tu perds, d'un ſeul coup, neuf cens Louis au moins.

LE BARON.

Puiſque vous le ſçavez, il faut que je l'avouë,  
C'eſt un tour inoui que le hazard me jouë.

M. DE FORLIS.

As-tu l'argent chez-toi ?



LE BARON.

Je n'ai que mille écus ;  
J'ai fait pour en trouver , des efforts superflus.

M. DE FORLIS.

Tu connois tant de monde ?

LE BARON.

Inutile ressource !  
Ils manquent tous d'espece.

M. DE FORLIS.

Ou d'amitié pour toi ;  
Tien , en voilà huit cens ; je les ai pris chez moi.

LE BARON.

Ah ! Je suis pénétré.

M. DE FORLIS.

Va , mon argent profite ,  
Quand il sert mon ami , quand son secours l'acquitte.

LE BARON.

C'est peu de m'obliger , vous prevenez mes vœux.

M. DE FORLIS.

Je t'épargne une peine , & j'en suis plus heureux ;  
Je dois pourtant me plaindre en cette circonstance  
Que ton cœur ne m'ait pas donné la préférence.

Tu vas chercher ailleurs , & tu sembles rougir  
De t'adresser au seul qui peut te secourir ,  
Et qui goûte un bien pur à te rendre service ;  
Loin que ton sort le gêne , ou ta faute l'aigrisse.

LE BARON.

Je ne mérite pas....

M. DE FORLIS.

N'importe , je le doi ;  
Des devoirs de l'ami je m'acquitte envers toi ;

80 LES DEHORS TROMPEURS ;

J'en ferai trop payé , si je t'enseigne à l'être ,  
Et si mes procédés t'apprennent à connoître  
Celui qui l'est vraiment dans les occasions ,  
Non par des vains propos , mais par des actions ,  
D'avec ceux qui n'en ont que la fausse apparence ,  
Qui méritent au plus le nom de connoissance ,  
Qui ne tiennent à toi que par le seul plaisir ,  
Ardens à te promettre , & froids à te servir.

LE BARON.

Je connois tous mes torts , & vous demande grace ;

M. DE FORLIS.

S'il est sincère & vrai , ton remord les efface.  
Pour mieux les réparer , Baron , voici le jour ,  
Et l'instant où tu peux m'être utile à ton tour :  
Pendant que tu jouois , j'ai pris soin de m'instruire ;  
Et d'agir fortement pour la place ou j'aspire :  
J'ai sçu d'un Secrétaire , & dans un autre tems  
Je t'en ferois ici des reproches sanglans.  
J'ai sçu que tu n'as fait , malgré ma vive instance ,  
Pour ce Gouvernement aucune diligence ;  
Et qu'enfin si pour moi tu l'avois demandé ;  
Indubitablement on te l'eût accordé.

LE BARON.

La Cour n'est pas si prompte à répandre ses graces ;  
Il faut long-tems briguer pour de pareilles places ,  
Et ce n'est pas , Monsieur , l'ouvrage d'un moment ,

M. DE FORLIS.

Ce Gouvernement-ci toutefois en dépend ;  
Et j'ai tantôt appris du même Secrétaire  
Qu'il est sollicité par un fort adversaire ;  
Qu'il faut tout mettre en œuvre , & tout faire mouvoir ,

Ou

Ou que mon concurrent l'emportera ce soir ;  
Mon plan est arrangé , mes mesures sont prises  
Pour parler au Ministre à six heures précises ;  
Pour le voir , pour agir , voilà les seuls instans :  
Si tu veux près de lui me seconder à tems ,  
Nos efforts prévaudront , & j'obtiens la place.  
Je sçai qu'à ta prière il n'est rien qu'il ne fasse ,  
Et tu possèdes l'art de le persuader :  
Mais il faut employer ton crédit sans tarder ,  
Et venir avec moi chez-lui , dans trois-quarts d'heure ;  
C'est le tems décisif , promets moi...

LE BARON.

Que je meure,

Si j'y manque , Monsieur !

M. DE FORLIS.

Ne va pas l'oublier.

Et songe ...

LE BARON.

Je ne fors que pour aller payer  
La somme que je dois , & je reviens vous prendre ;  
Vous n'aurez pas , Monsieur , la peine de m'attendre ;  
On doit pour ses amis tout faire , tout quitter ;  
Vous m'en donnez l'exemple , & je dois l'imiter.

M. DE FORLIS.

Tu seras accompli , si tu tiens ta promesse.

( *Le Baron sort.* )

S C E N E I I I.

M. DE FORLIS, CELIANTE.

CELIANTE.

**M** On frere auprès de vous a perdu sa tristesse;  
Et j'en juge, Monsieur, par l'air gai dont il sort.

M. DE FORLIS.

Je croi qu'il est content ; pour moi , je le suis fort.  
Adieu , Mademoiselle. Attendant qu'il revienne ,  
Je vais voir Lisimon qu'il faut que j'entretienne.

( *Il sort.* )

---

S C E N E I V.

CELIANTE *seul.*

**I** L a soin de cacher le plaisir qu'il lui fait ,  
Et sa discrétion est un nouveau bienfait.

## SCENE V.

CELIANTE, LISETTE.

LISETTE.

Aprenez un secret que je ne puis vous taire.  
Lucile , Lucile aimé ; & monsieur votre frere ;  
A , comme il est trop juste , un rival préféré.

CELIANTE.

Quelle idée !

LISETTE.

Oh ! mon doute est trop bien avéré.

CELIANTE.

Sur quoi donc le crois-tu ?

LISETTE.

Je viens de la surprendre.

Dans le temps que sa main ouvroit un billet tendre ,  
Qu'elle a vite caché si-tôt que j'ai paru ;  
Et par là mon soupçon s'est justement accru.

CELIANTE.

Va , c'est apparemment la lettre d'une amie.

LISETTE.

Non , non , je n'en croi rien ; sa rougeur l'a trahie :  
Pour cacher un billet qui n'est qu'indifférent ,  
On est moins empressée , & le trouble est moins grand.  
On attribué à tort à son peu de génie  
Son humeur taciturne & sa mélancolie :  
L'Amour est seul l'auteur de ce silence-là ;

F ij

## 84 LES DEHORS TROMPEURS.

Et j'en mettrois au feu cette main que voilà.  
 Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai cette pensée :  
 La curiosité dont je me sens pressée ,  
 M'a fait étudier ses moindres mouvemens.  
 D'un cœur qui de l'absence éprouve les tourmens ,  
 J'ai connu qu'elle avoit le symptôme visible ;  
 Et j'ai sur ce mal-là le coup d'œil infallible :  
 Je porte encor plus loin ma vûe à son sujet ,  
 Et de ses feux cachés je devine l'objet.

CELIANTE.

Bon !

L I S E T T E.

Depuis qu'au Baron le Marquis rend visite ;  
 Sur son front satisfait on voit la joie écrite.  
 J'ai , qui plus est , surpris certains regards entr'eux ,  
 Qui prouvent le concert de deux cœurs amoureux :  
 C'est lui , Mademoiselle ; & j'en fais la gageure.

CELIANTE.

Tu prens dans ton esprit ta folle conjecture.

L I S E T T E.

Ils s'aiment en secret , je ne m'y trompe pas :  
 Mais , tenez, là voilà qui porte ici ses pas ,  
 Pour lire le billet elle y vient , j'en suis sûre.  
 Cachons-nous toutes deux dans cette sale obscure.

CELIANTE.

Non , vien , rentre avec moi ; respectons son secret ,  
 Celui que l'on surprend est un larcin qu'on fait.

( Elles rentrent. )

## SCENE VI.

LUCILE *seule.*

**E**Nfin me voilà seule ! Et bannissant la crainte ;  
Je puis donc respirer , & lire sans contrainte  
La lettre d'un amant qui régne dans mon cœur !  
Sa lecture peut seule adoucir ma douleur.

(ELLE LIT.)

*Non, belle Lucile, il n'est point de situation plus singulière que la nôtre , ni d'amant plus malheureux que moi. Je vous vois à toute heure sans pouvoir m'expliquer. Je m'apperçois qu'on vous méprise , & qu'on vous croit sans esprit & sans sentiment , vous qui pensez si juste , & dont le cœur tendre & délicat égale la sensibilité du mien , & c'est tout dire. Vous êtes à la veille d'en épouser un autre , & je n'ose me plaindre. Je pourrois me consoler , si votre mariage ne faisoit que mon malheur ; mais il va combler le vôtre ; je le sçai , je le vois , & je ne puis l'empêcher : c'est là ce qui rend mon désespoir affreux : sans une prompte réponse j'y vais succomber.*

(après avoir lû.)

Mon cœur est déchiré par un billet si tendre.  
Ma peine , & mon plaisir ne sauroient se comprendre.  
Non , mon état n'est fait que pour être senti !

86 LES DEHORS TROMPEURS,

J'ai là tout ce qu'il faut. Vîte, répondons-y.

( Elle écrit en s'interrompant. )

Cher amant ! Si les traits de l'ardeur la plus vive ,  
Si d'un parfait retour l'expression naïve  
Peuvent te consoler & calmer tes esprits ,  
Tu seras satisfait de ce que je t'écris.  
Les maux que tu ressens font mon plus grand martyre.

---

SCENE VII.

LUCILE, LE BARON.

LE BARON.

**J**E viens de m'acquitter. Grace au Ciel, je respire !  
Mais que vois-je ! Lucile à l'esprit occupé !  
Elle écrit une lettre, ou je suis fort trompé.  
Elle ne pense pas, comment peut-elle écrire ?  
Parbleu, voyons un peu de son stile pour rire.  
( à Lucile )

Puis-je, sans me montrer curieux indiscret ;  
Vous demander pour qui vous tracez ce billet ?

LUCILE avec surprise.

Ah !

LE BARON.

Que notre présence un peu moins vous étonne.  
Ne craignez rien.

LUCILE.

Monsieur, je n'écris à personne.



Ce sont des mots sans suite , & mis pour m'essaïer.

LE BARON.

N'importe ; montrez - moi , s'il vous plaît , ce papier.  
Ne me refusez point , lorsque je vous en prie.

LUCILE à part.

Le cruel embarras !

LE BARON.

Voyons.

LUCILE.

J'ortographie ...

Et peins trop mal , Monsieur... Jamais je n'oseraï.

LE BARON.

Pourquoi ? Vous avez tort , je vous corrigerai.

LUCILE.

Vous ne pourriez jamais lire mon écriture ;

Et vous vous moqueriez de moi , j'en suis trop sûre.

LE BARON.

Bon ! Vous faites l'enfant.

LUCILE.

Je suis de bonne foi.

Je sçai l'opinion que vous avez de moi ;

Et c'est pour l'augmenter.

LE BARON.

Ah ! mauvaises défaites !

Donnez , pour mettre fin aux façons que vous faites.

( Il lui prend la lettre des mains & lit. )

## SCENE VIII.

LE BARON, LE MARQUIS,  
LUCILE.LE MARQUIS *dans le fonds du Théâtre.***J'**Apperçois le Baron, & ma chere Forlis.  
Mais il lit un billet, Ciel! l'auroit-il surpris?LE BARON *après avoir lû, à Lucile.*Je doute si je veille, & je ne sçai que dire!  
Parlez, est-ce bien vous qui venez de l'écrire?

LUCILE.

Oui.

LE BARON.

Mais de ma surprise à peine je reviens!  
Je n'ai rien vû d'égal au billet que je tiens!  
Plus je la lis, & plus cette lettre m'étonne.  
Le sentiment y regne, & l'esprit l'affaïsonne.  
Belle indolente, hé quoi! sous cet air ingenu;  
Vous me trompez ainsi? qui l'auroit jamais crû!*( Il relit tout haut. )**Je sçai qu'on me croit sans esprit; mais ce n'est que  
pour vous seul que je voudrois en avoir.**( il s'interrompt. )*Je ne demande plus à qui ceci s'adresse.  
Je sens toute la force & la délicatesse  
Du reproche fondé que cache ce billet;  
Et je vois par malheur que j'en suis seul l'objet.

Il est honteux pour moi de mériter vos plaintes.  
Mes fautes , j'en rougis , y sont trop bien dépeintes.  
Voilà le résultat de tout nos entretiens ,  
Et tous vos sentimens y répondent aux miens.

L U C I L E *à part.*

La méprise est heureuse ! & mon ame respire !

L E M A R Q U I S *à part.*

Fort bien ! Il prend pour lui ce qu'on vient de m'écrire.

L E B A R O N.

Cet embarras charmant , cette aimable rougeur  
Servent à confirmer ma gloire.

L E M A R Q U I S *à part.*

Ou ton erreur.

L E B A R O N.

Quelle joie ! Elle m'aime , elle sent , elle pense !  
Que j'ai mal jusqu'ici jugé de son silence !  
Ah ! pourquoi si long-temps me cacher ces trésors ,  
Et les ensevelir sous de trompeurs dehors ?  
Mais n'accusons que moi ; c'est ma faute , & ma vûe  
Devoit lire à travers cette crainte ingénue :  
Je devois démêler son cœur & son esprit.  
Je trouve mon arrêt dans ce qu'elle m'écrit ;  
Et ces traits dont mon ame est confuse & ravie ,  
Font ma Satire autant que son apologie.

L U C I L E.

Il est vrai.

L E M A R Q U I S. *à part.*

Je jouis d'un plaisir tout nouveau ;  
Et l'on n'a jamais mieux donné dans le panneau.

L E B A R O N *au Marquis qui s'avance.*

Ah ! Marquis , vous voilà , ma joie est accomplie.

90 LES DEHORS TROMPEURS ,

C'est ici le moment le plus doux de ma vie.  
 Mon bonheur est au comble , & je viens de trouver  
 Tout ce qui lui manquoit , & qui peut l'achever !  
 Rien n'égale l'esprit de la beauté que j'aime.  
 Je veux que votre oreille en soit juge elle-même.  
 Ecoutez ce billet que Lucile m'écrit.  
 Il va vous étonner autant qu'il me ravit.

( Il lit. )

*Je sçai qu'on me croit sans esprit , mais ce n'est que  
 pour vous seul que je voudrois en avoir ; & si je pouvois  
 réussir à vous persuader que je suis aussi spirituelle que  
 tendre , peu m'importeroit que le reste du monde me  
 donnât le nom de sotte & de stupide. L'abattement , où  
 m'a plongée la crainte d'être oubliée de vous , a du don-  
 ner de moi cette idée ; & depuis que je vous vois ici ,  
 votre présence me jette dans un trouble qui sert à la con-  
 firmer. Je sens que mon cœur fait tort à mon esprit. Il  
 môte jusqu'à la liberté de m'exprimer , & je suis trop  
 occupée à sentir , pour avoir le loisir de peder.*

( Après l'avoir lû. )

Mais est-il rien , Marquis , qui soit plus adorable !  
 Et ne trouvez-vous pas cette fin admirable ?

LE MARQUIS.

Je la goûte encor plus que vous ne l'approuvez.

LUCILE au Baron.

Vous louez mon billet plus que vous ne devez.

LE BARON.

Non , non , mon repentir égale ma surprise ;  
 Je dois à vos genoux expier ma méprise.  
 Pardon , je vous croyois , il faut trancher le mot ,  
 Sans esprit , & c'est moi qui suis vraiment un sot.

COMEDIE.

91

LUCILE *relevant le Baron.*

Levez-vous, vous comblez le trouble qui m'agite.

LE BARON.

Je dois à votre égard rougir de ma conduite.

C'est par mille respects, par un culte flatteur,

Que je puis désormais réparer mon erreur.

Vous êtes accomplie, & je n'en puis trop faire.

Vous, Marquis, prenez part à mon transport sincère.

LE MARQUIS.

Je le partage au moins.

LE BARON.

Rien ne manque à mes vœux,

Si comme moi, mon cher, vous devenez heureux.

LE MARQUIS.

Oh je le suis déjà.

LE BARON.

Comment donc ! Votre amante

Vous auroit-elle écrit ?

LE MARQUIS.

Un billet qui m'enchanté !

Votre ravissement n'égale pas le mien.

C'est à Mademoiselle, à qui je dois ce bien.

LUCILE.

En cela j'ai suivi le penchant qui m'inspire.

LE BARON.

Nous sommes tous contents comme je le desiré.

Désormais mon hôtel qui m'étoit odieux,

Me deviendra charmant, embelli par vos yeux.

Vous seule me rendrez son séjour agréable.

Pour vous plaire, je veux m'y montrer plus aimable ;

Et goûtant sans mélange un destin bien plus doux.

92 LES DEHORS TROMPEURS;  
Je vais me partager entre le monde & vous.

---

## SCENE IX.

LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE,  
LISETTE.

LISETTE.

**P**ardon, si j'interromps, Monsieur, mais la Duchesse  
Demande à vous parler pour affaire qui presse :  
Elle est dans son carrosse, & ne peut s'arrêter.  
Un de ses gens est là.

LE BARON.

Mais, sans plus hésiter,  
Qu'il entre donc.

---

## SCENE X.

LES ACTEURS PRECEDENS,  
UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

**M**onsieur, Madame vient vous prendre,  
Et, sans tarder, vous prie instamment de descendre.

Il suffit , je vous suis.

( *Le Laquais sort.* )

---

SCENE XI.

LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE,  
LISETTE.

LE MARQUIS *au Baron.*

**V**ous allez donc partir ?

LE BARON.

Non , je vais l'assurer que je ne puis sortir ;  
**A** Monsieur de Forlis je suis trop nécessaire.  
La fille me rappelle , & j'ai promis au pere.  
Rien ne peut m'arrêter , quand je dois le servir.  
Je ne suis qu'un instant , & je vais revenir.

---

SCENE XII.

LE MARQUIS, LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

**I**L ne reviendra pas si-tôt , Mademoiselle ;  
Et la Duchesse va l'emmener avec elle.  
La Comtesse est là-bas qui lui sert de renfort :

94 LES DEHORS TROMPEURS,

Le moyen qu'il résiste à leur commun effort ?

LUCILE.

Le soin qui les conduit sans doute est d'importance ?

LISETTE.

Oui , l'affaire est vraiment des plus graves. Je pense  
Qu'il s'agit d'assortir des porcelaines.

LE MARQUIS.

Bon !

LISETTE.

Et de mettre d'accord la Chine & le Japon.  
Mais le carrosse part , & voilà qu'on l'emmene :  
Moi-même je descens pour en être certaine.

(à part.)

Ils s'aiment , je le vois , & je plains leur ennui.  
Monsieur les laisse seuls , & je fais comme lui.

(Elle rentre.)

---

---

S C E N E X I I I.

LE MARQUIS, LUCILE.

LE MARQUIS.

**J**E puis enfin , au gré du penchant qui m'entraîne ,  
Vous voir & vous parler sans témoin & sans gêne.  
Que cet instant m'est doux ! Que je suis enchanté !  
Ce moment , comme moi , l'avez-vous souhaité ?  
Vous ne répondez rien , & votre cœur soupire.

LUCILE.

A peine à mes transports mes sens peuvent suffire :



Le discours est trop foible , & je n'en puis former.

Marquis , me taire ainsi , n'est ce pas m'exprimer ?

LE MARQUIS.

Oui , charmante Lucile ! Il n'est point d'éloquence ,

Qui vaille & persuade autant qu'un tel silence.

LUCILE.

Mes yeux semblent sortir d'une profonde nuit ;

Dans ceux de mon Amant un autre Ciel me luit :

Au seul son de sa voix mon cœur se sent renaître ,

Et l'Amour près de lui me donne un nouvel être.

Mon ame n'étoit rien quand il étoit absent ;

Sa vûe & son retour la tirent du néant !

LE MARQUIS.

Souffrez , dans le transport dont la mienne est pressée...

LUCILE.

Non , sans vous , loin de vous je n'ai point de pensée.

Je suis stupide auprès du monde indifférent ,

Et je n'ai de l'esprit qu'avec vous seulement.

Le mien ne brille point dans une compagnie :

Le sentiment l'échauffe , & non pas la faillie.

Celui que l'Amour donne à deux cœurs bien épris ,

Est le seul qui m'inspire , & dont je sens le prix.

LE MARQUIS.

Ah ! c'est le véritable , & n'en ayons point d'autre ;

Comme il sera le mien , qu'il soit toujours le vôtre.

Ne puissions notre esprit que dans le sentiment.

Vous m'aimez ?

LUCILE.

Oui , mon cœur vous aime uniquement.

LE MARQUIS.

Que votre belle bouche encor le répète ?

96 LES DEHORS TROMPEURS,

Vous avez , à le dire , une grace parfaite.

LUCILE.

Oui ; Marquis , je vous aime , & je n'aime que vous.

LE MARQUIS.

Et moi , je vous adore.

LUCILE.

O retour qui m'est doux !

LE MARQUIS.

Que je vais payer cher ces instans pleins de charmes !

Mon bonheur est troublé par de justes allarmes ;

Et je suis prêt de voir le Baron possesseur

D'un bien que sa poursuite enleve à mon ardeur :

J'ai frémi , quand j'ai vû qu'il lisoit votre Lettre.

LUCILE.

Moi-même de ma peur j'ai peine à me remettre.

LE MARQUIS.

Elle est entre ses mains.

LUCILE.

N'en soyez point jaloux ;

Vous savez qu'elle n'est écrite que pour vous.

LE MARQUIS.

D'accord ; mais pour vous plaire , il redevient aimable ;

Ses graces à mes yeux le rendent redoutable.

LUCILE.

Quelque forme qu'il prenne , il n'avancera rien :

Je le verrai toujours , à l'examiner bien ,

Comme un Tiran caché , qui sous un faux hommage ,

Me prépare le joug du plus dur esclavage ;

A qui l'Himen rendra sa premiere hauteur ,

Et qui me traitera comme il traite sa sœur.

A son sort , par ce nœud , je tremble d'être unie :

Je

Je vais dans les horreurs traîner ma triste vie :  
Si l'aveugle amitié que mon pere a pour lui ,  
N'eût rendu ma démarche inutile aujourd'hui ,  
J'aurois déjà , j'aurois forcé mon caractère ,  
Et je serois tombée aux genoux de mon pere :  
Ma bouche eût déclaré mes sentimens secrets ,  
Plûtôt que d'épouser un homme que je hais ;  
Et que mes yeux verroient même avec répugnance ,  
Quand je n'aurois pour vous que de l'indifférence.  
Jugez combien ce fonds de haine est augmenté ,  
Par l'amour que le vôtre a si bien mérité !  
Jugez combien il perd dans le fonds de mon âme  
Par la comparaison que je fais de sa flamme ,  
Avec le feu constant , tendre & respectueux  
D'un Amant jeune & sage , aimable & vertueux !  
Vous possédez , Marquis , le mérite solide :  
Il n'en a que le masque & le vernis perfide ;  
Il ne songe qu'à plaire , & ne veut qu'ébloüir :  
Vous seul savez aimer , & vous faire chérir !  
De tout Paris , son art veut faire la conquête  
A régner sur mon cœur votre gloire s'arrête.  
Il est par ses dehors & par son entretien ,  
Le Héros du grand monde , & vous êtes le mien.

## LE MARQUIS.

Cet aveu qui me charme en même temps m'afflige ,  
A rompre un nœud fatal je sens que tout m'oblige :  
Mes feux méritent seuls d'obtenir tant d'appas.

( Il lui baise la main. )

## SCENE XIV.

LE MARQUIS, LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

**C**ontinuez, Monsieur, ne vous dérangez pas.

LUCILE.

Ciel! C'est Lisette!

LISETTE.

Là, n'ayez aucune allarme.

Pour vous je m'intéresse, & votre amour me charme.

Il est entièrement conforme à mon souhait;

J'en ai depuis tantôt pénétré le secret.

Mais il est en main sûre; & bien loin de vous nuire,

Le soin de vous servir est le seul qui m'inspire.

C'est lui dans ce moment qui me conduit vers vous.

Pardonnez, si je trouble un entretien si doux:

Mais ayant vû de loin revenir votre père,

Je viens pour vous donner cet avis salutaire.

Je croi que j'ai bien fait, & qu'il n'est pas besoin

Que de vos doux transports son œil soit le témoin.

LUCILE.

Je vous en remercie, & je rentre bien vite.

LE MARQUIS.

Vous partez donc?

LUCILE.

Adieu. Malgré moi je vous quitte.

( Elle rentre. )

## SCENE XV.

LE MARQUIS, LISETTE.

LE MARQUIS.

**M** On cœur reconnoîtra cette obligation.

LISETTE.

Je vous fers tous les deux par inclination.:

Monfieur de Forlis vient, un autre foin m'appelle.

Avec lui je vous laiffe, & fuis Mademoifelle.

( Elle s'en va. )

## SCENE XVI.

LE MARQUIS, M. DE FORLIS.

M. DE FORLIS.

**O** U donc eft le Baron? Je viens pour le chercher.

LE MARQUIS.

Malgré lui de ces lieux on vient de l'arracher.

M. DE FORLIS.

Qui peut l'avoir contraint?....

LE MARQUIS.

Une affaire imprévûe ;

G ij

100 LES DEHORS TROMPEURS,

La Duchesse, Monsieur, elle-même est venue  
Le prendre en son carrosse, il a fallu céder.

M. DE FORLIS.

Lorsque dans ma demande il doit me seconder,  
Quand l'heure est décisive, il manque à sa promesse!

LE MARQUIS.

Sans doute il s'y rendra, dès que la chose presse.

M. DE FORLIS.

J'y vole, il fera bien de ne pas l'oublier;  
S'il ajoute ce trait, ce sera le dernier.

( *Il sort.* )

---

S C E N E X V I I.

LE MARQUIS *seul.*

**I**L faut, en sa faveur, que j'agisse moi-même :  
Je le puis par mon oncle; il fera tout, il m'aime;  
Son crédit est puissant, hâtons-nous de le voir.  
Pour le mieux obliger d'employer son pouvoir,  
De ma secrète ardeur faisons-lui confidence;  
Du Baron, s'il se peut, réparons l'indolence.  
A Monsieur de Forlis je dois un tel appui;  
Et je fers mon amour en travaillant pour lui.



## ACTE V.

## SCENE PREMIERE.

LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

J'Ai votre confiance , & je suis satisfaite.

LUCILE.

Vous la méritez bien ; mais je suis inquiète.  
Mon pere & le Baron sont absens de ces lieux ;  
Le Marquis devroit bien se montrer à mes yeux ,  
Et profiter du temps que son rival lui laisse.

LISETTE.

Oui , ce sont des instans très-chers ; mais sa tendresse  
Peut-être est occupée ailleurs utilement.

De mon Maître , pour vous , je crains le changement  
Il pourra balancer son penchant pour la mode ,  
Et le rendre assidu , partant plus incommode.

LUCILE.

Vous me faites trembler. J'aime mieux sa froideur.

LISETTE.

Pendant huit jours au moins redoutez son ardeur.  
Son amour à présent vous voit spirituelle ;

102 LES DEHORS TROMPEURS ;

Et vous avez le prix d'une beauté nouvelle.

J'entens marcher quelqu'un. C'est le pas d'un Amant.

LUCILE.

Oui, le Marquis arrive avec empressement :

C'est lui. Le cœur me bat.

LISETTE.

Emotion charmante !

LUCILE.

Ah ! Ciel ! C'est le Baron.

LISETTE.

La méprise est piquante.

La Comtesse en ces lieux accompagne ses pas.

( *Lisette sort.* )

---

S C E N E II.

LE BARON , LUCILE , LA COMTESSE.

LA COMTESSE *au Baron.*

**N** On , quoique vous disiez , je ne vous quitte pas.

LE BARON *à Lucile.*

Je n'ai pû m'échaper des mains de la Duchesse :

Je suis au defespoir. La cruelle Comtesse

A secondé si bien son desir obstiné ,

Qu'à la Pièce nouvelle elles m'ont entraîné.

Elles m'ont enfermé malgré moi dans leur loge ;

Mais envain des Acteurs elles ont fait l'éloge ,

Au Théâtre & par-tout je n'ai rien vû que vous.



COMEDIE. 103

Je trouve dans vos yeux un spectacle plus doux;  
Il jette tous mes sens dans une aimable yvresse;  
Et voilà désormais le seul qui m'intéresse.

LA COMTESSE.

Qu'entens-je! Il prend le ton d'un Amant languoureux?

LE BARON.

Je le suis en effet.

LA COMTESSE.

Vous êtes amoureux!

LE BARON.

Où, beaucoup.

LA COMTESSE.

Je frémis du transport qui l'entraîne.

LE BARON *à Lucile.*

De notre hymen ce soir, je veux former la chaîne;  
Et votre père va.....

LUCILE *d'un air troublé.*

Monsieur, l'avez-vous vu?

LE BARON.

Empressement flatteur! Je ne l'ai jamais pu.  
J'ai manqué malgré moi l'heure qu'il m'a donnée!

LA COMTESSE.

Mais c'est un vrai délire, & j'en suis étonnée!  
Si vous continuez, il faudra vous lier.  
C'est cent fois pis, Monsieur, que de vous marier.

LE BARON.

Mon ardeur est parfaite.

LA COMTESSE.

Ah! des ardeurs parfaites!

Mais étant amoureux, & du ton dont vous l'êtes,

104 LES DEHORS TROMPEURS;

Adorant & brûlant pour l'objet le plus doux  
Que voulez-vous, Monsieur, que l'on fasse de vous ?  
Le monde va bien-tôt fuir votre compagnie.

LE BARON.

Je me partagerai.

LA COMTESSE.

Non, tout Amant l'ennuie.  
L'amour & lui, Monsieur, sont brouillés tout-à-fait.  
L'un est vif, amusant, l'autre sombre & distrait.  
Le monde d'un bûtorde fait un homme passable,  
Et l'Amour fait un sot souvent d'un homme aimable.

LUCILE.

Ce portrait de l'Amour n'est pas bien gracieux.

LA COMTESSE.

Mon bel Ange, il est peint plus charmant dans vos  
yeux.

LE BARON.

En dépit de vos traits, l'Amour polit nos ames.

LA COMTESSE.

C'est l'ouvrage plutôt du commerce des Dames.  
Pour valoir quelque chose, il faut nous voir vraiment ;  
Avoir du goût pour nous ; mais point d'attachement ;  
Point d'amour décidé, ni qui forme une chaîne.

LUCILE.

J'avois cru jusqu'ici que nous valions la peine  
Qu'on s'attachât à nous particulièrement.

LA COMTESSE.

Je vois que la petite est fille à sentiment.  
Volontiers je fais grâce à l'erreur qui l'occupe.  
Elle n'a que seize ans. C'est l'âge d'être duppe :  
L'âge par conséquent de se représenter

L'amour sous des couleurs faites pour enchanter.  
Moi-même à quatorze ans j'ai donné dans le piège ;  
Moi, Baron, qui vous parle. Oui, j'ai, vous l'avouerai-je,  
J'ai soupiré, languï pour un jeune écôlier,  
Mais languï constamment pendant un mois entier.

LE BARON.

Une telle constance est vraiment admirable !

LA COMTESSE à *Lucile*,

L'amour vous paroît donc bien beau, bien adorable ?

LUCILE.

A mon âge, l'on doit se taire là-dessus,  
Madame ; & je m'en vais de peur d'en dire plus.

LA COMTESSE.

Choisissez pour époux, si vous êtes bien sage,  
Un homme moins couru, mais qui soit de votre âge.  
Ce n'est pas son avis, mais préférez le mien.

LUCILE à *part*.

C'est une folle au fonds qui conseille fort bien.

( *Elle sort.* )

### S C E N E   I I I.

LE BARON, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

**N** On, je ne puis souffrir que ce nœud s'exécute.  
Je passe chez l'Abbé pendant une minute,  
Et vais lui demander certain livre nouveau,  
Qu'on dit bon, car il est vendu sous le manteau.

## 106 LES DEHORS TROMPEURS,

Ensuite je reviens , je vous le signifie ,  
Pour rompre votre Hymen , où le nœud qui nous lie.  
Si votre amour l'emporte , adieu plus d'amitié ,  
D'estime , ni d'égard pour un homme noyé.  
Paris dont vous allez vous attirer le blâme ,  
Fera votre épitaphe , au lieu d'épithalame.  
A votre porte même on vous fera l'affront  
De l'afficher , Monsieur , & les passans liront :  
Cy gît dans son Hôtel , sans avoir rendu l'ame ,  
Le Baron enterré vis-à-vis de sa femme.

( *Elle sort.* )

---

### S C E N E I V.

LE BARON *seul.*

**S**A menace est fondée , & j'en suis allarmé.  
Mais non , belle Forlis , j'aime , & je suis aimé.  
Pour unir à jamais ta fortune & la mienne ,  
J'attens dans ce moment que ton pere revienne.  
Je n'ai qu'à te montrer aux yeux de tout Paris ,  
J'obtiendrai son suffrage , au lieu de son mépris.  
D'avoir tant retardé je me fais un reproche ,  
Je devois . . . . mais je vois mon ami qui s'approche.

## SCENE V.

LE BARON, M. DE FORLIS.

LE BARON.

**J**E vous attens ici , Monsieur , pour vous prier.....

M. DE FORLIS.

Et moi , je viens exprès pour te remercier.  
Tu m'as servi si bien , & de si bonne grace ,  
Que par tes heureux soins un autre obtient la place.  
Le Ministre me l'eût accordée aujourd'hui ,  
Si pour me seconder , j'avois eu ton appui.

LE BARON.

C'est l'effet du malheur.

M. DE FORLIS.

Di , de ta négligence.

LE BARON.

Non , il n'a pas été , Monsieur , en ma puissance.  
Un contre-temps fatal a retenu mes pas.  
J'étois prêt à voler.....

M. DE FORLIS.

Je ne t'écoute pas.

LE BARON.

J'ai rencontré , vous dis-je , un invincible obstacle ;  
Et j'étois.....

M. DE FORLIS.

Je le sçai , fort tranquille au spectacle.

108 LES DEHORS TROMPEURS,  
LE BARON.

Oui, mais....

M. DE FORLIS.

Ton procédé ne sauroit s'excuser.

Du nœud qui nous unit, tu ne fais qu'abuser.  
Depuis dix ans entiers que l'amitié nous lie,  
J'en remplis les devoirs, & ton cœur les oublie.  
Tu ne mets rien du tien dans cet engagement;  
J'en ai seul tout le poids, & toi, tout l'agrément;

LE BARON.

Dans vingt occasions j'ai témoigné mon zèle.

M. DE FORLIS.

Tu viens de m'en donner une preuve fidelle.  
Le seul prix que je veux de mon attachement,  
Est de venir parler au Ministre un moment.  
Mon sort dépend d'un mot, d'une simple parole;  
Je ne puis l'obtenir! Et ton esprit frivole  
Refuse à mon bonheur ces instans précieux,  
Et c'est pour les donner, à quel soin glorieux!  
A celui de juger une pièce nouvelle.

LE BARON.

Monsieur, on m'a contraint, malgré moi.....

M. DE FORLIS.

Bagatelle.

J'ouvre les yeux, & vois que dans ce siècle-ci  
Le plus mauvais partage est celui de l'ami.

LE BARON.

Monsieur, je vous promets....

M. DE FORLIS.

Inutile promesse!

Je vous le dis avec beaucoup de politesse,

Mais dans un dessein ferme, & formé sans retour,  
Je n'aurai plus pour vous qu'une estime de Cour.  
Et vous ne devez plus, à l'avenir, attendre  
De m'avoir pour ami, ni de vous voir mon gendre.

LE BARON.

Si vous n'écoutez plus la voix de l'amitié,  
Si pour moi désormais vous êtes sans pitié,  
Pour votre fille au moins, montrez-vous moins sé-  
vere,

Prennez en sa faveur des entrailles de pere ;  
Et puisqu'il faut, Monsieur, vous en faire l'aveu ;  
Sachez que sa tendresse est égale à mon feu,  
Qu'un penchant mutuel....

M. DE FORLIS.

Quoi ! Ma fille vous aime ?

LE BARON.

Oui, le Marquis pourra vous l'attester lui-même ;  
Et pour vous en donner un garant plus certain,  
Lisez, voici, Monsieur, un billet de sa main.  
Vous voyez qu'en trompant notre attente commune,  
Vous feriez son malheur comme mon infortune.

M. DE FORLIS *après avoir lû le  
billet qu'il lui rend.*

Pour vous prouver qu'en tout l'équité me conduit,  
Et que je ne suis point un aveugle dépit,  
Je consens que ma fille elle-même prononce,  
Je m'en rapporterai, Monsieur, à sa réponse.  
Je dois croire, & je suis, qui plus est, affermi ;  
Que vous ne ferez pas meilleur époux qu'ami ;  
Mais ce danger pour elle est encore préférable,  
Tout mis dans la balance, au malheur effroyable

110 LES DEHORS TROMPEURS;

D'obéir par contrainte , & de voir son sort joint  
Au destin d'un mari qu'elle n'aimeroit point.

Pour l'immoler ainsi , ma fille m'est trop chere.

Ma bonté fait borner l'autorité du pere ;

Le Ciel nous a donné des droits sur nos enfans ;

Pour être leurs soutiens , & non pas leurs tyrans.

LE BARON.

Monsieur me rend l'espoir d'entrer dans sa famille.

---

## SCENE VI.

LE BARON, M. DE FORLIS,  
L I S E T T E.

M. DE FORLIS.

**L**isette!

L I S E T T E.

Quoi, Monsieur?

M. DE FORLIS.

Allez dire à ma fille

Que je veux lui parler , & qu'elle vienne ici.

(*Lisette rentre.*)



## SCENE VII.

LE BARON, M. DE FORLIS.

LE BARON.

**V**ous me rendez la vie en agissant ainsi.

M. DE FORLIS.

Faites en ma présence éclater moins de zele ;  
Je ne fais rien pour vous , je ne regarde qu'elle.

## SCENE VIII.

LE BARON, LE MARQUIS,  
M. DE FORLIS.LE MARQUIS à *M. de Forlis*

**J**E viens vous détromper sur le gouvernement.  
Vous l'obtenez , Monsieur , par accommodement.

M. DE FORLIS.

Pour un autre , j'ai cru la chose décidée.

LE MARQUIS.

La place étoit promise , & non pas accordée.  
Mon oncle , qui parloit pour votre concurrent ,  
Avec lui vient de prendre un autre arrangement.  
Il lui fait obtenir Monsieur , à mon instance ,

## 112 LES DEHORS TROMPEURS ;

La vôtre qui se trouve être à sa bienfaisance ,  
Et d'une pension on y joint le bienfait.  
De l'autre en même-temps vous avez le Brevet.

M. DE FORLIS.

Je ne saurois , Monsieur , dans cette circonstance ,  
Vous marquer trop ma joie , & ma reconnoissance.

LE BARON à *M. de Forlis.*

Par cet heureux moyen voilà tout rétabli ,  
Et, Monsieur , du passé doit m'accorder l'oubli.

M. DE FORLIS.

Non , au Marquis tout seul , je dois ce bien suprême.

LE BARON.

Mais il est mon ami , cela revient au même.

M. DE FORLIS

Loin de parler pour vous , son procédé plutôt  
Fait du vôtre , Monsieur , la critique tout haut.  
Tous mes efforts n'ont pû faire agir votre zèle ,  
Le sien m'a prévenu , voilà votre modèle.

---

## SCENE IX.

LE BARON , M. DE FORLIS , LE  
MARQUIS , LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

**L'**Hymen est-il rompu , Baron infortuné ?

M. DE FORLIS.

Non ; mais je le voudrois.

LA

COMEDIE.  
LA COMTESSE.

113

Quel bien inopiné !

Je vois de mon côté passer le cher beau-pere.

LE BARON.

Sa fille qui paroît me fera moins contraire.

---

SCENE X.

LE BARON, M. DE FORLIS, LE  
MARQUIS, LA COMTESSE,  
LUCILE, LISETTE.

M. DE FORLIS.

**M**A fille, approche-toi, viens, c'est ici l'instant  
Pour toi le plus critique & le plus important.  
J'apprens que le Baron a sçu toucher ton ame.  
Je ne puis te blamer, ni condamner ta flame.  
Par mon choix, j'ai moi-même autorisé tes feux,  
Prononce : je te laisse arbitre de tes vœux.

LISETTE

Mais c'est parler vraiment en pere raisonnable.

LE BARON *à Lucile.*

J'attens de votre bouche un arrêt favorable.  
Déclarez mon bonheur.

LE MARQUIS *à part.*

Quoique sûr d'être aimé,  
Je n'ai pas son audace, & je suis allarmé !

LE BARON.

Que vois-je ! Vous restez dans un profond silence,

H

114 LES DEHORS TROMPEURS ;

Quand vous pouvez d'un mot combler notre espérance ?

Eh , quoi donc , cet aveu doit il tant vous coûter ?

Vous n'avez simplement ici qu'à repeter

Ce que vous avez eu la bonté de m'écrire ,

Et ce que je ne puis me lasser de relire

Dans ce tendre billet si cher à mon ardeur.

Ah ! n'en rougissez pas , il vous fait trop d'honneur.

LA COMTESSE.

Quel est donc cet écrit ?

LE BARON.

Une lettre charmante.

LA COMTESSE.

Donnez-moi , de la voir je suis impatiente.

*(Elle prend la lettre & la lit.)*

M. DE FORLIS.

Cette lettre , ma fille , a nommé ton époux.

L'homme à qui tu l'écris ....

LE BARON à *Lucile.*

Est seul digne de vous.

N'en convenez vous pas , ainsi que votre pere ?

LUCILE.

Oui , Monsieur , j'en conviens.

LE BARON.

Par cet aveu sincere

Sa bouche clairement prononce en ma faveur.

LUCILE.

Je n'ai point prononcé , vous vous trompez , Monsieur.

LE BARON.

Eh , quoi ! N'est-ce pas moi , que vous venez d'élire ?

Ce billet avoué suffit.

COMEDIE.  
LUCILE.

115

Non.

LE BARON.

Qu'est-ce à dire ?

LA COMTESSE *après avoir lû.*

Mais, qu'il n'est pas pour vous. C'est pour un homme absent.

LE BARON.

Madame ....

LA COMTESSE.

Mais, Monsieur, écoutez un moment.  
(*Elle lit haut.*)

*L'abattement, où m'a plongée la crainte d'être oubliée de vous, a dû donner de moi cette idée.*

(*au Baron en s'interrompant.*)

Oubliée ! Est-ce vous qui l'obsédez sans cesse ?

LE BARON.

Pardon j'ai donné lieu moi seul à sa tristesse.

LA COMTESSE *lui présentant le billet.*

*J'ai donné lieu ! Tenez, repondez à ceci.*

(*Elle lit.*)

*Depuis que je vous vois ici, votre présence me jette dans un trouble qui sert à la confirmer.*

(*en s'interrompant.*)

Est-ce pour vous ? *Depuis que je vous vois ici.*

Vous radotez, mon cher !

LE BARON.

Le Marquis fait lui-même : ....

LA COMTESSE.

Qu'il parle donc ? Il montre un embarras extrême.

H ij

116 LES DEHORS TROMPEURS ;

M. DE FORLIS.

Ma fille , le Marquis sauroit-il ton secret ?

Répons moi sans détour.

LUCILE.

Oui , mon pere , il le sait.

LA COMTESSE *au Marquis.*

Puisque vous le savez , il faut nous en instruire.

LE MARQUIS.

C'est à Mademoiselle , & je ne dois rien dire.

LE BARON.

Une telle reserve est fort peu de saison.

LA COMTESSE.

Elle jette mon cœur dans un juste soupçon :

La petite convient qu'il fait tout le mystère ;

Il se trouble comme elle , & s'obstine à se taire ,

Je gagerois qu'il est cet amant fortuné.

C'est lui.

M. DE FORLIS.

Je le voudrois.

LUCILE.

Madame a deviné.

LE BARON.

Comment ! Ce n'est pas moi !

LUCILE.

Non, c'est une méprise.

LE BARON.

La lettre.....

LUCILE.

Etoit pour lui. Vous me l'avez surprise.

LE BARON.

Le coup est foudroyant !

L I S E T T E *à part.*

Il l'a bien mérité.

L A C O M T E S S E *embrassant le Baron.*

Vous n'êtes pas aimé ! Mon cœur est enchanté !

M. D E F O R L I S *à Lucile.*

Que ton choix est louable , &amp; digne de me plaire !

En faisant ton bonheur , il acquitte ton pere ;

*( Il montre le Marquis. )*

La place que j'obtiens est un fruit de ses soins.

L E M A R Q U I S.

Pour mériter sa main , pouvois-je faire moins ?

L E B A R O N.

Ah ! Marquis , deviez vous me jouer de la sorte ;

Vous , à qui j'ai marqué l'estime la plus forte ?

L E M A R Q U I S.

Vous avez malgré moi combattu mes raisons ;

Et vous m'avez forcé de suivre vos leçons.

L A C O M T E S S E.

De joie en ce moment je ne tiens point en place !

Votre Hymen est rompu. Quelle heureuse disgrâce !

M. D E F O R L I S *au Marquis & à Lucile.*

Sortons de cet Hôtel , tout doit nous en bannir.

Venez , mes chers enfans , je m'en vais vous unir.

*( au Baron. )*

Vous , vous n'avez plus rien , qui retienne votre ame ;

Et vous pouvez , Monsieur , aller avec Madame ,

Entendre Concertos , Sonates , opera ,

Et les Vacarminis autant qu'il vous plaira.

*( Il sort avec le Marquis & sa fille. )**( Lisette rentre en même-temps. )*

SCENE XI. & derniere.

LE BARON, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

**C**royez en ses conseils; venez, suivez mes traces:  
Fuyez votre maison, & reprenez vos graces.  
Ne soyez plus ami, ne soyez plus amant.  
Soyez l'homme du jour, & vous ferez charmant.

F I N.



## A P P R O B A T I O N.

**J'**Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, une Comédie qui a pour titre , *les Dehors Trompeurs , ou l'Homme du jour* ; & je crois que l'on peut en permettre l'impression, ce 19. Mars 1740. CREBILLON.

## P R I V I L E G E D U R O I.

**L**OUIS, par la Grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre bien amé PIERRE PRAULT pere, Libraire & Imprimeur de nos Fermes & Droits, à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer ou imprimer & donner au Public, *La Bibliotheque de Campagne, ou Recueil d'Avantures choisies, Nouvelles, Contes, Bons mots, & autres Pieces, tant en Prose qu'en Vers, pour servir de récréation à l'esprit, en six volumes; le Livre des Enfans, & le Glaneur François*, s'il Nous plaîsoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires, offrant pour cet effet de les imprimer ou faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contrescel des Présentes. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Exposéant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ou imprimer lesdits Livres ci-dessus spécifiés, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notredit Contrescel, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant letems de six années consecutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance: comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire ledits Livres ci-dessus exposés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, même en feuil-

les séparées, ni d'impression étrangere ; ou autrement ; sans la permission expresse & par écrit dudit Exposé, ou de ceux qui auront droit de lui , à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits , de Six mille livres d'amende contre chacun des contrevenans , dont un tiers à Nous , un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris , l'autre tiers audit Exposé , & de tous dépens , dommages & intérêts : A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris , dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs , & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie , & notamment à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente , les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de Copie à l'Impression desdits Livres , seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données , es mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France , le Sieur Chauvelin , & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothèque publique , un dans celle de notre Château du Louvre , & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France , le Sieur Chauvelin , le tout à peine de nullité des Présentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposé ou ses ayans cause , pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Présentes , qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres , soit tenue pour dûement signifiée , & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secretaires , soit ajoutée comme à l'Original: Commandons au premier notre Huissier ou Sergent , de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires , sans demander autre permission , & nonobstant Clameur de Haro , Chartre Normande & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. Donné à Versailles le seizeième jour de Mars , l'an de Grace mil sept cens trente-six ; & de notre Regne le vingtunième. Par le Roy en son Conseil. Signé, SAINSON.

*Registré sur le Registre IX. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris , N° 264. Fol. 241. conformément aux anciens Reglemens , confirmés par celui du 10 Fevrier 1723. A Paris ce 28. Septembre 1736. Signé, G. MARTIN, Syndic.*

# L'EMBARRAS DU CHOIX, COMEDIE

DE M. DE BOISSY.

EN CINQ ACTES, EN VERS.

Représentée pour la première fois par les  
Comédiens ordinaires du Roi, le 11.  
Decembre 1741.

*Le prix est de trente sols.*

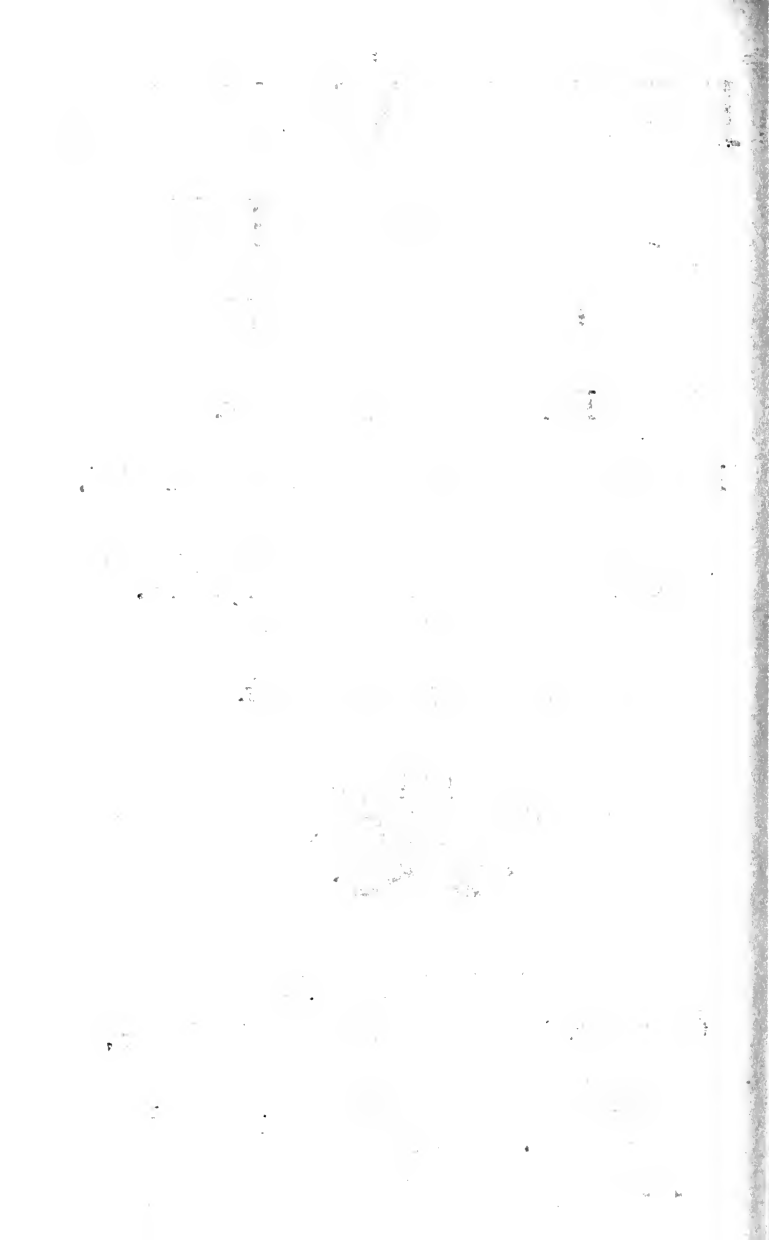


A PARIS,  
Chez PRAULT pere, Quai de Gèvres,  
au Paradis.

---

M. DCC. XLII.

*Avec Approbation & Privilege du Roy.*



---

## A P P R O B A T I O N.

**J'**Ai là par ordre de Monseigneur le Chancelier une Comédie, qui a pour Titre : *L'Embarras du Choix*, & je crois que l'on peut en permettre l'impression. Ce 29. Fevrier 1742.

CREBILLON.

---

## P R I V I L E G E D U R O Y.

**L**OUIS, par la Grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre bien amé LAURENT-FRANÇOIS PRAULT, fils, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il lui auroit été mis en main un Ouvrage qui a pour titre *Nouveau Théâtre François*, ou Recueil des plus nouvelles Pièces représentées à Paris ; qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privileges sur ce nécessaires ; offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caractères, suivant la feuille imprimée & attachée pour modèle sous le contre-scel des Présentes. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage cy-dessus spécifié, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de neuf années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance: comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage ci-dessus exposé, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits, sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de

confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel - Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de cet Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. & qu'ayant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de Copie à l'Impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, es mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, le Sieur Daguesseau, Chancelier de France; Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original; Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires: C A R tel est notre plaisir. D O N N E' à Versailles, le vingt-deuxième jour d'Aoust, l'an de grace mil sept cens trente-huit: & de notre Regne le vingt-troisième. Par le Roi en son Conseil. Signé, SAINSON.

*Registré sur le Registre X. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N<sup>o</sup>. 105. Folio 93. conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du 28 Fevrier 1723. A Paris ce 26 Septembre 1738. Signé, LANGLOIS, Syndic.*

**L'EMBARRAS**  
**DU CHOIX.**

*COMEDIE*

**DE M. DE BOISSY.**

**EN VERS, EN CINQ ACTES.**

---

## ACTEURS.

LISIDOR, oncle de Lucile.

LE CHEVALIER, oncle du Marquis.

CLEON, pere de Lucile.

LE MARQUIS DORGEMONT,  
amant de Lucile.

LE BARON DE FIERVAL, rival du  
Marquis.

LUCILE.

ISABELLE, sœur du Baron.

FINETTE.

*La Scene est en Bourgogne, dans un Château.*





L'EMBARRAS  
DU CHOIX.  
COMEDIE.

---

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LISIDOR, LE CHEVALIER.  
LISIDOR.



Eh bien, voici le jour que vous allez  
revoir

Ce neveu si chéri qui fait tout votre  
espoir.

LE CHEVALIER.

Le bien que j'en apprens accroît cette espérance;  
Et j'attens son retour avec impatience.

Paris & le grand monde, à ce que l'on m'écrit,  
Ont poli ses façons, & formé son esprit

Au point que l'a toujours souhaité ma tendresse

A ij

#### 4 L'EMBARRAS DU CHOIX.

Pour le voir digne en tout de votre aimable niece;  
Cette union fortable est l'objet de mes vœux ,  
Et je viens près de vous en presser les doux nœuds.

L I S I D O R.

Je suis vraiment flatté d'une telle alliance ;  
Le Marquis réunit le bien & la naissance :  
On ne peut pas avoir plus d'esprit , d'agrément ,  
Ni prévenir les yeux plus favorablement.  
Au sein de la Province , au sortir de ses Classes ,  
Moi-même j'admirois sa figure & ses graces ;  
Il répondoit toujours par quelques traits saillans.  
Mais vous savez aussi , qu'à des dons si brillans ,  
Il avoit le malheur de joindre plus d'un vice ;  
Il étoit indiscret , enclin à la malice ,  
Par la présomption en tout tems entraîné ,  
Et montrant , à railler , un penchant éfrené ,  
Qui sur ses bras sans cesse attiroit quelque affaire ,  
Et le faisoit haïr , quoiqu'il fût né pour plaire.

LE CHEVALIER.

Ces défauts sont communs à tous les jeunes gens.  
Paris l'en a purgé dans le cours de quatre ans.  
Il est heureusement changé.

L I S I D O R.

Mais il doit l'être ,  
Et ne plus se moquer des gens sans les connoître :  
Il doit se souvenir de certaine leçon  
Qu'il reçut de la main d'un Officier barbon ,  
Qui d'une raillerie en public échapée ,  
Paya le premier trait , de deux grands coups  
d'épée.

LE CHEVALIER.

C'est une faute heureuse , & qui l'a corrigé.

COMEDIE.  
LISIDOR.

5

Pardon , je tiens encore au premier préjugé.  
Pour croire, Chevalier , ce changement extrême,  
J'en veux auparavant être témoin moi même.  
Attendons , s'il vous plaît, qu'il se soit présenté.  
Mon frere , pour un autre , est d'ailleurs très-  
porté.

LE CHEVALIER.

Je fai qu'à vos desirs, sa volonté déferé ;  
Sa fille est par vous seul une riche héritière :  
Vos biens vous ont sur elle acquis un droit certain ;  
Vous êtes en un mot le maître de sa main ;  
Et s'il faut vous parler ici, d'une ame franche ,  
Le Baron de Fierval, pour qui ce frere panche ,  
Quoique riche & sorti d'une bonne maison ,  
Ne vaut pas mon neveu , qui , sans comparaison,  
Par l'âge & par l'humeur convient mieux à Lu-  
cile.

On fait que l'interêt est son premier mobile.  
Il a beau se parer d'un fastueux dehors ,  
Son caractère perce & trahit ses efforts.

LISIDOR.

Ne croyez pas aussi, que ce dehors m'impose ;  
Et cache à mes regards le but qu'il se propose.  
Le fonds de son humeur que mon œil aperçoit,  
Me déplaît plus qu'à vous ; mais par un autre en-  
droit ,

Ce qui me choque en lui n'est pas son avarice ,  
C'est, en aimant l'argent, de voir qu'il en rou-  
gisse.

Moi, qui parle , je l'aime autant & plus que lui.  
C'est mon meilleur ami , c'est mon plus ferme  
appui.

#### 4 L'EMBARRAS DU CHOIX.

Je le chéris par goût & par reconnoissance ;  
J'en fais gloire tout haut , il soutient ma naissance.  
Il étend , embellit mes Terres , mes Châteaux ,  
M'attire des plaisirs , des hommages nouveaux ,  
Et met presque à mes pieds cette foule empressée,  
De tant de concurrens , qu'une ame intéressée  
Fait rechercher ma niece , & paroître en ces lieux  
plus charmés de mes biens , qu'épris de ses beaux  
yeux.

Pour jouir plus long-tems de leur inquiétude ,  
Je me fais une joie , & souvent une étude  
De tenir en suspens leurs vœux irrésolus ;  
Et le Baron sur-tout me réjouit le plus.  
Son amour pour mes biens , & ses peurs qu'il pallie,  
A mes regards malins , donnent la comédie.  
Il aime tous mes Fiefs à l'adoration.  
Ils sont au fonds du cœur sa belle passion ,  
Et l'oncle à ses regards , est , malgré sa vieillesse ,  
Paré d'un million , aussi beau que la niece.

#### LE CHEVALIER.

Vous faites sagement de vous en divertir :  
Mais vous aimez Lucile , & voulez l'établir.

#### LISIDOR.

Oùi : mais comme ce choix la touche la première,  
Mon cœur l'en veut laisser maîtresse toute entière ;  
Son discernement sûr n'est la dupe de rien ,  
Et je suis assuré qu'elle choisira bien.  
Sa raison est en tout au dessus de son âge.  
A l'aveu de son cœur j'attache mon suffrage.

#### LE CHEVALIER.

Vous ne hazardez rien. Sur le choix d'un époux ,  
Je la crois difficile encore plus que vous.  
Elle ne se rendra qu'au mérite suprême

# C O M E D I E. 7

Trop heureux qui pourra l'obtenir d'elle-même !  
Je vais donc auprès d'elle agir pour mon neveu.

L I S I D O R.

Ecoutez , Chevalier. Vous ferai je un aveu ?  
Si j'étois à sa place, en honneur , ma tendresse ,  
Auroit peur d'employer auprès de ma maîtresse ,  
D'un parent tel que vous , le dangereux appui.  
Vous êtes un jeune oncle ; en travaillant pour lui ,  
Vous pourriez pour vous-même intéresser sans  
peine ;

Et pour gagner un cœur que le vrai seul entraîne ,  
Le ton d'un homme sage est plus persuasif ,  
Que , d'un Marquis brillant , l'étalage trop vif.

L E C H E V A L I E R.

Quand un homme a passé sa trente-huitième  
année ,

Il ne doit plus parler d'amour ni d'himenée.

Le rôle d'amant veut . . . .

L I S I D O R.

Je suis votre valet.

J'ai soixante ans passés , & près d'un jeune objet  
Je suis toujours galant , j'ai ces façons polies  
Qu'avoit la vieille cour , & que l'on a bannies :  
Adorateur zélé de ce sexe charmant ,  
Je le lui marquerai jusqu'au dernier moment.

L E C H E V A L I E R.

Les Dames de tout tems ayant eu votre hommage ,  
Pourquoi donc avoir fui toujours le mariage ?

L I S I D O R.

Toutes m'ont inspiré tant d'estime à la fois ,  
Que je n'ai jamais pû me fixer sur le choix.  
Adieu , pour voir couler plus gaîment notre vie ,  
Disons leur des douceurs , sans qu'aucune nous lie ;

8 L'EMBARRAS DU CHOIX.  
Pour les aimer toujours , pour en être chéris ;  
Soyons leurs partisans , & jamais leurs maris.

( *Il sort.* )

---

## SCENE II.

LE CHEVALIER *seul.*

Q Uel heureux naturel ! Sa trempe est peu commune.

Rien ne le trouble , au sein d'une grande fortune.  
Ses vœux sont modérés. Exempt d'ambition ,  
Il n'est tyrannisé d'aucune passion.

Il n'a point à lutter contre un cœur indocile ,  
Et le plaisir lui seul .... Mais j'apperçois Lucile.  
Qu'elle est belle sans art ! Quel sera ton bonheur ,  
Mon neveu , si tu peux en être possesseur !

---

## SCENE III.

LE CHEVALIER, LUCILE.

LUCILE.

V Ous voulez bien , Monsieur , que je vous félicite.

LE CHEVALIER.

Et vous , permettez-moi que je vous sollicite  
En faveur du Marquis dont j'attens le retour.  
Vous êtes , de son sort , la maîtresse en ce jour.

COMEDIE. 9

Son bonheur est un bien qu'en vos mains je  
dépose.

LUCILE.

C'est mon oncle qui doit...

LE CHEVALIER.

Sur vous il s'en repose.

Il vous en fait l'arbitre avec juste raison ;  
Et chargé d'établir le chef de ma maison ,  
Je m'adresse à vous seule , & vous le recommande.  
Daignez , belle Lucile , agréer ma demande.  
Entre tant d'aspirans , sans vouloir les flatter ,  
C'est celui qui paroît le mieux vous mériter.  
La figure , l'esprit , le rang , le bien & l'âge ,  
Tout parle en sa faveur , à leur désavantage.  
De toute la Province , il a pour lui les vœux ,  
Et la voix du Public vous unit tous les deux.

LUCILE.

J'ai beaucoup de respect pour tout ce qu'il décide ;  
Mais mon cœur sur ce point craint de l'avoir pour  
guide.

L'affaire est sérieuse , & vous trouverez bon  
Que j'en prenne un plus sûr , ce sera la Raison ;  
Elle veut avec vous que je sois ingénüe.  
Vous étalez l'esprit , la figure à ma vûe ,  
Et vous ne dites rien du cœur , des sentimens ,  
Du caractère enfin qui sont plus importants.  
Ils sont le premier soin dont s'occupe mon ame ;  
C'est de-là que dépend le bonheur d'une femme :  
Voilà les qualités qu'il faut peindre à mes yeux ,  
Et qui peuvent me rendre un amant précieux ,  
Non des dons séducteurs qui n'ont que l'appar-  
rence ,

Et souvent sont un piège, où se prend l'innocence.

10 L'EMBARRAS DU CHOIX.  
LE CHEVALIER.

Avec mille vertus vous les rassemblez tous ,  
Et je sens redoubler mon estime pour vous ;  
J'admire & suis surpris de voir tant de sagesse ,  
Et ce fonds de raison avec tant de jeunesse.  
Je répons du Marquis & de ses sentimens ;  
De ceux de ses rivaux , ils sont tous différens :  
Votre mérite seul attire son hommage.

LUCILE.

S'il pensoit comme vous , je croirois ce langage :  
Mais j'ai lieu d'en douter , & tout bien regardé ,  
Son caractère ....

LE CHEVALIER.

Alors n'étoit point décidé.  
Pour former ses pareils , Paris est le vrai maître ,  
Et c'est présentement qu'on voit ce qu'il doit être.  
Le monde a mis un frein à ses vivacités ,  
Et perfectionné ses bonnes qualités.  
Chacun ....

LUCILE.

Je sai , Monsieur , le bien qu'on en publie.  
Mais par mes propres yeux j'en dois être éclaircie  
Avant que d'en pouvoir porter mon jugement ;  
Et la chose n'est pas l'ouvrage d'un moment.  
Il faut que je lui parle , il faut qu'il m'entretienne ,  
Pour voir si son humeur convient avec la mienne.  
Comme il pourra , Monsieur , ne pas me plaire  
en tout ,  
Je puis fort bien aussi n'être pas de son goût.

LE CHEVALIER.

Non , vous le charmerez. Heureux s'il peut vous  
plaire!



COMEDIE. II  
LUCILE.

Oh ! Vous en dites trop pour un homme sincère.  
LE CHEVALIER.

Je pense encore plus. Avant que de partir ;  
L'amour déjà vers vous entraînoit son désir ,  
Et vous avez connu son cœur dès son enfance.

LUCILE.

Monfieur , en ce tems-là, mauvaife connoiffance !  
Il ne ménageoit rien , malin , préfumptueux.

LE CHEVALIER.

C'étoit l'esprit....

LUCILE.

Le cœur ne valoit guères mieux.

Il paroiffoit fur-tout enclin à l'inconftance ;  
Son oubli l'a prouvé depuis quatre ans d'abfence ;  
Et Paris n'est pas fait pour guérir ce défaut ,  
Son exemple n'est bon qu'à l'augmenter plutôt.

LE CHEVALIER.

Un regard de vos yeux fixera fa jeunefle ,  
Et j'ofe , fur leur foi , garantir fa tendrefle.

LUCILE.

Songez-vous bien à quoi vous vous engagez-là ?

LE CHEVALIER.

Ma bouche , s'il le faut , pour lui le jurera.  
Je fuis sûr de fon cœur , répondez-moi du vôtre.  
Ma crainte eft que vos vœux n'en préfèrent un  
autre.

Je voudrois pouvoir lire un moment dans ce  
cœur.

LUCILE.

Il ne vous fera pas difficile , Monfieur.  
Pour perfonne jamais mon ame ne fe cache ,  
Encore moins pour vous dont l'eftime m'attache.

## 12 L'EMBARRAS DU CHOIX.

Comme elle ne craint pas de se montrer au jour,  
De son état présent , je vais sans nul détour  
Vous faire en ce moment le rapport véritable.  
Mon embarras est tel qu'il n'est pas concevable.  
La bonté de mon oncle est un fardeau pour moi ;  
J'ai presque du chagrin , qu'il s'en fie à ma foi ;  
Et puisqu'il faut , Monsieur , ici ne vous rien taire.  
Aucun des prétendans n'a le don de me plaire.

### LE CHEVALIER.

Je ne puis exprimer à quel point cet aveu  
Est doux & consolant pour moi , pour mon neveu.

### LUCILE.

Peut-être c'est ma faute , & l'orgueil qui me flatte,  
Peut-être à ce sujet me rend trop délicate.  
Pour me déterminer , pour arrêter mon choix ,  
J'exige , je le sens , trop de dons à la fois.  
Sur l'âge & l'agrément je puis être indulgente.  
D'un modeste dehors mon ame se contente.  
Mais pour les sentimens , les qualités du cœur ,  
Jusqu'au dernier excès je porte la rigueur.  
Je veux des mœurs sur-tout , je veux de la constance ;

Je veux qu'à la droiture, on joigne la prudence ;  
Je veux ce que je crains de ne trouver jamais ,  
Des feux à toute épreuve aussi tendres que vrais ;  
Je veux , pour m'engager , être sûre qu'on m'aime ;  
Désintéressement , & rien que pour moi-même.

### LE CHEVALIER.

Oui , par votre sagesse & par tant de beautés,  
Vous aurez ce bonheur , & vous le mérités.

### LUCILE.

De ce discours flatteur , je ne suis point la dupe.  
Comment m'en assurer dans le rang que j'occupe,

Et comment faire un choix dans cet effein nombreux

Qui demande ma main , & qui m'offre ses vœux ?  
 Comment favoir enfin le motif qui l'inspire ,  
 Si l'intérêt le guide , où si l'amour l'attire ?  
 Mais non , mon amour propre a tort d'être incertain.

Tout cède à l'intérêt. Tel est le cœur humain.  
 Mon oncle est l'objet seul de leur brigue importune ,

Ils sont moins mes amans que ceux de sa fortune.  
 Tous leurs soins sont pour elle , où si nous partageons ,

L'amour subordonné n'obtient que les seconds.  
 Mon pere , par malheur , me persécute encore  
 Pour qui ? Pour un Baron que le seul bien décore ;  
 Et qui dans la Bourgogne enterré de tout tems ,  
 Au ton provincial , joint des airs importans.  
 Honteux du goût secret qu'il a pour la richesse ;  
 Il cherche à le couvrir d'un masque de noblesse ,  
 Et toujours combattu dans la peine qu'il prend ,  
 Ramasse d'une main ce que l'autre répand.

Cet embarras lui donne une mine équivoque ,  
 Qui divertit le monde , autant qu'elle me choque.

LE CHEVALIER.

Sa sœur est votre amie , & ses pas . . . .

LUCILE.

Sont perdus.

Elle n'est près de moi que connoissance au plus ,  
 Ce titre dans le monde est un nom qu'on prodigue.

Pour moi , l'abus m'en blesse , & l'excès m'en fatigue.

14 L'EMBARRAS DU CHOIX.  
Pour élire un époux, si mon cœur est flotant,  
Sur le choix d'une amie, il est encor plus lent.

---

## SCENE IV.

LE CHEVALIER, LUCILE,  
FINETTE.

FINETTE.

GRande, grande visite!  
LUCILE.

Eh, qui?

FINETTE.

Mademoiselle,

C'est, Monsieur le Baron & sa sœur Isabelle.

LUCILE.

Ils usent bien souvent du droit d'être voisins.

FINETTE.

Sans doute, dans ce jour ils ont de grands desseins.

Le frere est radieux, & la sœur est brillante.

L'un arrive en vainqueur, & l'autre en conquérante

LE CHEVALIER.

La sœur est très-aimable.

FINETTE.

Elle le fait vraiment,

Et s'estime beaucoup, quoique modestement:  
Mais le frere est orné d'un nouveau ridicule,  
Il faute aux yeux d'abord, quoiqu'il le dissimule.

## COMEDIE.

15

Avec l'habit qu'il porte , il faut sur-tout le voir ;  
De peur de le gâter , il n'oseroit s'asseoir :  
On voit au soin qu'il prend , à l'air dont il s'écoute ,  
Qu'il regrette en secret tout l'argent qu'il lui  
coûte.

Sur son front triste & fier , par un plaisant conflit ,  
L'avarice se plaint , & l'orgueil s'applaudit.

LUCILE.

Comme de leur présence ils m'honorent sans cesse ,  
Je pourrai les quitter sans nulle impolitesse.

FINETTE.

Ils souperont ici . . . Mais les voici tous deux.

LE CHEVALIER.

Je fors , Mademoiselle , & vous laissez avec eux.

( *Il sort.* )

---

## SCENE V.

LUCILE , LE BARON , ISABELLE ,  
FINETTE.

LUCILE à *Isabelle.*

Vous voilà bien parée , & Monsieur est bien  
leste.

LE BARON.

L'habit est assez riche.

ISABELLE.

Et le mien est modeste.

16 L'EMBARRAS DU CHOIX.  
LUCILE.

Il vous sied.

ISABELLE.

Mais chacun me l'a dit aujourd'hui.

LUCILE *au Baron.*

Le vôtre, je le vois, vous a coûté cher ?

LE BARON.

Oùi.

L'argent.... Mais c'est à quoi je ne prends jamais  
garde,

Et briller, pour vous plaire, est ce que je regarde.  
Quoiqu'on se pare en vain pour vous faire sa  
cour.

Le brillant de vos yeux ternit tout en ce jour.  
De l'univers entier, ils feroient la conquête,  
Et l'on ne vit jamais une si belle tête.

FINETTE *à part.*

Mais il doit l'adorer. En perles, en brillans  
Elle est riche aujourd'hui de deux cens mille  
francs.

ISABELLE *qui l'entend.*

C'est par un autre éclat qu'elle charme mon frere.

LE BARON.

Celui de la personne a seul droit de me plaire.

LUCILE.

Vous me flattez, Monsieur.

LE BARON.

Je le jure, d'honneur.

Le tems est précieux, souffrez que mon ardeur,  
Saisisse ce moment où mes rivaux....

LUCILE.

Finette,

Avertissez mon oncle.

LUCILE.

COMEDIE.

17

LE BARON.

Attendez. Je fouhaite . . .

LUCILE.

Dites-lui promptement que Monsieur vient le voir.

LE BARON.

Non , je viens pour vous seule , & mon premier devoir . . .

LUCILE à *Finette*.

Allez.

FINETTE.

Il est parti.

( *Elle rentre.* )

---

## SCENE VI.

LUCILE , LE BARON ,  
ISABELLE.

LE BARON à *Lucile*.

Que je vous entretienne

LUCILE.

Reposez-vous tous deux, attendant qu'il revienne.

LE BARON.

Un amant suppliant doit s'expliquer debout ,  
Et l'on est trop gêné dans un fauteuil sur-tout.

ISABELLE.

De grace, devenez ma belle-sœur bien vite.

B

18 L'EMBARRAS DU CHOIX.  
LUCILE.

Vous me faites honneur plus que je ne mérite.

LE BARON.

Nos biens sont tous voisins : j'ai deux Fiefs des  
plus beaux ,

Cent mille écus de rente avec quatre Châteaux.

---

SCENE VII.

LUCILE, LE BARON, ISABELLE,  
FINETTE.

FINETTE à *Lucile*.

UN Laquais vous demande , & la réponse  
presse.

LUCILE.

Pardon , si pour la faire, un moment je vous laisse.  
( *Elle rentre.* )

---

SCENE VIII.

LE BARON, ISABELLE;  
FINETTE.

LE BARON à *Finette*.

A Rrête. Un mot... Voilà pour engager ton  
cœur ,  
Ma chere , à prévenir Lucile en ma faveur.



COMEDIE.  
FINETTE.

19

Je le refuserois de la main de tout autre ;  
Mais il m'est précieux en venant de la vôtre.

( Elle s'en va. )

*Le Baron en donnant l'argent à Finette , avoit laissé  
tomber une pièce qu'il ramasse promptement , sans qu'elle  
l'apperçoive , & qu'il remet dans sa poche avec un air  
de joie.*

---

SCENE IX.

LE BARON , ISABELLE.

LE BARON.

**L**ucile tâche en vain d'éluder mon amour ;  
Il faut qu'elle s'explique avant la fin du jour ;  
Je viens d'être informé que le Marquis arrive ,  
Et voilà ce qui rend ma recherche plus vive.  
C'est , de mes concurrens , le plus à redouter ,  
Il réunit en lui tout ce qui peut flatter  
Et surprendre le cœur d'une jeune personne.  
Il revient de Paris ; ce vernis seul lui donne  
Un prix , un relief qui ternit ses rivaux ,  
Et m'avilit moi-même aux yeux Provinciaux :  
Il a de plus , pour lui , la jeunesse en partage  
Et de la nouveauté le piquant avantage ;  
Sans compter qu'il est noble & riche comme moi.  
Lucile va l'aimer , & j'en frémis d'effroi !

ISABELLE.

Son pere est pour vous.

B ij

20 L'EMBARRAS DU CHOIX.  
LE BARON.

Oùi , j'ai même sa parole.

Dans sa petite Terre en cet instant je vole :  
Elle n'est qu'à deux pas ; & sûr de son appui ,  
Dans une heure en ces lieux je reviens avec lui.  
Vous, pendant mon absence agissez auprès d'elle ;  
Sur-tout , pour gagner l'oncle , employez votre  
zèle.

Vous m'avez dit qu'il a de l'estime pour vous ,  
Et vous avez l'esprit insinuant & doux.  
Servez-vous-en , ma sœur , pour avoir son suf-  
frage ;  
Et si , d'y réussir , vous avez l'avantage  
Sur ma reconnoissance , oh ! vous pouvez comp-  
ter ,

Et mon cœur généreux va la faire éclater :  
Mon humeur libérale égale mes richesses.

ISABELLE.

Oùi , vous êtes sur-tout magnifique en pro-  
messes.

LE BARON.

Je le suis en effet. Je vous établirai.

ISABELLE.

Et de tout mon pouvoir , moi , je vous servirai.  
Vous pouvez , du succès , être assuré d'avance.  
Je puis tout sur Lucile , & j'ai sa confiance.  
L'oncle m'écoute en tout , & j'ai sur son esprit ,  
Par mes attentions , acquis tant de crédit  
Qu'il est rempli pour moi d'égard , de politesse ;  
Ses bontés vont souvent jusques à la tendresse :  
Je n'ai qu'à le prier de me faire un plaisir  
Pour être , dans l'instant , sûre de l'obtenir.

COMEDIE.  
LE BARON.

21

En ce cas , près de lui , mettez tout en usage ;  
Songez que de lui seul dépend mon mariage.  
L'autorité toujours est du côté du bien.  
L'oncle est tout , en un mot , & le pere n'est rien ;  
Ce nom n'est qu'un vain titre en ce vieux Militaire.

Ayant eu le malheur d'avoir plus d'une affaire,  
D'un exil rigoureux , il a subi les Loix ;  
Et perdant sa fortune , est déchu de ses droits.  
Son exemple doit être une leçon terrible ,  
Et qui nous rend des biens l'utilité sensible.  
Je les méprise au fonds : Mais peut-on s'en passer ?  
Non ; malgré qu'on en ait , il faut en amasser.  
Le plus ou moins d'argent nous fait ce que nous sommes ;

Et c'est par sa valeur que l'on compte les hommes :  
On respecte , on honore un coquin opulent ,  
Et l'honnête homme pauvre est mort civilement.

*Fin du premier Acte.*



## ACTE II.

---

### SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER , FINETTE.

FINETTE.

**M**onsieur !

LE CHEVALIER.

Qu'est-ce ? Parlez.

FINETTE.

Livrez-vous à la joie ;

Voilà votre neveu que Paris vous renvoie ,  
 Beau , poli , gracieux , brillant & fait au tour ,  
 Tel qu'il paroît formé par la main de l'Amour :  
 Pour le coup ses rivaux n'ont qu'à quitter la place ,  
 Leur vainqueur va paroître & son air les terrasse.

LE CHEVALIER.

Il est donc bien aimable ?

FINETTE.

Il est des plus charmans :

Ma foi , vive Paris pour façonner les gens.

Il entre. Regardez , quel maintien ! Sa présence  
 Vous en dit cent fois plus que ma vaine éloquen-  
 ce.

## SCÈNE II.

LE CHEVALIER , LE MARQUIS ,  
FINETTE.

LE MARQUIS.

**J**E vous revois , mon oncle : après un si long-tems ,

Je ne puis exprimer ma joie en ces instans.

LE CHEVALIER , *l'embrassant.*

La mienne la surpasse , elle est des plus parfaites.

De vous voir de retour, formé comme vous l'êtes.

Je dois bien augurer de cet abord si doux ,

Il confirme le bien que l'on m'a dit de vous.

FINETTE.

Plus je le confidère , & plus j'en suis contente !

LE MARQUIS *regardant Finette.*

Cette fille a bon air.

FINETTE.

Votre mine m'enchanté ,

Lucile est dans le Parc , & j'y cours faire un tour

Pour l'avertir , Monsieur , de votre heureux retour.

( *Elle sort.* )

## S C E N E I I I.

LE CHEVALIER, LE MARQUIS.

LE CHEVALIER.

**V**ous allez voir, Marquis, une fille adorable,

Et je ne connois rien qui lui soit comparable ;  
Pour elle heureusement vous semblez être né.  
Le desir de vous voir son époux fortuné,  
Est l'objet de mes soins & de mon esperance,  
J'ai préparé pour vous ces noeuds en votre absence ;

Et dans cet heureux jour où vous voilà majeur ;  
C'est peu que de vos biens vous soiez possesseur,

Pour vous aider à faire un si grand mariage ;  
Je veux de tous les miens grossir votre heritage ;  
Et je trouve Lucile un bien si précieux ,  
Que pour vous l'assurer rien ne coûte à mes yeux.

LE MARQUIS.

Je n'ai point de langage assez fort pour vous dire  
Combien je suis touché des soins que vous inspire

Le desir généreux d'agrandir ma maison,  
Et d'augmenter en moi l'éclat de notre nom ;  
De mon juste transport à peine je suis maître.

LE CHEVALIER.

La sensibilité que vous faites paroître ,

Acheve d'affermir mon cœur dans son espoir.

LE MARQUIS.

Lorsque je vous dois tant , en puis-je trop avoir ?  
Des Oncles de nos jours , vous êtes le modele ,  
A ma reconnoissance un vrai regret se mêle.  
De ne pouvoir répondre à votre empressement.  
Daignez ne point presser mon établissement.

LE CHEVALIER.

Vous m'étonnez !

LE MARQUIS.

C'est mal reconnoître vos peines :  
Mais pardon, je ne puis prendre si-tôt des chaînes ;  
Et quoique d'un tel nœud , je sente tout le prix ,  
Ma vûe & mes desseins se tournent vers Paris.  
J'ai même pour la Cour des projets de Fortune...

LE CHEVALIER.

Jamais partout ailleurs vous n'en trouverez un  
Qui puisse balancer celle qui s'offre ici ;  
Tout dans un même objet se trouve réuni ,  
La beauté , la vertu , les biens & la naissance.  
Vous changerez de ton, Marquis, en sa presence.  
Voiez-la seulement.

LE MARQUIS.

Oui, j'aurai cet honneur ;  
Elle avoit autrefois presque asservi mon cœur :  
Mais, Monsieur, à present quels que soient tous ses  
charmes ,  
Je les admirerai sans leur rendre les armes.

LE CHEVALIER.

Affectez , croiez-moi , moins d'intrepidité ,  
Un regard punira votre sécurité ;  
Et ses yeux. . .

26 L'EMBARRAS DU CHOIX;  
LE MARQUIS.

Leur éclat peut être redoutable;  
Mais je crois, à leurs traits, mon cœur impéné-  
trable:

J'en ai vû de plus fiers.

LE CHEVALIER.

Mais non pas de si beaux.

Ils ont, depuis quatre ans, acquis des feux nou-  
veaux.

LE MARQUIS.

Moi, j'ai de mon côté, pour me mettre en dé-  
fense,

Acquis beaucoup plus d'art & plus d'expérience.

LE CHEVALIER.

Pourquoi donc vous armer contre un penchant  
permis,

Et d'un si digne objet, avoir peur d'être épris?

Tels sont les jeunes gens; ils sont, dans leurs  
yvresses,

Hardis à s'enflâmer pour d'indignes Maîtresses,

Et craignent de brûler d'un amour vertueux

Pour de sages beautés qui méritent leurs vœux.

LE MARQUIS.

Voilà de la morale, & très-édifiante:

Mais elle porte à faux; je n'ai pas cette pente.

LE CHEVALIER.

Prouvez-le donc sur l'heure en montrant plus  
d'ardeur

Pour rechercher Lucile & mériter son cœur:

La brigue pour l'avoir, ici n'est par petite,

Et vous avez besoin de tout votre mérite.

LE MARQUIS.

Je n'ose me flatter de plaire à ses appas;



Mais j'espere du moins qu'ils ne me vaincront pas.

LE CHEVALIER.

Pour combattre mon Choix autant que vous le faites ,

Il faut que vous aïez quelques raisons secrettes.

LE MARQUIS.

Il est vrai que mon goût. . . Vous allez me blâmer.

LE CHEVALIER.

Quel est donc ce motif ? Daignez m'en informer.

LE MARQUIS.

Un qui peut tout sur moi , que vous trouverez mince :

Jen'aime pas, Monsieur, les beautés de Province.

Mes yeux accoûtumés aux bons airs , au brillant

De celle de Paris , ne peuvent à present ,

Des autres , sans pitié , regarder le visage ;

Leur façon de se mettre , autant que leur langage ,

Est ridicule au point qu'on n'y tient pas vraiment :

On ne peut s'empêcher de rire en les voyant.

Que la beauté sans grace est gauche & revoltante !

Ah ! J'aimecent fois mieux une laidron piquante.

LE CHEVALIER.

Tant d'attraits dant Lucile éclatent , tour à tour ,

Qu'elle orneroit la Ville & pareroit la Cour ;

Rien ne peut l'enlaidir , tout sied à sa personne.

Tout devient agrément par l'air qu'elle lui donne ,

On ne sçauroit la voir sans en être enchanté ,

Son air , son caractere est l'ingénuité ;

Mais l'ingenuité fine , spirituelle ;

Car elle a de l'esprit presque autant qu'elle est belle.

Ses graces sans étude , & qui n'ont rien d'acquis ,

28 L'EMBARRAS DU CHOIX;  
Charment dans tous les tems, font de tous les Païs;  
Et son ame parfaite , ainsi que sa figure,  
Pour devoir rien à l'art , tient trop de la nature.

LE MARQUIS.

Vous excellez , mon Oncle , à faire des portraits.

LE CHEVALIER.

Vous raillez ?

LE MARQUIS.

Moi , Monsieur , je ne raille jamais.

J'admire bien plutôt , votre main délicate. . .

LE CHEVALIER.

Dessine dans le vrai , jamais elle ne flatte ;  
Et je fais encore mieux par mes soins assidus ,  
Démâsquer les défauts que peindre les vertus.

LE MARQUIS.

Pardon. Je doute encor que Lucile soit telle ,

LE CHEVALIER.

Pour en être certain , rendez-vous auprès d'elle ,  
Adieu. Je reviendrai , sçavoir de vous après ,  
Quel effet sur votre ame auront fait ses attraits ;

( à part en s'en allant. )

Il n'est que décoré , du moins je le soupçonne !

---

## SCENE IV.

LE MARQUIS *seul.*

**I**L me tarde de voir la petite personne :  
C'est un choc qu'aisément je pourrai soutenir ;  
Et je vais d'un front sûr . . . Mais je la vois venir.  
( *il sort.* )

## S C E N E V.

LE MARQUIS, LUCILE.

LE MARQUIS *à part.*

**M** On oncle avoit raison. Juste Ciel ! Qu'elle est belle !

( *à Lucile.* )

Madame , permettez que je vous renouvelle ,  
Un hommage rendu dès nos plus jeunes ans :  
Vos charmes sont si fort augmentés par le tems ,  
Que mes yeux sont frappés d'une surprise extrême ,  
Et l'admiration qui m'enleve à moi-même ,  
Est le premier tribut que d'abord je leur doi ;  
Mon cœur est le second qu'ils reçoivent de moi.

LUCILE.

Monsieur , un tel discours a lieu de m'interdire ,  
Et vous exagerez.

LE MARQUIS.

Je n'en sçaurois trop dire ;

Vous êtes accomplie , & je ne vis jamais . . .

LUCILE.

Vos termes sont trop forts , Monsieur , pour être  
vrais ,

Toute louange outrée est une raillerie.

LE MARQUIS.

Non , Paris , je vous parle ici sans flatterie ,  
N'offre rien de si beau , de si parfait aux yeux .  
Votre air fin me surprend ; mais c'est prodigieux ,

LUCILE.

Tout est simple chez moi , rien n'y tient du prodige.

30 L'EMBARRAS DU CHOIX;  
LE MARQUIS.

Je le répète encor ; prodigieux , vous dis-je !  
Au fond d'une campagne & sans aucun secours.

LUCILE.

Rien n'est prodigieux, Marquis, que vos discours.  
LE MARQUIS.

Mais on ne peut pas mieux jouer la modestie,  
Et tout s'y trouve joint, art, décence, ironie !

LUCILE.

Non, ma bouche & mon air, tout est sincere en  
moi ;

C'est vous seul qui jouez, Monsieur: je m'aperçois,  
Qu'aux autres volontiers nous prêtons d'ordi-  
naire,

La teinte & la couleur de notre caractère.

LE MARQUIS.

Je ne vous prête rien , & nous nous rencontrons.  
Nos goûts....

LUCILE.

Vous vous trompez, Marquis, nous differons.  
Mon ton....

LE MARQUIS.

Est le bon ton. C'est-là ce qui m'étonne ;  
Vous l'avez comme moi , sans que je vous le  
donne !

LUCILE.

Je ne connois qu'un ton dans ma simplicité ;  
Le ton de la nature , ou de la verité ,  
Qui la même partout , jamais ne se ressemble ,  
Qui n'en affecte aucun & les a tous ensemble ;

LE MARQUIS.

Il en est un plus doux , un plus interessant ,  
Et vous me l'apprenez, le ton du sentiment.

COMEDIE.  
LUCILE.

31

Non, non, Marquis, ce ton est différent du vôtre;  
Qui n'a pas le premier, ne sçauroit avoir l'autre.

LE MARQUIS.

Mais je les ai tous deux.

LUCILE.

Le seul par vous suivi,  
Est le ton de l'esprit à la mode asservi.  
Comme la vérité qui lui sert de modele,  
Le sentiment est simple, & marche à côté d'elle;  
Il est craintif, modeste, ennemi de l'éclat;  
Et pour être brillant, il est trop délicat.  
Convenez avec moi qu'il n'est pas votre guide.

LE MARQUIS.

Pardonnez-moi, je suis près de vous très-timide.

LUCILE.

En vérité, Monsieur, vous le cachez si bien,  
Que mon esprit jamais n'en eût soupçonné rien.

LE MARQUIS.

Rien n'est pourtant plus vrai; c'est l'Amour qui  
m'inspire,

Je vous trouve adorable, & le bien où j'aspire,  
Est celui de vous plaire & d'avoir votre aveu,  
Un Amant n'a jamais brûlé d'un plus beau feu.

LUCILE.

De grace, près de moi quittez ce faux langage,  
Et reprenez plutôt celui du badinage.

LE MARQUIS.

Je suis dans vos fers....

LUCILE.

Non, jargon plein de fadeur  
Qui révolte l'oreille & ne dit rien au cœur.

LE MARQUIS.

L'Amour.....

32 L'EMBARRAS DU CHOIX,  
LUCILE.

J'ose en parler ici sans le connoître ;  
Je juge ce qu'il est , parce qu'il devoit être ,  
Et j'ai droit de penser , Monsieur , que cet amour ,  
Prend dans le cœur sa source , où son feu voit le  
jour ;

Et que du sentiment tenant cette lumière ,  
Il doit avec son air , avoir son caractère ;  
Etre respectueux , craindre de se montrer ,  
Ne point. . .

LE MARQUIS.

Le mien est tel. Faut-il vous le jurer ?

LUCILE.

Les sermens sont des mots , les mots des sons frivoles ,

Et je ne crois rien moins que l'aveu des paroles ;

LE MARQUIS.

Cependant quand on aime , il faut les employer !  
Sans leur aide , un Amant seroit un siècle entier. . .

LUCILE.

Le discours en dit moins qu'un timide silence.

LE MARQUIS.

Si l'on n'avoit recours qu'à sa seule éloquence ,  
La conversation seroit sèche à périr ,  
Un amour qui se tait ! Mais c'est pour en mourir !  
Le discours le soulage , & du moins nous console.

LUCILE.

Il s'exhale en propos , & comme eux il s'envole ;

LE MARQUIS.

Puisque les mots sur vous ont si peu de crédit ,  
Croiez - en ce regard où l'amour est écrit.

LUCILE, *souriant.*

Il a l'air trop malin , pour le croire sincère.

LE

Mais enseignez-moi donc le secret de vous plaire.

LUCILE.

Ce secret-là , pour vous , me paroît mal aisé.

LE MARQUIS.

Mais pour l'apprendre ; à tout mon cœur est disposé ,

Que faut-il donc ?

LUCILE.

Donner le tems qu'on vous connoisse.

Ce sont les procédés qui prouvent la tendresse :

Il faut saisir l'instant qui peut les mettre au jour ;

En attendant qu'il naisse, il faut que votre amour

Songe moins à briller par des traits agréables ,

Qu'à se faire estimer par des vertus aimables ;

Qu'il préfère leur charme à tout vain agrément.

C'est ainsi que s'explique un véritable Amant ;

Voilà le seul aveu qu'ose risquer sa flâme ;

Le seul qui peut toucher & convaincre mon ame.

LE MARQUIS.

Vos conseils sont ma règle , & j'y soumets mon fort ,

Je veux les suivre en tout , & je prétens d'abord ,

Par mon zèle empressé , par ma conduite sage ,

Prevenir vos parens , captiver leur suffrage ,

A force de vertus vaincre mes concurrents ,

Et pour vous mériter , prendre vos sentimens.

LUCILE.

Vous me faites , Marquis , une grande promesse.

LE MARQUIS.

Et je vous la tiendrai.

LUCILE.

Nous verrons. Je vous laisse.

C ( elle sort. )

SCENE VI.

LE MARQUIS *seul.*

**J**E brûle de revoir mon Oncle, en ces instans,  
Pour le presser d'agir.

---

SCENE VII.

LE CHEVALIER, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

**M**onsieur, je vous attens :  
Je suis ravi, comblé, transporté dans l'extase,  
Et rien n'est comparable à l'ardeur qui m'embrase,  
Lucile. . .

LE CHEVALIER.

Vous riez, Marquis ?

LE MARQUIS.

Non, non vraiment.

Je n'ai jamais parlé plus sérieusement :  
Pour croire ce qu'elle est, il faut la voir, l'entendre,  
Et son mérite est tel, qu'on ne sçauroit le rendre !  
Sa personne est divine, & passe son portrait  
Que je croïois flatté, quand vous me l'avez fait.



COMÉDIE.  
LE CHEVALIER.

35

Vous, qui vous moquiez tant de nos provinciales,  
Vous les préférez donc à leurs fiers rivaux ?

LE MARQUIS.

Lucile est un trésor transplanté dans ces lieux,  
Qui ne méritent pas un bien si précieux ;  
C'est un vol qu'à Paris ils ont fait en cachette,  
Et qu'il faut au plutôt que ma main lui remette.

LE CHEVALIER.

Eh bien, daignerez-vous m'en croire une autre-  
fois ?

LE MARQUIS.

Oùi, vous avez du goût, mon oncle, pour un  
choix.

LE CHEVALIER.

Cet éloge est flatteur.

LE MARQUIS.

Parlez, pressez l'affaire.

LE CHEVALIER.

J'aurois une demande, avant tout, à vous faire.  
De Lucile, Marquis, vous paroissez content ;  
De vous, là, pensez-vous qu'elle le soit autant ?

LE MARQUIS.

J'ai lieu de m'en flatter, & je crois m'y connoître.  
Je vous dirai bien plus, Monsieur, elle doit l'être.

LE CHEVALIER.

Marquis, vous êtes riche en bonne opinion.

LE MARQUIS.

J'ai fait voir tant d'estime & tant de passion. . .

LE CHEVALIER.

Il faut bien d'autres soins.

LE MARQUIS.

Pour avoir son suffrage,

C ij

36 L'EMBARRAS DU CHOIX,  
Je ſçai qu'il faut , ſur tout , être modeſte & ſage ;  
J'en ai fait la promeſſe , & j'y veux faire honneur ;  
Mes ſentimens ſont peints dans mon extérieur.

LE CHEVALIER.

Votre air , à parler franc , où regne l'ironie ,  
Eſt un garant trompeur dont mon œil ſe déſie.  
Vous n'êtes pas changé.

LE MARQUIS.

Mais regardez-moi bien.

LE CHEVALIER.

Je vous regarde , & vois à travers ce maintien ,  
Luire , de vos défauts , la pointe imperceptible.

LE MARQUIS.

De la prévention , voilà l'effet riſible ;  
Je paroïs maintenant à vos regards ſeduits  
Tel qu'elle me préſente , & non tel que je ſuis.  
Comme la jaloûſie , aveugle en ſes caprices ,  
Elle change nos traits & nous prête des vices.  
Mon cher oncle , ſortez de cette injuſte erreur  
Qui fait à votre goût plus de tort qu'à mon cœur.

LE CHEVALIER.

Perdre une telle idée , eſt ce que je deſire.  
Ne vous paſſez donc rien afin de la détruire.  
A qui n'eſt point ſuſpect tout ſera pardonné.  
Mais un rien vous nuira. Vous êtes ſoupçonné.  
C'eſt Lucile d'abord que vous devez convaincre.  
Vous avez des rivaux.

LE MARQUIS.

J'eſpere de les vaincre.

Je ſuis , ſans vanité , je puis parler ainſi ,  
Je ſuis le ſeul amant qui la mérite ici.

LE CHEVALIER.

Sans vanité ! fort bien , dans le tems qu'elle éclate.

COMEDIE.  
LE MARQUIS.

37

Mais ces gens là sont tels, que l'espoir qui me flatte,

Ne peut être jamais pris pour fatuité.

LE CHEVALIER.

Il en est un, Monsieur, qui par sa qualité,  
Par son rang, par son bien doit être redoutable;  
D'autant plus qu'à ses vœux le pere est favorable.

LE MARQUIS.

Vous m'allarmez! Qui donc?

LE CHEVALIER.

Le Baron de Fierval.

LE MARQUIS.

J'en suis humilié. C'est un Original.

Ma plus pressante envie est de le voir en face.

Oh! parbleu je prétens qu'il me quitte la place.

LE CHEVALIER.

Allez-vous l'attaquer en jeune homme étourdi?

LE MARQUIS.

Je suis trop modéré pour prendre ce parti.

Mais quand nous nous verrons, je me flatte, &  
j'incline

A combattre Fierval d'une façon badine.

Son air noble & sur tout sa liberalité

Offrent un vaste champ.

LE CHEVALIER.

Votre malignité

Vous trahit malgré vous, & pour le coup transpire.

LE MARQUIS.

Mais il est très-permis, même il est beau de rire  
D'un vice qu'on démasque, & qui d'ailleurs nous  
nuît.

38 L'EMBARRAS DU CHOIX;  
C'est venger la vertu dont il vole l'habit.

LE CHEVALIER.

Pour vous guérir, Monsieur, d'une pareille envie;  
Songez qu'elle vous a pensé coûter la vie;  
Et ce vieux Officier.....

LE MARQUIS.

J'étois novice alors ?

Je ris plus décemment , & mes heureux efforts  
Sous un dehors poli....

LE CHEVALIER.

Cachent, le petit Maître.

LE MARQUIS.

Quand on l'est du bon ton, il n'est pas mal de  
l'être :

Voilà ce qu'en Bourgogne on m'avoit mal appris,  
Et ce que donne seul l'usage de Paris.

Il sçait prêter à tout sa couleur, sa nuance,  
Mettre un Art dans son jour, & dans la bien-  
séance,

En relever l'éclat , en corriger l'abus ,  
Et des plus grands défauts sçait faire des vertus.

LE CHEVALIER.

Il peut, de l'agrément, leur prêtant la parure,  
Déguiser les défauts, non changer leur nature ;  
Et leur poison couvert de douceur & d'attraits  
En est plus dangereux , & fait plus de progrès.  
Contre un défaut grossier, tout le monde s'irrite.  
Mais dès qu'il est brillant, son éclat l'accrédite;  
C'est peu qu'il ait d'abord nombre d'approba-  
teurs ,

Il a bien-tôt un Culte & des imitateurs.

Paris est en ce point un Charlatan coupable ;  
Qui pare les travers, & rend le vice aimable.

COMEDIE.  
LE MARQUIS.

39

Mais l'amour de briller n'est jamais un défaut ;  
Il nous enseigne à plaire.

LE CHEVALIER.

A revolter plutôt.

Je dois vous avertir , qu'un pareil caractère  
Est redouté de l'oncle & détesté du pere :  
Lucile n'a pas moins d'éloignement pour lui.  
Si vous voulez gagner son estime aujourd'hui. . .

LE MARQUIS.

Auprès de Lisidor emploïez votre adresse ,  
Et laissez-moi le soin de plaire à ma maîtresse.  
Je connois cette marche à present mieux que  
vous.

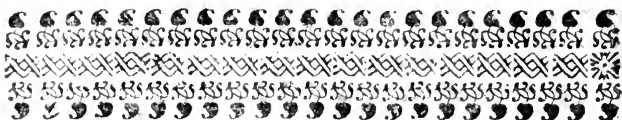
LE CHEVALIER.

Mais je crains vos défauts qui se dévoilent tous.

LE MARQUIS.

Adieu séparément que notre soin agisse,  
Et chacun à sa charge, il faut qu'il la remplisse.  
L'oncle doit presser l'oncle, en obtenir l'aveu ;  
L'art de vaincre la nièce appartient au neveu.

*Fin du second Acte.*



## ACTE III.

### SCENE PREMIERE.

LISIDOR *seul.*

**I**sabelle en ces lieux me demande audience :  
Je m'attens , pour son frere , à quelque vive  
instance.

Quoiqu'au beau sexe en tout je sois prêt à céder ,  
C'est un point qu'à ses droits je ne puis accor-  
der.

Le Baron me déplaît presque autant qu'à ma nièce,  
Et je veux éluder la chose avec adresse.

Pour elle , elle est aimable , & je l'estime fort ;  
Je prétends , qui plus est , lui faire un meilleur  
fort.

Elle attend peu l'aveu qu'ici je vais lui faire ;  
Il doit plus la toucher que l'himen de son frere :  
Le mien arrive exprès pour protéger ses feux ;  
Voilà le difficile. Il est bon , généreux :  
Mais l'exil a si fort aigri son caractère ,  
Que , dans son noir chagrin tout le met en colere ;  
L'offre de mes dons même offense sa fierté :

A peine pour sa fille il souffre ma bonté.  
Il aime mieux par gloire être dans la disette ,  
Et maudire son fort , au fond de sa retraite ,  
Qu'être dans l'abondance au sein de ma maison.  
Mais je le vois entrer précédé du Baron.

---

## S C E N E I I.

LISIDOR , CLEON , LE BARON.

LE BARON.

Vous me voyez , Monsieur charmé , hors de  
moi-même.

C L E O N.

Moi , je suis d'un dépit & d'un chagrin extrême !

L E B A R O N.

Rien n'égale en beauté ce que je viens de voir.

C L E O N.

Rien n'égale en horreur mon juste désespoir !

L I S I D O R.

*( Au Baron. )**( A Cleon. )*

D'où vous naît tant de joie ? A vous tant de  
tristesse ?

L E B A R O N.

Le fort vous favorise.

C L E O N.

Il me poursuit sans cesse.

L E B A R O N.

Tout prospère chez vous.

42 L'EMBARRAS DU CHOIX.

CLEON.

Chez moi tout dépérit ;  
J'ai beau faire , corbleu ! Rien ne me réussit !

LE BARON.

Vos Terres , dont je viens d'admirer l'étendue ;  
Ont ravi tous mes sens , ont enchanté ma vûe ;  
Du Ciel qui les engraisse , elles ont tout l'amour ,  
Et pour les parcourir il faudroit plus d'un jour.  
Haute & Basse Justice , avec droit de Péage ,  
De plus de trente Bourgs le Tribut & l'Hom-  
mage ;

La belle chose ! O Ciel ! J'en suis adorateur.

LISIDOR.

Pour mes Terres , Monsieur , ce triomphe est  
flatteur.

CLEON.

Au milieu de ce Bien si beau , si magnifique ,  
Un petit coin de Terre est mon partage unique :  
J'applique tous mes soins , je mets tout mon  
effort

A le rendre fertile & d'un meilleur rapport ,  
Par les débordemens ma Ferme est désolée ;  
Aux ravages des eaux succède la gelée :  
Le peu que m'ont laissé ces fléaux outrageans ,  
Vient de mètre enlevé par la grêle & les vents.  
Je l'habite , il suffit , tout l'enfer s'y déchaîne ,  
Et tout fleurit ailleurs. Pour mieux combler ma  
peine

Il s'élève un orage , il fond sur mon Jardin ;  
Sur un Arbre chéri , cultivé de ma main ,  
Et dont les fruits faisoient ma plus douce espé-  
rance ,

Le Tonnerre , à mes yeux , tombe par préférence.



S'il m'eût frappé plutôt, il m'auroit obligé,  
Il eût fini les maux dont je suis affligé.

L I S I D O R.

Bannissez le chagrin que vous faites paroître ;  
Dès que je suis heureux, ne devez-vous pas l'être ?  
Mon frere, mon bonheur suffit à tous les deux.

L E B A R O N.

Oùi, Monsieur est si bon, il est si généreux  
Qu'il étend ses bienfaits sur toute sa famille ;  
Qu'il veut, de tous ses biens, enrichir votre fille.  
Est-il rien de plus noble, est il rien de plus grand,  
Et pour elle & pour vous rien de plus consolant ?  
Je suis rempli pour vous d'une estime si forte....

L I S I D O R.

Celle que vous avez pour mes Terres l'emporte.

L E B A R O N.

Elles sont votre bien, c'est pourquoi j'en fais cas :  
Ce seul titre à mes yeux relève leurs appas.  
Je les chéris en vous, & je vous aime en elles.

L I S I D O R.

La déclaration paroît des plus nouvelles ;  
Et je suis très-flatté d'un hommage si doux.

L E B A R O N.

Rien ne peut égaler mes sentimens pour vous  
Que le parfait amour que j'ai pour votre nièce.  
Si dans ce jour mes soins, mon respect, ma ten-  
dresse....

C L E O N.

Maudit coup de tonnerre !

L I S I D O R.

Oubliez votre ennui,  
Ma main veut réparer votre perte aujourd'hui.

44 L'EMBARRAS DU CHOIX.  
CLEON.

Il m'arrivera pis demain.

LE BARON.

Laissez-vous vaincre.

CLEON.

Vous irritez ma peine au lieu de me convaincre.  
Je n'ai que deux plaisirs, ne me les ôtez pas ;  
C'est de pester tout haut , ou de jurer tout bas.

LISIDOR.

Vous avez choisi là deux plaisirs bien étranges !

LE BARON.

Qu'un oncle tel que vous mérite de louanges !  
Je ne me lasse pas de le dire. Ma sœur  
Vous a-t-elle parlé ?

LISIDOR.

Non , je l'attens , Monsieur.

LE BARON à Cleon.

Sortons. Prenons congé de Monsieur votre frere.  
( A Lisidor. )

Adieu , Monsieur , je vois que vous avez à faire.

LISIDOR.

Il a beau me louer , c'est de l'encens perdu ;  
Et de sa sœur qui vient , le soin est superflu.

( Il sort avec le Baron. )



## S C E N E   I I I.

L I S I D O R , I S A B E L L E.

I S A B E L L E.

**L**'Heure de ma visite est mal prise peut-être.

L I S I D O R.

Non , celle où jè vous vois ne sçauroit jamais  
l'être.

Mademoiselle , en quoi puis-je vous être bon ?  
J'en voudrois de bon cœur trouver l'occasion.

I S A B E L L E.

Elle s'offre aujourd'hui. Le bonheur de mon  
frere ,

Puisque j'en dois , Monsieur , faire l'aveu sincere ,  
Est en votre pouvoir , & dépend seul de vous.  
Votre niece est l'objet de ses vœux les plus doux ;  
Il met , à l'obtenir , sa gloire la plus grande ,  
Et je viens de sa part en faire la demande.

L I S I D O R.

Le Baron choisit bien. Il ne pouvoit jamais  
En de meilleures mains mettre ses interêts.  
Sa proposition dans votre bouche aimable  
Acquiert à mes regards un poids recommandable ;  
Cependant quel que soit sur moi votre pouvoir ,  
Je ne puis décider si-tôt. Il faudra voir.

I S A B E L L E.

Mais de tous les partis offerts à votre niece ,  
Mon frere est le premier par le rang , la richesse ;  
Et ce qui me paroît d'un plus grand prix en soi ,

46 L'EMBARRAS DU CHOIX.

Par son zèle pour vous qu'il partage avec moi.

LISIDOR.

Laiſſons ſes intérêts , parlons un peu des vôtres ,  
Belle Iſabelle ; au lieu d'agir tant pour les autres ,  
Ne devriez-vous pas ſonger plutôt pour vous.

ISABELLE.

Pour moi !

LISIDOR.

Pour vous.

ISABELLE.

Monſieur , vous vous moquez de Nous.  
Une fille ſans bien.

LISIDOR.

Bon , une Demoifelle ,  
Charmante comme vous , ſage , ſpirituelle ,  
Affervit la fortune , & peut tout eſpérer.

ISABELLE.

Vous le croyez , Monſieur.

LISIDOR.

J'oſe vous l'affurer.

ISABELLE.

Ce diſcours me ſurprend.

LISIDOR.

La choſe eſt très-certaine.

ISABELLE.

Si vous continuez , vous m'allez rendre vaine.

LISIDOR.

Votre orgueil en ce point ſera des mieux fondés ,  
Et je vous en répons.

ISABELLE.

Et vous m'en répondez !

C'eſt m'en dire beaucoup.

L I S I D O R.

Bien moins que je n'en pense.

I S A B E L L E.

Vous me parlez , Monsieur , avec tant d'assurance  
Que vous m'embarrassez ; mais je me flatte à tort !  
Eh , qui voudroit de moi dans mon malheureux  
fort ?

L I S I D O R.

Quelqu'un , & qui m'est cher , puisqu'il faut vous  
l'apprendre ,

Est pénétré pour vous d'une estime si tendre  
Qu'à se voir votre époux , son cœur ose aspirer :  
Je suis chargé pour lui de vous le déclarer.  
Il a de la naissance , un grand bien en partage ,  
Il est d'une humeur douce , à peu près de mon âge.

I S A B E L L E *à part.*

C'est lui-même.

L I S I D O R.

Ce mot semble un peu vous troubler ?

I S A B E L L E.

Non , son plus grand bonheur est de vous ressem-  
bler ,

Et puisqu'il vous est cher , Monsieur , vous de-  
vez croire

Qu'à mériter son cœur , le mien mettra sa gloire.

L I S I D O R.

Je suis flatté pour moi presque autant que pour lui ,  
D'un aveu dont je vais l'informer aujourd'hui.  
Ne dites rien. Dans peu nous concluons la  
chose.

I S A B E L L E.

De mon destin , sur vous , Monsieur , je me re-  
pose.

48 L'EMBARRAS DU CHOIX.

Mais pour mon frere enfin, ne décidez-vous rien?

LISIDOR.

Vous m'occupez vous seule. Adieu , songez-y bien.

( *Il lui baise la main.* )

---

S C E N E I V.

LISIDOR, ISABELLE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS *à Lisidor.*

**N**E vous dérangez point , Monsieur , je me retire.

LISIDOR.

Je ne me gêne pas. Je n'ai plus rien à dire.

( *Il sort.* )

---

S C E N E V.

LE MARQUIS, ISABELLE.

LE MARQUIS.

**P**ardon , si j'ai troublé cet entretien si doux :  
Mais ces lieux ont sujet de se plaindre de vous.

Vos yeux embrasent tout sans distinction d'âge,  
Et sans aucun égard au droit du voisinage

Le

Le Maître du Château. Quel excès de rigueur !  
Est forcé de baiser la main de son vainqueur.

ISABELLE.

Monsieur , en vérité ....

SCENE VI.

LE MARQUIS, ISABELLE,  
LE CHEVALIER, LUCILE.

LE MARQUIS *à Isabelle.*

Venez , Mademoiselle ;  
Venez féliciter la charmante Isabelle.

LUCILE.

De quoi ?

LE MARQUIS.

D'une conquête.

LUCILE.

Est-ce la vôtre ?

LE MARQUIS.

Non.

Celle dont il s'agit est, sans comparaison ,  
D'un ordre bien plus rare , & d'un goût plus su-  
blime ;

Le frivole , vraiment , n'obtient point son estime.

LUCILE.

Je le crois.

ISABELLE.

Mais , Monsieur , je ne vous comprends pas.

50 L'EMBARRAS DU CHOIX.  
LE MARQUIS.

Je ne dirai plus rien. Je vois votre embarras ;  
Et ma discrétion m'ordonne le silence.

ISABELLE.

Votre discrétion , Monsieur. Elle m'offense ?  
On croiroit qu'un mystère est caché là dessous.

LE MARQUIS.

Et c'en est un vraiment ; mais glorieux pour vous.

ISABELLE.

Expliquez-vous , Monsieur , parlez. Qui vous  
arrête ?

LUCILE.

Isabelle a raison. Qu'elle est cette conquête ?

LE CHEVALIER.

Votre bouche , Marquis , a tort également  
D'avoir parlé d'abord , de se taire à présent.

LE MARQUIS.

Je ne balance plus , puisqu'on m'en fait un crime ,  
Lisidor est celui dont elle obtient l'estime.

ISABELLE.

Ne croyez pas Monsieur qui prétend s'égayer.

LE MARQUIS.

Non ; ce triomphe est vrai , quoiqu'il soit singu-  
liér.

LE CHEVALIER.

Pour avancer , Monsieur , un discours de la sorte ;  
Quelle preuve avez-vous ? Parlez.

LE MARQUIS.

Une très-forte :

Mais pour le demander de cet air empressé ,  
Il faut que votre cœur y soit intéressé.

LE CHEVALIER.

Oui , je prens intérêt à la cause des Dames.



## COMEDIE.

Nous devons respecter le secret de leurs ames ,  
Et leur sauver en tout l'embarras de rougir.

LE MARQUIS.

Que mon oncle est galant ! L'amour le fait agir,  
Et pour le coup tout haut ses sentimens éclatent !  
( *S'adressant à Lucile.* )

Mademoiselle en veut aux oncles qui la flattent.  
Pour avoir leur hommage , elle n'épargne rien ;  
C'est peu de plaire au vôtre , elle charme le mien ,  
Et sa beauté , pour peu que le sort la seconde ,  
Va bientôt enflammer tous les oncles du monde.

ISABELLE.

Comme il a le talent de tout empoisonner !

LE CHEVALIER.

Vous abusez , Monsieur , du droit de badiner.

LUCILE.

Oùi , vous poussez , Marquis , trop loin la raillerie.

LE MARQUIS.

Madame , ce n'est point du tout plaisanterie :  
Je dis ce que j'ai vû , vû de mes propres yeux ,  
Tout à l'heure , à l'instant , & dans ces mêmes lieux.

ISABELLE.

Quoi ? Qu'avez-vous donc vû ?

LE MARQUIS.

Je n'ai fait que surprendre  
Lisidor près de vous dans l'attitude tendre.  
D'un amant.... Votre front se couvre de rougeurs  
Et je dois ménager cette aimable pudeur.

ISABELLE.

La chose est toute simple.

52 L'EMBARRAS DU CHOIX.  
LE MARQUIS.

Oui , toute naturelle  
De baiser une main , sur tout quand elle est belle.

ISABELLE.

D'affaire sérieuse il étoit question ;  
Je parlois pour mon frere.

LE MARQUIS.

Oh ! Je change de ton :  
Vraiment ceci pour moi n'est plus matière à rire.

---

S C E N E V I I .

LE MARQUIS , ISABELLE  
LE CHEVALIER, LUCILE ,  
FINETTE.

FINETTE à *Lucile.*

Pardon , en ce moment votre pere desire  
De vous entretenir , & marche sur mes pas.

LUCILE *au Marquis.*

Le Chevalier & moi ne vous conseillons pas  
De poursuivre ce ton, Monsieur , en sa présence ;  
Vous ne trouveriez pas en lui notre indulgence.

LE MARQUIS.

Je ne l'ai jamais vû.

LE CHEVALIER.

Nous allons vous quitter.

LE MARQUIS *au Chevalier.*

Avant que nous sortions , daignez me présenter.

Il me tarde d'avoir l'honneur de le connoître.

LE CHEVALIER.

Marquis , avançons-nous , car je le vois paroître.  
Venez.

---

SCENE VIII.

LE MARQUIS, ISABELLE,  
LE CHEVALIER, LUCILE,  
FINETTE, CLEON.

LE CHEVALIER *à Cléon.*

**M**onsieur , voilà le Marquis , mon neveu ,  
Que j'ose ....

LE MARQUIS.

Ah ! Ciel !

CLEON *à part.*

Mes yeux se trompent ! Non , parbleu.

C'est ce jeune étourdi ....

LE MARQUIS *à part.*

C'est ce vieux Militaire.

CLEON *à part.*

A qui j'appris à vivre.

LE MARQUIS.

Avec qui j'eus à faire.

LE CHEVALIER.

Vous reculez tous deux ?

CLEON.

C'est lui , je le remets.

54 L'EMBARRAS DU CHOIX.  
LE CHEVALIER.

Quoi ! Vous vous êtes vûs ?

CLEON.

Oui, même de fort près.

LE CHEVALIER.

En quels lieux ?

CLEON.

A Paris, sortant des Tuilleries,  
Et ce fer que voilà réprima ses faillies ;

LE CHEVALIER.

Me voilà trop instruit.

LE MARQUIS.

Je n'ai pû l'oublier.

LUCILE.

La rencontre est fatale , & le coup singulier.

ISABELLE.

Cette reconnoissance est neuve & fort touchante!  
Monsieur trouve son Maître , & je sors très-con-  
tente.

Sa façon d'enseigner est la bonne en effet.  
Profitez-en, Marquis, & vous ferez parfait.

( Elle sort. )



## SCENE IX.

LE MARQUIS , LE CHEVALIER ,  
LUCILE , FINETTE ,  
CLEON.

**L**A surprise fait place à la reconnoissance ,  
Vous avez justement puni mon imprudence ,  
De la leçon, Monsieur, je vous suis obligé ;  
J'étois mauvais plaissant, vous m'avez corrigé,  
J'ai du moins près de vous fait preuve de courage ;  
Pour comble de bonheur vos coups m'ont rendu  
sage ;

Et si de votre estime, ils deviennent le sceau,  
Je les regarderai comme un bienfait nouveau ;  
Je n'épargnerai rien pour la rendre durable.

C L E O N.

On est sûr de l'avoir, dès qu'on est raisonnable ;  
Votre esprit m'a choqué ; mais vous avez du  
cœur,

Ce titre peut beaucoup près d'un homme d'honneur.

Mais pour qu'il ait son prix, Monsieur, qu'il vous  
souviennne,

Qu'il faut qu'à l'avenir votre ardeur se contienne ;  
Et je vous le déclare ici devant témoins ,  
Je ne raille jamais, & je ris encore moins ,  
Souvenez-vous-en bien, c'est ma grande maxime ;  
Et c'est le seul chemin qui mène à mon estime.

D iiij

56 L'EMBARRAS DU CHOIX,  
LE MARQUIS.

Je le prendrai, Monsieur.

LE CHEVALIER, à Cléon.

Et son Oncle aujourd'hui,

Ose, de son respect, vous répondre pour lui.

( Il sort avec le Marquis )

---

S C E N E X I I.

C L E O N , L U C I L E .

C L E O N .

**M**A fille, répond-moi : Parle. Aimes - tu ton  
pere ?

L U C I L E .

Pouvez-vous en douter ! Quelle preuve sincere  
Faut-il vous en donner qui dépende de moi ?

C L E O N .

La seule qui me flatte & que j'attens de toi.  
Mon frere, de ton sort, te rend seule maîtresse ;  
Et mon amour exige ici de ta tendresse,  
Qu'à mon autorité tu remettes tes droits,  
Et me laisses, moi seul, disposer de ton choix.

L U C I L E .

Mais à vos loix jamais je ne me suis soustraite,  
Pourquoi demandez-vous que mon cœur s'y sou-  
mette ?

C L E O N .

Je veux de ton respect un garant plus certain ;  
C'est de prendre sur l'heure un époux de ma main.

Sur l'heure !

C L E O N.

Oui, sans tarder. Tu te tais ? Ce silence  
M'annonce, je le vois, ta désobéissance.

L U C I L E.

Mon silence par vous est mal interprété ;  
Je suis toujours soumise à votre volonté.  
C'est, d'un noeud trop prochain, l'heure précipi-  
pitée

Qui glace justement mon ame épouvantée.

C L E O N.

L'époux à qui je veux que tu donnes ta foi,  
Ne doit point t'inspirer un si mortel éfroi ;  
Fierval, à ton destin, est digne qu'on l'unisse,  
Dans ma dernière affaire, il m'a rendu service :  
Pour l'en récompenser ta main est mon seul bien.

L U C I L E

Mon pere, & mon bonheur le comptez-vous  
pour rien ?

Fierval ! Songez quel choix....

C L E O N.

Mais il plaît à ton pere.

L U C I L E.

Mon Oncle à mon égard se montre moins sévere.

C L E O N.

Ton Oncle ! Je t'entens. La fortune lui rit,  
Il est tout à tes yeux, & moi, qu'elle trahit ! ....  
Je suis dans le néant. O pouvoir des richesses ! ..  
O pauvreté cruelle, à quel point tu m'abaisse ?

L U C I L E.

Ciel ! Qu'osez-vous penser ?

58 L'EMBARRAS DU CHOIX,  
CLEON.

Oui, tu me fais trop voir  
Que je suis dans ces lieux un pere sans pouvoir.  
Ledernier des humains est maître de sa fille,  
Et moi seul je n'ai pas ce droit dans ma famille.

LUCILE.

Vous déchirez mon cœur par ce reproche affreux !  
Mais je dois tout souffrir. Vous êtes malheureux ;  
C'est un nouveau devoir qui m'atache à mon pere,  
Et qui rend à mes yeux sa personne plus chere.  
Je voudrois , sur le champ , pouvoir vous obéir ;  
Mais je ne puis si-tôt y plier mon desir :  
N'usez point envers moi d'une rigueur extrême ;

Pour être mon tiran , vous m'aimez trop vous même.

Un nœud fait à la hâte , & sans se consulter ,  
Est , de tous les liens , le plus dur à porter.  
Differez seulement , mon humble remontrance  
Est mon unique espoir , & toute ma défense ;  
Ne la rejetez point , j'ose vous en prier ,  
Et pesez mieux ma chaîne avant de me lier.

CLEON.

Un autre sur Fierval emporte la balance.

LUCILE.

S'il étoit vrai , mon cœur vous l'eût nommé  
d'avance

Et je ne serois pas dans la perplexité ;  
Vous devez être sûr de ma sincerité ;  
C'est l'embarras du choix qui me force d'attendre.  
Mon pere , jusqu'ici , puisqu'il faut vous l'apprendre ,  
Aucun ne m'a paru digne de l'obtenir.



# C O M E D I E.

59

De les connoître mieux , donnez moi le loisir ,  
Je n'abuserai pas de votre confiance,

C L E O N.

A qui donc prétens-tu donner la préférence ?

L U C I L E.

C'est au plus vertueux , c'est à celui de tous  
Qui fera voir le plus d'attachement pour vous ,  
D'estime pour mon Oncle , en un mot pour moi-  
même :

Et dont les procédés me convaincront qu'il  
m'aime.

C L E O N.

Tu prétens m'ébloûir par un si beau discours.  
Ecoute. Il faut t'ouvrir mon ame sans détours ;  
J'ai lieu de soupçonner que dans le fonds la tienne,  
De quelque vain dehors dont elle se soutienne ,  
Panche vers ce Marquis qui vient de me quitter.

L U C I L E.

Mon pere , il n'en est rien , j'ose le protester.  
A peine je reçois sa seconde visite ,  
Et vous pouvez penser. . . .

C L E O N.

Ces fripons-là vont vite.

L U C I L E.

Non pas auprès de moi , leurs progrès sont plus  
lents ;

Le vrai mérite seul a des droits sur mes sens.

C L E O N.

Commence par l'exclure , ou la preuve est dou-  
teuse.

L U C I L E.

Cette distinction lui seroit trop flatteuse ;  
Je vous fais le serment , pour vous tirer d'erreur ;

60 L'EMBARRAS DU CHOIX,  
Qu'à votre volonté je soumettrai mon cœur ;  
Et quel que soit l'époux , à qui ma foi s'engage ,  
Qu'il n'aura mon aveu qu'après votre suffrage.  
Mais concourant vous-même à ce bonheur commun ,

Daignez n'en protéger , ni n'en exclure aucun ;  
Il faut , pour faire un choix , où l'équité se montre ,

Fuir la prévention qui parle pour ou contre.

CLEON.

Quel rôle veux-tu donc que je fasse en ceci ?

LUCILE.

Celui de Juge intègre , & de parfait ami ;  
Etudiez leurs cœurs , pesez bien leur conduite ,  
Et prononcez après en faveur du mérite ;  
Qu'il ait seul l'avantage , & dans ce jugement ,  
Nous nous rencontrerons presque infailliblement.

CLEON.

Tu prendras en ce cas le Baron pour mon Gendre.

LUCILE.

S'il en est le plus digne , il a droit de l'attendre.

CLEON.

Je te répons déjà qu'il l'est.

LUCILE.

Vous oublie ,  
La qualité de Juge , & pour lui vous croiez ,  
La prévention seule.

CLEON.

Ah ! Têtebleu , j'enrage !  
J'ai du malheur en tout. Ma fille est la plus sage ;  
Il faut que je lui cède , en dépit du Baron ;

Pour surcroît de chagrin, je sens qu'elle a raison.  
Je fors, & malgré moi, je laisse ton cœur maître;  
Puisque ton pere en rien ne sçauroit jamais l'être.  
Mais songe que je suis redevable à Fierval;  
Qu'à ce mérite-là nul autre n'est égal;  
Que ton premier devoir est d'acquitter mes dettes;  
Et pour ne pas combler l'horreur où tu me jettes,  
Qu'il faut que le Marquis, quand même il t'auroit  
    plu,  
Soit choisi le dernier & le premier exclu.

( *Il sort.* )

---

## S C E N E    X I.

LUCILE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

**L**A fraïeur me ramène, & je crains votre pere,  
Lucile, à mon neveu, sans doute il est con-  
    traire :

Mais, que vois-je ? Votre air me rend plus inquiet,  
Vous êtes agitée.

LUCILE.

Et j'en ai bien sujet !

Il veut que de Fierval je devienne la femme.  
Sur le juste délai que demande mon ame,  
Il m'ose soupçonner du plus noir des oublis,  
Et croit que ses malheurs excitent mes mépris.  
Je n'ai pû l'arracher à cette erreur fatale ;  
Jugez de ma douleur, il n'est rien qui l'égale.

62 L'EMBARRAS DU CHOIX,  
LE CHEVALIER.

J'en suis tout pénétré. Quel parti cependant ...  
LUCILE.

En puis-je prendre aucun, dont mon cœur soit  
content ?

LE CHEVALIER.

C'est pourtant ce cœur seul qu'il faut choisir,  
pour guide.

LUCILE.

Il est trop partagé ; le moien qu'il décide !

LE CHEVALIER.

J'ai cru, vers le Marquis, que vous panchiez un  
peu.

LUCILE.

Il a dans son abord, je vous en fais l'aveu,  
Il a dans ses discours ce charme inexprimable,  
Qui fait dire aussi-tôt : ce jeune homme est ai-  
mable.

Mon cœur le choisiroit s'il en croioit mes yeux,  
Mais il joint, par malheur, à ces dons gracieux,  
L'esprit vain & léger des Marquis de son âge,  
Et la malignité sur tout est son partage.

Vous qui parlez pour lui, vous a-t'il respecté ?  
Ma présence, Monsieur, ne l'a point arrêté,  
Il est incorrigible. En étant convaincuë,  
Sur lui, pour un tel choix, puis-je jetter la vuë ?  
J'armerois contre moi mon pere prévenu,  
Qui m'a fait, de l'exclure, un devoir absolu :  
Ce seroit lui manquer, bien plus, le compro-  
mettre.

Et je mourrois plutôt que de me le permettre.

LE CHEVALIER.

Il est vraiment épris.

COMEDIE. 63  
LUCILE.

Dites qu'il le paroît.

Tout parle de l'amour & rien ne le connoît.  
Il me respecteroit, s'il étoit vrai qu'il m'aime.  
Mon goût, & mes conseils feroient sa loi suprême;

Il les méprise tous, & dès le premier jour.  
Et vous osez, Monsieur, me vanter son amour?

LE CHEVALIER.

Sur l'esprit du Marquis, que n'ai-je plus d'empire?  
LUCILE.

Que n'a-t'il les vertus que mon cœur lui desire?  
Dans l'excès de mon trouble & de mon embarras,  
Conseillez-moi vous-même, & conduisez mes pas.

Sûre de votre cœur & de votre droiture,  
Je m'en rapporte à vous dans cette conjoncture  
Si vous me répondez vous-même, en ces momens,

De l'amour du Marquis & de ses sentimens,  
En votre probité ma confiance est telle  
Que je me lie à lui d'une chaîne éternelle;  
Et que, sur votre foi, pour en venir à bout,  
Je fléchirai mon pere & surmonterai tout.

LE CHEVALIER.

Confiance qui m'est plus chere que la vie!  
Votre estime pour moi ne fera point trahie.  
Vous pouvez de ce choix vous reposer sur nous;  
J'y ferai mille fois plus sévere que vous.  
Le bonheur de vos jours est l'objet qui me guide.  
Ce n'est plus en parent, c'est en Censeur rigide  
Que je vais, du Marquis, examiner l'ardeur.  
Si son ame toujours persiste en son erreur,

64 L'EMBARRAS DU CHOIX,

Et si , de mes conseils , sa malice se jouë ,  
Ma bonté l'abandonne & je la defavouë.

Adieu , je fais serment d'adopter pour neveu  
Celui qui se rendra digne de notre aveu.

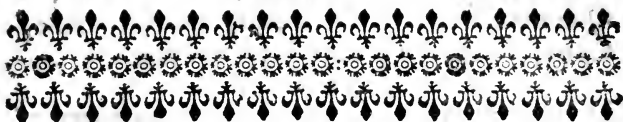
Les nœuds de la vertu qui tous deux nous atta-  
chent ,

Surpassent ceux du sang qui souvent se relâchent.

L'honneur , la probité , les mœurs , les sentimens,  
Sont mes premiers amis & mes plus chers parens.

*Fin du troisième Acte.*

ACTE



## A C T E IV.

---

### SCENE PREMIERE.

LISIDOR ISABELLE.

LISIDOR.

**O**Ui, charmante Isabelle, oùi pour votre avantage,  
 Je viens presser l'instant de votre mariage.  
 L'époux qui vous recherche, & dont je tais le nom,  
 Brûle de voir former cette heureuse union.  
 Votre tante est, de tout, secrettement instruite,  
 Et nous avons choisi le Château qu'elle habite  
 Pour célébrer un nœud qui doit vous enrichir.  
 Le silence est un point important à remplir.

ISABELLE.

Il suffit. Je tiendrai la chose très-secrete.

LISIDOR.

Nous la divulguerons quand elle sera faite.  
 D'une nôce publique, un Vieillard craint l'éclat.  
 Votre Amant, pour la sienne est d'ailleurs délicat:  
 Il veut qu'avec le goût, le mystere l'appête,

66 L'EMBARRAS DU CHOIX,  
Et n'avoir pour témoins d'une si douce fête,  
Que des amis de choix, non un tas de cousins,  
Convives affamés, aussi fots que malins.

I S A B E L L E.

Mais ne pourrai-je pas en instruire mon frere ?

L I S I D O R.

Vous pouvez l'en prier, mais qu'il songe à se  
taire,

Et ne mène sur tout nulle suite avec lui.

On craint également la censure & l'ennui.

Je vais sans différer prier la compagnie

Qui doit être ce soir de la cérémonie ;

Puis je reviens vous prendre, & conduire vos  
pas,

Où vous attend un sort digne de vos appas.

---

## S C E N E II.

I S A B E L L E *seule.*

**D**U Marquis, pour le coup, les vives rail-  
leries,

En douces verités se trouvent converties ;

Du riche Lisidor je triomphe aujourd'hui ;

Ma beauté fait ma gloire, & devient mon appui.

Cet époux anonyme, & dont l'amour extrême

Veut me combler de biens, n'est autre que lui-  
même.

L'âge, la ressemblance ont trop dû me frapper ;

Ses yeux me l'ont mieux dit : je ne puis m'y trom-  
per.



Tout me porte à conclure une si grande affaire ,  
J'affûre ma fortune & le bonheur d'un frère.  
Il doit se rendre ici. J'attens... Mais je le voi.

---

S C E N E III.

ISABELLE LE BARON

LE BARON.

**M**A sœur, qu'avez-vous fait ? Parlez. Instruisez-moi.

ISABELLE.

Calmez un peu vos sens. Vous voilà hors d'haleine.

LE BARON.

Non, plus j'attens, & plus je respire avec peine.  
Pour mon soulagement, de grace, expliquez-vous,

Puis-je enfin de Lucile esperer d'être époux ?

ISABELLE.

Oui, vous pouvez, mon frere, & vous devez l'attendre.

LE BARON.

Croirai-je, juste Ciel ! ce que je viens d'entendre ?

Ne me trompez-vous pas ?

ISABELLE.

Non, je puis, en ce jour,  
Aux yeux de vos rivaux, couronner votre amour.

68 L'EMBARRAS DU CHOIX;  
LE BARON.

Est-il bien vrai ?

ISABELLE.

J'en suis la maîtresse absolue !

LE BARON.

Ma joie en ce moment ne peut être rendue ;  
J'implore vos bontés , ma sœur , ma chère sœur ;  
Puisqu'il dépend de vous , faites donc mon bonheur !

ISABELLE.

Quelque effort qu'il en coûte à mes sens qui combattent ,

Je les vaincrai pour vous.

LE BARON.

Ces sentimens me flattent.

Mais parlez clairement , je ne vous entens pas.

ISABELLE.

Il faut vous l'avouer , malgré mon embarras ,  
Puisque c'est un secret qui vous est nécessaire.  
Lisidor.....

LE BARON.

Eh bien ?

ISABELLE.

M'aime.

LE BARON.

Il vous aime !

ISABELLE.

Oùi , mon frere.

LE BARON.

Mais , où cet amour là , conduira-t'il le mien ?  
Voilà ce qu'entre-nous mon oeil ne voit pas bien.

ISABELLE.

Il est peu pénétrant dans cette conjoncture ;

La chose est pourtant simple, & n'est rien moins qu'obscure :

Dès que Lisidor m'aime, il prétend m'épouser ;  
Lui-même pour ce nœud, vient de tout disposer.  
Et de votre bonheur, ma main sera le gage.

LE BARON *d'un air froid.*

Je comprends, & je dois vous en remercier.

I S A B E L L E.

Oui, votre sœur pour vous veut se sacrifier ;  
Car je vous l'avoirai, c'est avec répugnance  
Qu'à mon âge je forme une telle alliance.  
Pour unir ma jeunesse au destin d'un Vieillard ;  
Il faut, mon frere, il faut, à vous parler sans  
fard,

Que vous me soiez cher, mais autant que vous  
l'êtes.

LE BARON.

Rien n'est si beau, ma sœur, que l'effort que vous  
faites,

Et je suis pénétré de votre affection.

Mais vous allez forcer votre inclination,

Et pour me rendre heureux, vous ferez misera-  
ble.

Je n'y puis consentir ; cette image m'accable.

I S A B E L L E.

Mon frere, sur mon sort, ne jetez point les yeux.

Je fais votre bonheur ; c'est le plus précieux.

LE BARON.

Vous ne le ferez point aux dépens de vous-mê-  
me ;

Quels que soient les attraits de Lucile que j'aime,  
Votre frere, à ce prix, ne veut point de sa main.

70 L'EMBARRAS DU CHOIX;  
ISABELLE.

Ce refus affermit mon cœur dans son dessein.  
Vous êtes généreux, votre exemple m'anime,  
Et pour vous surmonter, je serai magnanime.

LE BARON.

Non, ne vous flattez pas de me vaincre en bon  
cœur.

ISABELLE.

Adieu, je vais presser....

LE BARON.

N'en faites rien, ma sœur.

ISABELLE.

Dans mon noble projet il n'est rien qui m'arrête,  
Et Lucile au plutôt fera votre Conquête.

( Elle sort. )

---

## SCENE IV.

LE BARON *seul.*

**L'**Hypocrite me joue, & j'étouffe en secret;  
Ce n'est pas mon bonheur qui la touche en  
effet.

Le bien de Lisidor lui seul la détermine.  
De Lucile, ce nœud va causer la ruine....  
Ciel! Quel coup! Mais au fonds je suis riche, &  
mon bien...

Plaisant raisonnement! Perd-elle moins le sien?  
Je sens contre ma sœur des mouvemens de rage;  
Il faut que je les cache. Ah! fatal mariage!

SCENE V.

LE BARON , LE MARQUIS , LUCILE.

LE MARQUIS.

O Ui , la sœur de Fierval se marie aujourd'hui.

C'est l'entretien du jour.

LUCILE.

Scavez-vous avec qui ?

LE MARQUIS.

Non , voilà justement ce qu'on n'a pû me dire.

LUCILE.

J'aperçois le Baron qui va nous en instruire.

( Au Baron. )

L'Hymen de votre sœur est-il vrai ?

LE BARON.

Trop certain ;

Et j'en ressens pour vous un sensible chagrin.

LUCILE.

Pour moi ! De son bonheur , je ne suis point jalouse.

LE BARON.

D'honneur , c'est malgré- moi que votre oncle l'épouse.

LUCILE.

Mon oncle !

LE MARQUIS à Lucile.

Avois-je tort de rire à leurs dépens ?

E.iiiij

## SCENE VI.

LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE,  
FINETTE.

FINETTE *à Lucile.*

**D**E la part de Monsieur , on vient dans ces  
instans ,  
Vous prier de vouloir prêter vos pierreries.  
C'est pour parer ce soir une de vos amies  
Qui doit être d'un Bal.

LE BARON.

C'est ma sœur sûrement ,  
C'est elle à qui votre oncle en veut faire un pré-  
sent.

LE MARQUIS.

Mais ce Bal est assez intéressant pour elle ,  
Et voilà qui confirme encore mieux la nouvelle.

LUCILE *à Finette qui rentre.*

Je vais les envoyer.



## SCENE VII.

LE MARQUIS, LE BARON;  
LUCILE.

LE BARON *à Lucile.*

**E**st-il permis, ô Ciel !  
Que Lisidor vous fasse un tour aussi cruel ?

LUCILE.

Il est maître de tout, il peut sans injustice . . . .

LE BARON.

Eh ! N'est ce pas assez que ma sœur vous ravisse  
Tout le bien de cet oncle ? Et quel bien ? J'en  
frémis ;

Le plus beau, le plus grand qui soit dans le païs ;  
Cela me fend le cœur !

LE MARQUIS.

On n'y tient point, Madame ;  
Et Monsieur m'attendrit jusques au fonds de  
l'ame.

LUCILE *au Baron.*

Consolez-vous, Monsieur, & soyez moins cha-  
grin.

Si j'éprouve aujourd'hui ce revers du destin ,  
N'ayant point mérité ma disgrâce imprévue ,  
Je la supporterai sans en être abbatue ;  
J'ai du moins ma vertu que rien ne m'ôtera ,  
Et dans tous mes malheurs elle me suffira.

74 L'EMBARRAS DU CHOIX.

LE BARON.

Cette perte pour vous me rend inconsolable.

LE MARQUIS.

Moi, de la réparer, je me sens très-capable ;  
Mais, pour en témoigner un chagrin sans égal,  
Cette gloire étoit dûe à Monsieur de Fierval.

LE BARON.

Un pareil compliment a lieu de me surprendre ;  
Et je ne sçai, Monsieur, comment je dois le  
prendre.

LE MARQUIS.

Monsieur, la modestie ajoutée à vos vertus.  
Mon estime s'accroît.

LUCILE.

Finissons là-dessus.

Venez, Marquis

LE MARQUIS.

Je suis à vos ordres, Madame.  
Monsieur, je suis charmé de votre grandeur d'ame.

LE BARON.

A d'autres ! Le Serpent est caché sous les fleurs ;  
On vous connoît ici comme par tout ailleurs.

LE MARQUIS.

La franchise est souvent travestie en malice :  
La libéralité passe pour avarice ,  
Vous le savez, Monsieur.

LUCILE.

Vous poursuivez toujours  
Sans égard :...

LE MARQUIS.

Je répons, Madame, à ses discours.

LE BARON

Il est vrai que le monde est bien méchant, bien  
traître.



COMEDIE.  
LE MARQUIS.

75

Oui, méchant, justement ; c'est-là le bien con-  
noître ,  
Et les particuliers feroient tous bons sans lui ,  
Vous même vous allez l'éprouver aujourd'hui.  
Votre douleur est vraie.

LE BARON.

Autant que violente.

LE MARQUIS.

Elle part d'un cœur noble , & d'une ame excel-  
lente.

Mais le monde qui donne à tout un mauvais tour,  
Va , sur cette douleur , plaisanter dans ce jour.  
Il dira, j'en suis sûr , que préférant l'utile ,  
Vous plaiguez beaucoup moins le malheur de  
Lucile ,

Que vous ne regrettez les biens de Lisidor ,  
Ses Terres , ses Châteaux , & tous ces monceaux  
d'or

Qui vous sont enlevés par l'himen d'Isabelle ,  
Et pour qui vous brulez d'une flamme si belle.

LE BARON.

Vous m'offensez, Monsieur, de me parler ainsi.

LE MARQUIS.

Monsieur, ce n'est pas moi, c'est tout ce Pays-ci  
Qui tiendra ce discours.

LUCILE *au Marquis.*

Pour railler de la sorte,  
Monsieur prend bien son tems.

LE MARQUIS.

Votre intérêt m'y porte.

LUCILE.

Un autre soin devoit occuper votre esprit,

76 L'EMBARRAS DU CHOIX.

Et je ne puis tenir contre un juste dépit.

Vous venez , comme lui , de vous faire connoître.  
De votre esprit , du sien , l'amour n'est point le maître.

Votre gaité le prouve autant que son chagrin ,  
Et ce n'est pas ainsi qu'on obtiendra ma main.

( Elle sort. )

---

SCENE VIII.

LE MARQUIS , LE BARON.

LE MARQUIS *à part.*

**L**E mépris est pour lui ; pour moi seul la colère :

Plus elle est vive , & plus je suis sûr de lui plaire.

---

SCENE IX.

LE MARQUIS , LE BARON ,  
CLEON , LE CHEVALIER.

CLEON *au Chevalier.*

**N**On, vous prenez vous dis-je, un inutile soin ;  
Je suis instruit , je sçai d'un fidele témoin  
Qui les a vus partir dans un même Carrosse ,  
Qu'au moment où je parle , on célèbre leur nôce.

Le malheur de ma fille est signé sans retour ;  
Je le savois bien , moi , qu'avant la fin du jour ;  
Je ferois accablé par un nouveau désastre !  
A cet acharnement je reconnois mon astre :  
Sur les jours de ma fille , il étend sa noirceur.  
Ah ! Fierval , vous Voilà. Partagez , ma douleur ;  
Ma Fille voit son bien ravi par Isabelle ;  
Je vous la destinois , vous y perdez comme elle.

LE BARON.

Je suis , à ce malheur , plus sensible que vous.

CLEON.

De votre part , Baron , ce sentiment m'est doux ;  
Votre amitié sincère , en un jour si funeste ;  
De tous les biens du monde , est le seul qui me  
reste ,

Et qui peut adoucir la rigueur de mes maux.

LE BARON.

A peine , à ce discours , je retiens mes sanglots.  
Par votre affliction la mienne est trop accrûë ,  
Je sens que je suffoque , & je suis votre vûë.

CLEON.

Comment ! Vous me quittez ?

LE BARON.

Hélas ! C'est malgré moi ;  
Je ne puis soutenir l'état où je vous voi.

( *Il sort.* )



## S C E N E X.

LE MARQUIS, CLEON,  
LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

**S**A sortie est touchante , & sa douleur est rare.  
CLEON.

Tu me gardois encore ce trait , ô fort barbare !  
Le seul homme ici-bas sur qui j'avois compté ,  
Me fuit tout le premier dans mon adversité.  
L'aspect d'un malheureux est un trait qu'on évite,  
Dans ses meilleurs amis , sa planete maudite  
Etouffe la tendresse , éteint les sentimens ,  
Et fait exprès pour lui les malhonnêtes gens.

LE CHEVALIER.

Elle ne les fait pas , mais elles les dévoile ;  
C'est la faute du cœur , & non pas de l'étoile.  
CLEON.

L'avare est démasqué comme le faux ami ;  
L'intérêt le guidoit alors qu'il m'a servi.

LE MARQUIS *d'un air gai.*

Pour moi , je vous tiendrai fidelle compagnie :  
Il faut moins s'affliger des revers de la vie ;  
Sur-tout un Militaire , un homme comme vous ,  
Du sort plus fierement doit soutenir les coups.  
Je dis plus ; cet himen , Monsieur , qui vous cha-  
grine ,  
Offre un côté plaisant.

C O M E D I E.

C L E O N.

79

Plaisant !

L E M A R Q U I S.

Des plus plaisans :

Votre cadet malin , à soixante-dix ans ,  
Par un trait raffiné de vengeance secrète ,  
Pour punir un avare , épouse une coquette ;  
Et comme votre fille a dit , par un bon mot ,  
Fierval en est la dupe , & Lisidor le sot.

C L E O N.

Qu'entens-je ! Quoi ? Ma fille a tenu ce langage ?

L E C H E V A L I E R à Cléon.

Je réponds du contraire , & Lucile est trop sage.

( *Au Marquis.* )

Vous la faites parler , vous êtes bien hardi.

L E M A R Q U I S.

Mais elle a pû le dire , & le mot est joli.

C L E O N.

Tant d'audace m'irrite , il est épouvantable ,  
De l'avoir inventé vous êtes seul capable....

L E C H E V A L I E R *retenant Cleon.*

Ah ! tous justes qu'ils sont , modérez vos trans-  
ports.

( *Au Marquis.* )

Et vous , sans répliquer , retirez-vous.

L E M A R Q U I S.

Je fors.

Et malgré qu'il en ait , je sçaurai par mon zèle ,  
Lui prouver qu'il n'a point un ami plus fidelle.

SCENE XI.

CLEON, LE CHEVALIER.

CLEON.

**I**L fait bien d'éviter l'effet de mon couroux.  
LE CHEVALIER.

Je me sens contre lui révolter comme vous :  
Mais, Monsieur, il est jeune, excusez son audace.

CLEON.

Aux rechutes, jamais je n'accorde de grace.

LE CHEVALIER.

Votre ame ....

CLEON.

Est inflexible. En parler seulement,  
C'est irriter ma peine & mon ressentiment.  
Prenez, à son égard, un soin plus salutaire ;  
Pour le repos commun il devient nécessaire.  
Craignez d'autres écarts, courez les prévenir ;  
Pour plus de sûreté pressez-le de partir ;  
Avec soin désormais, dites-lui qu'il m'évite,  
Ou je ne répons pas de moi ni de la fuite.

LE CHEVALIER.

Je cede à ce conseil, & je cours l'arrêter ;  
Mais dans votre chagrin je crains de vous quitter.

CLEON.

Il seroit aggravé par le coup dont je tremble.  
Ma fille vient, laissez les malheureux ensemble.

SCENE

## SCENE XII.

CLEON, LUCILE.

LUCILE.

**M**On pere, jusqu'à moi, vos cris sont parvenus,  
D'une juste frayeur, tous mes sens sont émus.

CLEON.

Ma fille, tu me vois dans un trouble effroyable.  
La douleur me pénètre, & le chagrin m'accable.  
Parens, amis, tout s'arme & s'unit contre moi.  
Mon frere marié me fait gémir sur toi,  
Le Baron m'abandonne, & le Marquis m'offense.

Il t'outrage toi-même; il a l'impertinence  
De lancer sur ton oncle un trait des plus méchans,

Et dit qu'il vient de toi.

LUCILE.

Ciel! Qu'est-ce que j'entens?  
Le Marquis à ce point ose noircir ma gloire?  
Vous ne me faites pas l'injure de le croire?

CLEON.

Non, je ne le crois pas, mais je crains que ton  
cœur

Ne protège en secret son calomniateur.

82 L'EMBARRAS DU CHOIX,  
LUCILE.

Il a par trop d'endroits mérité ma colère :  
Je n'ai des sentimens que pour plaindre mon  
pere.  
Mon cœur, dans son devoir, est trop bien affermi ;  
Et dès qu'on vous offense, on est mon ennemi.  
Ma parole ....

CLEON.

Suffit. Elle te justifie,  
Ton état met le comble aux horreurs de ma vie.  
Mes malheurs personnels jusques à ces momens,  
Ne m'avoient arraché que des emportemens ;  
Les tiens seuls font couler des pleurs de mes pau-  
pières.  
Sens ces larmes, ma fille, elles sont mes premières,  
Ma juste affliction redouble en te voyant ;  
Ta fortune est changée en un sort effrayant :  
Il ne te reste plus à partager au monde  
Que ma misère affreuse, & ma douleur profonde.

LUCILE.

J'ai lieu de me flatter, mon pere, dans ce jour,  
Que j'obtiens votre estime, & que j'ai votre  
amour.

CLEON.

Les larmes dont tu vois mes yeux encore hu-  
mides,  
De ma forte amitié sont les preuves solides.

LUCILE.

Ces garants sont pour moi plus précieux que l'or,  
Votre fille est trop riche avec un tel trésor ;  
Ce bien est tout pour moi, c'est le seul que je  
goûte,  
Et pour le conserver, il n'est rien qui me coûte.



Quoi ? Tu quitteras tout pour venir avec moi ?  
Parle.

L U C I L E.

Oùi, je le souhaite autant que je le doi.  
Loin que la solitude ait rien qui m'épouvante,  
Je me fais de la vôtre une image charmante.  
Venez, partons, mon pere, & retirons-nous y.  
Je n'ai pas de mérite à prendre ce parti :  
Abandonner le monde en ce revers propice,  
Est un plaisir pour moi non pas un sacrifice.  
Je préviendrai vos vœux, je vous consolerai,  
En partageant vos maux, je les adoucirai ;  
Je mettrai tous mes soins & mon bonheur su-  
prême  
A vivre, à respirer pour un pere que j'aime.

C L E O N.

Un retour si parfait, si rempli de vertu,  
Vient redonner la force à mon cœur abattu.  
Qu'une fille si tendre a droit de m'être chere !  
Je ne connoissois pas ton noble caractère ;  
Ta tendresse devient ma richesse à son tour :  
Allons tout disposer pour quitter ce séjour.  
Appui de ma vieillesse, & gloire de ma vie,  
Vien, tu fais éprouver à mon ame ravie,  
Que les cœurs vertueux dans le sein des mal-  
heurs,  
Goûtent en s'unissant les plus grandes douceurs.

*Fin du quatrième Acte.*



## ACTE V.

### SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER , FINETTE.

LE CHEVALIER.

**Q**Uoi? De tous ses Amans, la Troupe est disparuë?

FINETTE.

Oui. Lucile, Monsieur, ne craint plus la cohuë;  
La solitude régne en son appartement.

LE CHEVALIER.

Comment! elle est donc seule?

FINETTE.

Oui, seule exactement;  
Elle attend pour partir, que son pere revienne,  
Sans craindre qu'à present personne la retienne.

LE CHEVALIER.

Quel sort! Le Marquis seul eût pû le rétablir;  
Mais il s'en rend indigne. Au lieu de se remplir  
Du soin de consoler la fille & de lui plaire;  
Pour réparer le tort qu'il s'est fait près du pere  
A plaisanter Fierval, il perd son tems ailleurs,

Et rit de mes conseils comme de leurs malheurs.

FINETTE.

Cette façon d'agir n'est pas bien régulière:  
Mais on s'oublie un peu quand on est sûr de plaire;  
Je rentre.

LE CHEVALIER.

Attendez-là. Pour écrire un billet,  
Dont je vais vous charger, j'entre en ce Cabinet.

FINETTE.

Cela suffit, Monsieur.

(*Le Chevalier entre dans le Cabinet.*)

## SCENE II.

FINETTE *seule.*

**L**E sort de ma Maîtresse  
Me remplit d'une juste & profonde tristesse.  
Mon état est plus sûr, s'il fait moins de fracas;  
Finette, pour tomber, est assise trop bas;  
Et je puis défier la fortune, à tout prendre,  
Elle peut m'élever, non me faire descendre.

## SCENE III.

LUCILE, FINETTE.

FINETTE.

**V**ous accompagnez donc votre pere qui part ?

LUCILE.

Oui nous quittons ces lieux dans une heure au plus tard ,

Et j'attens cet instant avec impatience.

FINETTE.

Il m'afflige pour vous ; j'en soupire d'avance ;  
Je voudrois & ne sçai comment vous consoler ,  
Du poids de vos malheurs je me sens accabler.

LUCILE.

Ils dévoilent le cœur de mes amans avarés ?  
Il sont un bien pour moi.

FINETTE.

Les vrais amans sont rares.

LUCILE.

Une fille sans bien , d'ailleurs riche en vertu ,  
Et dont l'amour d'un pere est le guide absolu ,  
Est cent fois plus heureuse en sa noble indigence ,  
Que ne l'est dans le sein d'une haute opulence ,  
Une femme liée au destin d'un mari ,  
Dont l'argent qu'elle apporte est l'objet favori ,  
Et qui donnant au bien tout son soin mercenaire ,

Est bien moins son époux que son homme d'affaire.

L'Hymen est , à mes yeux , le comble du malheur ;  
S'il n'est fait par l'estime , & lié par le cœur.

FINETTE.

Mais le Marquis vous reste , il est le plus aimable.

LUCILE.

Finette , à mes regards il est le plus coupable ;  
Je n'ai , pour ses rivaux , qu'un tranquille mépris ,  
Mais il a justement soulevé mes esprits.

Qu'on m'ôte tous les biens dont on m'avoit flattée ,

Je me tais , & j'en suis foiblement agitée :

Mais il veut m'enlever l'amour de mes parens ,

L'estime de mon pere , & des honnêtes gens ,

Me prêtant les noirceurs que contre eux il débite ,

Me ravir tout le fruit de ma bonne conduite ,

Le seul trésor enfin , que le sort m'ait laissé ,

Voilà ce qui jamais ne peut être effacé :

C'est un crime à ma vûë , une mortelle offense ,

Dont avant mon départ je veux tirer vengeance ;

Je prétens qu'elle éclate aux yeux de tous les miens.

FINETTE.

Vous vous radoucirez , c'est moi , qui le maintiens.

LUCILE.

Moi , Finette , jamais & je suis trop piquée.

FINETTE.

S'il vous étoit moins cher , vous seriez moins choquée.

LUCILE.

Non , il ne me l'est point.

88 L'EMBARRAS DU CHOIX ;  
FINETTE.

Mais s'il est repentant ;  
S'il vous offre sa main avec un fort brillant ?

LUCILE.

Je le souhaiterois pour me faire connoître.

FINETTE.

Oui, je le sçai ; d'abord vous lui ferez paroître  
Un dépit éclatant : les reproches suivront.

LUCILE.

M'abaisser jusques-là ! Je me ferois affront.

Il m'a trop offensée aussi-bien que mes proches ;

Il ne mérite pas l'honneur de mes reproches ;

Ce seroit un triomphe , & non un châtiment ,

Je lui dois , & lui garde un autre traitement.

Puisqu'enfin l'ironie a pour lui tant de charmes ,

Je le veux imiter & battre de ses armes ;

C'est l'accueil qu'il mérite , & qu'il aura de moi ;

Pour réparation de ce que je me doi.

FINETTE.

Son oncle....

LUCILE.

Ma vengeance est sage ; est équitable ,  
Et pour la condamner , il est trop raisonnable.

FINETTE.

A propos , j'oubliois qu'il écrit là-dedans ,

Mais le voilà qui sort dans ces mêmes instans.

SCENE IV.

LUCILE , FINETTE , LE  
CHEVALIER.

LE CHEVALIER *à Lucile croyant  
parler à Finette.*

**F**inette, vous rendrez ce billet à Lucile.

LUCILE.

Je n'y manquerai pas.

FINETTE.

*Je vous suis inutile.*

LE CHEVALIER.

Lucile, c'est vous même ! Excusez mon erreur.

LUCILE.

Le mal n'est pas bien grand ; mais dites-moi,  
Monsieur,

Si la lettre qu'ici vous venez de me rendre,  
Demande réponse ?

LE CHEVALIER.

Oui. Je reviendrai la prendre.

*( Il s'en va. )*

SCENE V.

LUCILE, FINETTE.

FINETTE.

**A**llez vous au billet que vous lisez tout bas ;  
Répondre sur le champ ?

LUCILE, *après avoir lû.*

Le Marquis sentira. . . Cela ne presse pas.

Mais je le vois paroître.

---

SCENE VI.

LUCILE, LE MARQUIS, FINETTE.

LE MARQUIS.

**J**E triomphe, & du champ me voilà seul le  
maître ;

Mes indignes Rivaux ont tous fui sans retour ,  
J'ai mis leur ridicule, & leur honte au grand jour :  
Je remporte sur eux une pleine victoire ,  
Je les livre au mépris, & venge votre gloire.

LUCILE.

Ce soin est généreux, & je vous dois beaucoup.



COMÉDIE.  
LE CHEVALIER.

97

Je crois , je vous l'avouë , avoir fait un grand coup.

Contre de tels revers les plaintes & les larmes  
Sont entre vous & moi, les plus mauvaises'armes;  
Rien n'est plus dangereux que de faire pitié ,  
Quand ce malheur arrive , on est perdu , noïé ,  
Chacun fuit notre aspect par l'ennui qu'il apporte.  
Des disgraces , c'est-là selon moi , la plus forte :  
Il vaut mieux qu'un front gai déguise nos douleurs ,

Et de notre côté mette tous les rieurs.  
L'incident le plus triste a sa face plaisante ,  
Il faut toujours la prendre en personne prudente.  
Sur les auteurs du mal , s'étendre , s'égaïer ;  
Et rejeter sur eux le ridicule entier.

Voilà ce que pour vous mon amour vient de faire ;

Rien n'est plus efficace , & n'est plus nécessaire ,  
Que la plaisanterie employée à propos ,  
Et deux mille soupirs font moins que trois bons mots.

FINETTE.

Il s'excuse fort bien.

LUCILE *au Marquis.*

J'en suis persuadée ,

Et de tout mon esprit , j'entre dans votre idée.

On ne peut trop railler , ceux qui nous font du tort ;

La maxime est si juste , elle me plaît si fort ,  
Que je veux à mon tour moi-même en faire usage.

LE MARQUIS.

Votre bouche me charme en tenant ce langage :

Mais est-il vrai ?

LUCILE.

Bien-tôt je vous le prouverai.

LE MARQUIS.

C'est peu de vous aimer, je vous adorerai.

Votre esprit contre moi n'a donc plus de rancune ?

LUCILE.

Non, j'ai changé d'humeur depuis mon infortune ;

Il faut que je sois gaïe, & même par raison ;

C'est contre la disgrâce un sûr contre-poison.

LE MARQUIS.

Ce trait seul vous manquoit pour être en tout charmante.

L'enjoûment vous rendra quatre fois plus piquante.

L'agrément fut toujours enfant de la gaité.

LUCILE.

Ah ! Vous interessez par-là ma vanité.

LE MARQUIS.

Mon amour est pour vous au dernier période.

Nous n'avons plus d'obstacle, & rien ne m'incommode,

Nos esprits sont d'accord. Venez pour mon bonheur,

Dire ce oui si doux, alors qu'il part du cœur.

LUCILE.

Mon sort est maintenant trop au-dessous du vôtre.

LE MARQUIS.

Adressez ce discours à Fierval, à tout autre ;

Non pas à moi qui pense autrement là-dessus ;

Vous cessez d'être riche. Ah ! C'est un bien de plus ;

Et j'aurai la douceur de réparer vos pertes ;

Ce plaisir vaut pour moi cent richesses offertes.

FINETTE *bas à Lucile.*

Le choc est dangereux. La générosité,  
Parle dans le Marquis.

LUCILE *bas à Finette.*

Non, c'est la vanité.

LE MARQUIS.

Mon amour, à ce but, ne borne point sa course,  
Il veut que vous puissiez le bonheur dans sa source,  
Ce malheureux País n'offre plus désormais,  
A vos yeux révoltés, que de fâcheux objets:  
Des fots qui dans le tems, qu'à rire ils vous exci-  
tent,

Craignent la raillerie, autant qu'ils la méritent;  
Des femmes sans esprit, & des maris brutaux,  
Qui traittent leurs moitiés plus mal que leurs vas-  
faux.

Fuïons le mauvais air, & quittez pour me suivre,  
Un séjour, où l'ennui forme le sçavoir vivre  
Venez venez regner dans un lieu ravissant  
Où mon sexe est du vôtre un sujet complaisant:  
Paris est fait pour vous, pour lui vous êtes née,  
Et c'est-là qu'une femme est Reine couronnée;  
Qu'elle voit tous les jeux obéir à sa voix;  
Et n'a, dans les plaisirs, que l'embarras du choix.

FINETTE.

Ah! Madame, partons Quelle image charmante!

LUCILE *au Marquis.*

Je ne puis le cacher, tant de bonheur m'enchanté:  
Mais, Marquis, croïez-vous, parlez sans me  
flatter,

Que je plaise à Paris, qu'on puisse m'y goûter?

LE MARQUIS.

Oui, vos charmes sont tels que rien ne les égale;

94 L'EMBARRAS DU CHOIX;  
Et cet ornement-là manque à la Capitale.

LUCILE.

Un pere me retient.

LE MARQUIS.

Nous en viendrons à bout ;  
Il est prompt , emporté : mais bonhomme après  
tout.

LUCILE.

Il est vrai , s'il consent à notre mariage.  
Vous devez être sûr d'obtenir mon suffrage ;  
L'avez-vous vû depuis ?

LE MARQUIS.

Il me bat un peu froid.

Mais je ferai ma paix.

LUCILE.

Oui , mon esprit le croit ;

LE MARQUIS.

Quitte pour effüier de sa part un reproche ;  
Mon oncle m'aidera. . . l'un & l'autre s'approche.

---

## SCENE VII.

LUCILE, LE MARQUIS, FINETTE,  
CLEON, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS à *Cleon*.

**J**E viens en suppliant me presenter à vous ;  
Je suis fâché d'avoir causé votre courroux.  
C'est peu d'oser , Monsieur , vous demander ma  
grace ;

Mon espoir va plus loin , & je porte l'audace ,  
 jusqu'à solliciter la plus haute faveur ;  
 Daignez , de votre choix , honorer mon ardeur ,  
 Mon sort dépend de vous , je brûle de l'appren-  
 dre ,  
 J'attache mon bonheur au nom de votre gendre.

CLEON.

Monsieur , dans un moment mon frere va venir ;  
 Il veut , avec ma fille , ici m'entretenir :  
 Il est bon qu'il s'explique , avant que je prononce.  
 Il entre. Devant lui vous sçauvez ma réponse.

## SCENE VIII.

LUCILE, LE MARQUIS, FINETTE ;  
 CLEON, LE CHEVALIER,  
 LISIDOR.

LISIDOR.

**P**our vous tirer d'erreur , vous me voïez ici.  
 Remettez-vous mon frere , & vous ma nièce aussi ,  
 D'une allarme si fausse & qui me fait injure.  
 L'Hymen qui l'a causée , & qu'on vient de con-  
 clure ,  
 N'est point du tout le mien , mais celui de Da-  
 mon ;  
 Il ne se cache plus , je puis dire son nom ,  
 A present qu'il se voit le mari d'Isabelle ,

96 L'EMBARRAS DU CHOIX:  
Et j'avois emprunté tes Diamans pour elle.  
FINETTE.

Je respire!

CLEON.  
Damon est cet époux!  
LISIDOR.

C'est lui;

Il faut qu'après avoir marié mon ami,  
Je couronne ce jour par l'Hymen de ma nièce;  
Et qu'une riche dot lui prouve ma rendresse:  
Je lui veux assurer tous mes biens après moi.

(à Lucile.)

Eh bien, as-tu trouvé quelqu'un digne de toi?  
D'un attachement vrai, t'a-t'on donné la preuve?  
Ton malheur prétendu t'a dû servir d'épreuve;  
Parle. Pour terminer, je n'attens que cela.

LUCILE.

Oui, mon oncle, je viens d'avoir ce bonheur-là;  
Ce qui va vous paroître encore peu croïable,  
C'est au jeune Marquis que j'en suis redevable.  
Je n'aurois pas sans lui découvert ce trésor.

LE MARQUIS.

Mon cœur seul m'a guidé, j'ai suivi son effor;

LUCILE.

Oui, c'est un bien Marquis que je dois à vous même,

Je goûte, à vous le dire, une douceur extrême.

LE MARQUIS.

Par cet aveu public vous comblez mon bonheur.

LUCILE.

Mon pere, & vous mon oncle, aïez moins de  
fraïeur,

Le cœur que Monsieur vient de me faire con-  
noître, Est

Est vrai, noble, sincere autant qu'on le peut être;  
Et je veux vous forcer de convenir tous deux,  
Qu'autant que votre estime, il mérite mes vœux;  
Ce cœur brûle pour moi d'une ardeur véritable,  
Et j'en ai par écrit la preuve incontestable;  
La voici. Vous allez sur elle prononcer.

CLEON.

Voions donc ce Billet ?

LE MARQUIS *à part.*

Je ne sçai que penser.

LISIDOR.

Ma nièce, hâte-toi d'en faire la lecture.

FINETTE.

Ceci pour le Marquis n'est pas d'un bon augure.

LUCILE *lit.*

*Votre état me jette dans un trouble que je n'ai jamais senti. J'avois crû jusqu'ici n'avoir pour vous qu'une estime parfaite, votre malheur me désabuse : il m'apprend que je vous adore. Pardonnez-moi ce mot, la force de la douleur me l'arrache. Je ne puis sans mourir vous voir un seul jour malheureuse. Je vous offre ma fortune, je n'ose dire ma main. Belle Lucile, acceptez la premiere, ma vie en dépend.*

LISIDOR.

Voilà ce qui s'appelle aimer parfaitement ?

LE MARQUIS *à part.*

Qui peut l'avoir écrit ?

CLEON.

Quel que soit cet amant ?

Pour lui je me déclare.

LISIDOR.

Et pour lui je prononce.

98 L'EMBARRAS DU CHOIX.

LUCILE.

( *au Chevalier lui donnant sa main.* )

Marquis, je vous dois trop. Vous, voilà, ma réponse.

LISIDOR *avec joie.*

Le Chevalier!

LE MARQUIS *avec surprise.*

Mon oncle!

LE CHEVALIER *à Lucile.*

Ah! Mes sens sont ravis!

LUCILE *au Chevalier.*

Vos nobles procédés sont dignes de ce prix.

LE CHEVALIER.

Rien ne peut jamais l'être.

LE MARQUIS.

Est-ce une raillerie?

LISIDOR.

Je le voudrois, ma joie en feroit infinie,  
Elle viendroit bien juste; & qui s'est égaïé,  
Marquis, à nos dépens, doit être ainsi payé.

LUCILE.

S'il est vrai dans ce jour que je m'y sois livrée,  
Il faut bien que Monsieur se la soit attirée;  
Et par devoir peut être ai-je dû l'employer,  
Pour détromper mon pere; & me justifier.

CLÉON.

Pour le coup j'applaudis. Bonne plaisanterie!  
C'est la première fois que j'ai ri de ma vie.

LISIDOR *à Lucile.*

Ton esprit, ta raison, ton choix combleront mes vœux,

Les oncles aujourd'hui valent bien les neveux.



Mais il est obligé beaucoup à ma famille ,  
Il reçoit des leçons du pere & de la fille.

LE CHEVALIER *au Marquis.*

Je suis par votre faute heureux dans ce moment ,  
Vous direz. . . .

LE MARQUIS.

Qu'en Province on est mauvais plaisant.  
Adieu. L'on n'y sent point le prix des gens aimables ,  
Et je revole aux Lieux où brillent mes semblables.  
( *il sort.* )

---

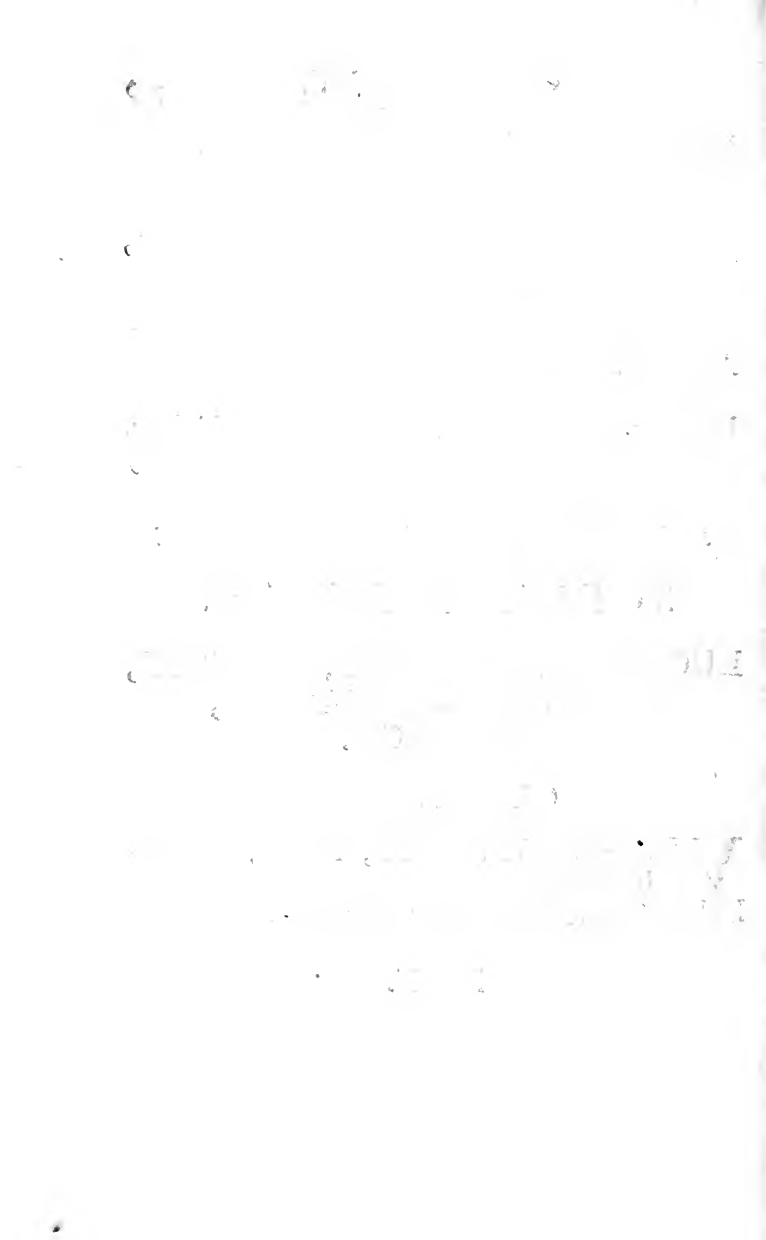
SCENE IX. & derniere.

LUCILE , LE MARQUIS , FINETTE ;  
CLEON , LE CHEVALIER ,  
LISIDOR.

CLEON *à Lucile.*

V Ien, embrasse ton pere, il n'est plus malheureux ,  
Et le mérite seul va vous unir tous deux.

F I N.



L E  
MARI GARÇON,  
C O M É D I E

*De Monsieur* DE BOISSY.

EN TROIS ACTES EN VERS.

Représentée , pour la premiere fois , par les  
Comédiens Italiens ordinaires du Roi,  
le 10. Février 1742.

*Le prix est de trente sols.*



A P A R I S ,  
Chez P R A U L T pere , Quay de Gêvres ,  
au Paradis.

---

M. D C C. X L I I .  
*Avec Approbation & Privilege du Roy.*

11

1. The first part of the paper is devoted to a general survey of the history of the subject.

2. The second part is devoted to a detailed examination of the various theories.

3. The third part is devoted to a critical analysis of the various theories.

4. The fourth part is devoted to a comparison of the various theories.

5. The fifth part is devoted to a summary of the results of the investigation.

6. The sixth part is devoted to a discussion of the various theories.

7. The seventh part is devoted to a summary of the results of the investigation.



8. The eighth part is devoted to a summary of the results of the investigation.

9. The ninth part is devoted to a discussion of the various theories.

10. The tenth part is devoted to a summary of the results of the investigation.



## A P P R O B A T I O N.

**J'I lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, une Comédie qui a pour titre, *Le Mari Garçon*, & je crois que le Public en verra l'impression avec plaisir. Ce 16. Février 1742.  
C R E B I L L O N.**

## P R I V I L E G E D U R O Y.

**L**OUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre bien amé PIERRE PRAULT, Libraire & Imprimeur de nos Fermes & Droits, à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer ou imprimer, & donner au Public, *Nouveau Recueil de Pièces du Théâtre Italien ; le Diable boiteux ; Histoire d'Osman, premier du nom ; la Vérité triomphante de l'Erreur*, s'il nous plaîsoit lui accorder nos Lettres de Privilège sur ce nécessaires ; offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caractères, suivant la feuille imprimée & attachée pour modèle sous le Contre-scel des Présentes. A ces causes, voulant favorablement traiter ledit Sieur Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage ci-dessus spécifié, en un ou plusieurs Volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera ; & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de *neuf* années consécutives, à compter du jour de la datte desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus exposés, en tout, ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation ou de correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui,

à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression desdits Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs; & que l'Impetrant se conformera en tout au Règlement de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres, sera remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur Daguesseau, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux Exeemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur Daguesseau, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secretaires, foy soit ajoutée comme à l'Original: Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donné à Versailles le vingtième jour de Décembre, l'an de grace mil sept cent trente-sept: Et de notre Regne le vingt-troisième. Par le Roi en son Conseil.

Signé, SAINSON.

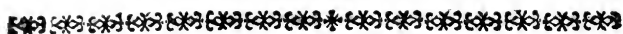
*Registré sur le Registre IX. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 561. fol. 524. conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris ce 24. Mars 1737.*

Signé, G. Martin, Syndic.

**LE MARI GARÇON;**

**COMÉDIE.**

**EN TROIS ACTES, EN VERS.**



## A C T E U R S.

LA COMTESSE, crue Veuve , & Femme de Léandre.

LEANDRE , cru frere de la Comtesse.

LE MARQUIS DE FLORANGE, ami de Léandre , & Amoureux de la Comtesse.

CIDALISE , fâcheuse , attachée à la Comtesse.

FINETTE , Suivante de la Comtesse.

Monsieur DE LA JOYE, Médecin.

*La Scène est à Forges ; dans un Bois.*





LE MARI GARÇON,  
COMÉDIE.



ACTE PREMIER.  
SCENE PREMIERE.

LEANDRE, FINETTE.

FINETTE.



ON JOUR, Monsieur.

LEANDRE.

Bon jour, Finette.

Di, comment se porte ma sœur ?

FINETTE.

Sa santé, Monsieur, est parfaite ;  
Ses yeux sont d'un brillant, son teint d'une fraîcheur...  
Oh ! Ma foi, vive Forges, & ses eaux efficaces,  
Pour rendre à la Beauté tout son éclat vainqueur.  
Dans le sein des Plaisirs, on y puise les Graces.

A ij

4      **LE MARI GARÇON;**  
**LEANDRE.**

Depuis dix jours que j'ai quitté ces Lieux,  
Ma sœur s'est donc bien divertie?

**FINETTE.**

Oui, Monsieur, on ne peut pas mieux!  
Concert, Festin, Bal, Comédie.

**LEANDRE.**

J'en ai, vraiment, l'ame ravie.  
Mais le Bal nuit aux eaux ainsi que tout Festin.

**FINETTE.**

Madame n'a rien pris sur elle;  
C'est par ordre du Médecin.  
L'aimable homme! C'est un modèle  
Que devraient suivre ses rivaux.

Il veut que les Buveurs respirent

Le Plaisir en tout tems, la Joie à tout propos.

Plus on a soin, dit-il, de tracasser ses eaux,

Plus elles font de bien, & plus elles transpirent.

Comme elles font d'ailleurs naître un grand appétit;

Il les exhorte, il leur prescrit

De faire sur-tout bonne chere,

Et de ne dormir que la nuit;

Car le repos du jour est un poison contraire.

Un tel régime est doux autant que salulaire.

**LEANDRE.**

Et la Comtesse avec plaisir le suit.

**FINETTE.**

Le moyen qu'elle s'en défende

Quand tout le monde ici se réjouit?

L'exemple est si puissant, & sa cour est si grande;

Que le torrent l'entraîne en dépit qu'elle en ait.

Vous savez que Madame a le pouvoir secret

De fixer toujours, auprès d'elle,

# COMEDIE.

La foule des honnêtes gens.

Quelque part qu'elle soit , sa douceur naturelle ;  
Son humeur gaie , & ses soins complaisans

Attirent , sans coquetterie ,

Les deux Sexes en-même tems.

La volonté d'autrui soumet ses sentimens ,

Et fait la regle de sa vie.

LEANDRE.

Son esprit trop liant la porte à recevoir.

Toute sorte de Compagnie :

Elle feroit mieux de l'avoir

Moins nombreuse , mais plus choisie.

FINETTE.

Oh ! Le grand nombre divertit.

LEANDRE.

Je trouve plutôt qu'il ennuie.

FINETTE.

Sa variété qui me rit ,

Amuse les regards & dissipe l'esprit.

LEANDRE.

Cidalise , dis-moi , n'est-elle point partie ?

FINETTE.

Non ; elle n'a garde , vraiment :

Elle ne quitte point Madame un seul moment.

LEANDRE.

Tant pis.

FINETTE.

C'est sa meilleure amie ;

Elles n'ont routes deux qu'un même appartement.

LEANDRE.

Qu'un même appartement ! C'est un attachement  
bien fort.

# LE MARI GARÇON, FINETTE.

Oui, chaque instant l'augmente,  
LEANDRE.

La Comtesse est trop complaisante.

FINETTE.

Mais Cidalise a beaucoup d'agrément;

Elle est vive, spirituelle;

Avec des personnes comme elle,

L'entretien ne tombe jamais;

Elle a, pour en faire les frais,

Des ressources continuelles :

C'est un recueil vivant de toutes les nouvelles;

LEANDRE.

Moi, j'en ferois beaucoup de cas,

Sans un défaut qui dans elle me blesse;

On voit toujours qu'elle s'empresse

D'être par-tout où l'on ne la veut pas :

Sans vous connoître, elle se livre;

Et vient, hors de propos, toujours vous acoster.

S'attache-t-elle à vous? Rien ne peut l'écarter;

Elle est la première à vous suivre,

Et la dernière à vous quitter.

Quelque soin que l'on prene, & quelque part qu'on aille,

On la trouve toujours, on a beau l'éviter;

Elle est en même tems à Paris, à Versaille;

Elle a le don de se multiplier.

Par son activité qui tient de la Magie,

Elle est de chaque fête & de chaque partie;

Sans qu'on prenne jamais le soin de l'en prier.

FINETTE.

Je porte envie à son bonheur extrême.

Fille majeure , & sans état certain ,  
Elle est maîtresse d'elle-même ,  
Et peut , comme elle veut , promener son destin ;  
Ce soir à Forge , à la Ville demain.  
Mais Madame a près d'elle une autre compagnie ;  
Qui sans doute vous plaira mieux.

LEANDRE.

Qui donc ?

FINETTE.

Un Marquis jeune & des plus gracieux ,  
Qui , pour former son goût , depuis quatre ans voyage ,  
Et qui vient , en passant , visiter ce séjour.  
Il fait grande dépense , & met tout en usage  
Pour amuser Madame , & lui faire sa cour.

LEANDRE.

Je suis charmé de voir , qu'en mon absence ,  
Tout contribue à la bien divertir.

FINETTE.

Notre Médecin qui s'avance  
N'est pas homme à me démentir.  
Demandez-lui , Monsieur.

LEANDRE.

Va , je t'en crois , Finette.  
Cours avertir ma sœur , qu'en ces lieux , sans témoin ,  
Je veux l'entretenir d'une affaire secrète.

FINETTE.

Je vais , sans différer , m'acquitter de ce soin.

## S C E N E I I.

LEANDRE, M. DE LA JOIE.

M. DE LA JOIE.

**L**A fête pour le coup, Monsieur, fera complète;  
Et soyez le bien arrivé.

Votre sœur vous attend, & l'air dont je la traite;  
Doit être par vous approuvé.

Le plaisir que j'ordonne est ma grande recette;  
Et tout mon art consiste à le bien varier.

Pour prouver sa vertu parfaite,  
J'en fais l'essai tout le premier.

L E A N D R E.

J'approuve fort cette méthode;  
Et Monsieur de la Joie a trouvé la façon  
D'être un Médecin à la mode,  
Et de justifier son nom.  
L'usage du plaisir est bon;  
Tout le monde s'en accommode.

Mais il veut être pris avec précaution.  
L'excès du bien même indispose;  
Et vous outreç souvent la dose.

M. DE LA JOIE.

Non, le plaisir renferme en soi tant de bonté;  
Qu'on n'en sçauoit jamais trop prendre;  
Et de moi vous devez apprendre  
Qu'on ne se porte bien qu'à force de gaité.  
Quelque loin qu'on la pousse, elle ne sçauoit nuire;

# COMEDIE

2

J'en connois trop la qualité.

Un excès de plaisir ne peut jamais produire ,  
Mettons la chose au pis , qu'un excès de santé.

LEANDRE.

Pour le coup votre esprit badine.

M. DE LA JOIE.

Non point du tout , je dis la vérité.

Par goût & par état vers le plaisir j'incline.

Un Professeur en Médecine

Est un Docteur en volupté ;

Et mon art , puisqu'il faut dévoiler ce mystère ;

N'est que l'art d'amuser , d'égayer , & de plaire.

Nous devons mettre nos efforts

A divertir l'esprit pour rétablir le corps.

Un Médecin , au fonds , n'est qu'un homme agréable.

De notre sçavoir admirable ,

Voilà les plus secrets ressorts ,

Et l'histoire très-véritable.

Le reste n'en est que la fable.

LEANDRE.

Vous êtes le plus vrai de tous les Médecins ;

Par conséquent le plus aimable.

M. DE LA JOIE.

Oh ! Mon système est d'autant plus louable ;

Que personne jamais ne meurt entre mes mains.

LEANDRE.

Par quel expédient ?

M. DE LA JOIE.

Par un des plus certains.

Pour ne pas me conduire en bête ,

Je ne traite jamais que des gens en santé ,

Qu'allarme un léger mal de tête ,

Ou la moindre incommodité.

10 LE MARI GARÇON,

Et pour calmer leur esprit agité,  
J'ordonne repas fins, charmantes promenades;  
Vin d'Auvilé sur tout, pere de l'enjouement.

S'il n'opere que foiblement,  
L'Escubak ou l'Eau des Barbades  
Est mon dernier médicament.  
Tant pis pour eux si la fièvre les prend.  
Car j'abandonne mes malades,  
Dès qu'ils le font bien sérieusement;  
Et je laisse à mes camarades  
La gloire de l'enterrement.

LEANDRE.

Cette méthode est sage autant que fine.

M. DE LA JOIE.

Fort à propos ici vous êtes de retour,  
Pour voir briller ma nouvelle doctrine.

Je dois & vais la mettre au jour,  
Dans une fête où la gaité préside.  
Elle ouvre ce matin par un dîner splendide;  
Et finira ce soir par un balet brillant.

LEANDRE.

Eh! Qui donc est l'auteur de ce cadeau charmant?

M. DE LA JOIE.

Moi.

LEANDRE.

Personne ne vous défraie?

M. DE LA JOIE.

Mais je partage cet honneur  
Avec un Marquis riche, & d'agréable humeur.  
Je prépare la fête, & c'est lui qui la paie.

LEANDRE.

Mais vous êtes vraiment un homme universel!  
Vous reglez la cuisine aussi bien que la danse;



# C O M E D I E. 71

On n'a jamais rien vû de tel !

Cependant , Monsieur , plus j'y pense ,  
Moins je voudrois , tout mis dans la balance ;  
Choisir mon Médecin pour mon Maître d'Hôtel.

M. DE LA JOÏE.

Vous avez tort , Monsieur. Un Médecin rassemble  
Toutes les qualités & tous les arts ensemble.

J'entens par arts , ceux qui par leur gaité ,  
Ont mérité le nom de talens agréables ,

Et concourent à la santé

Comme au délassement de tous les gens aimables.

Il est tout à la fois Musicien , Gourmer ,

Poète , Cuisinier , & Maître de Baler.

De toute façon il s'escrime.

Il change , comme il veut , de ton & de maintien.

Tantôt vif & badin , tantôt grave & sublime.

Tout digne enfant de Galien

Doit être né Comédien.

Notre Profession n'est qu'une Pantomime.

Adieu , je suis forcé de finir l'entretien ,

Car l'heure du dîner s'approche.

Je ne veux point m'attirer de reproche ;

Et je suis sur tout ponctuel ,

Quand il faut ordonner un repas solemnel.

( *Il sort.* )

S C E N E I I I.

LEANDRE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Comment vous portez-vous, mon frere ?  
Pour vous revoir, j'ai tout quitté.

LEANDRE.

Personne ne nous voit dans ce Bois solitaire.  
Trouvez bon que je prenne une autre qualité ;  
Et qu'étant votre époux, je puisse, en liberté,  
Vous parler un moment comme on parle à sa femme.  
Le rôle que je fais coûte trop à mon ame ;  
Et puisqu'il faut vous l'avouer,  
Je me lasse de le jouer.

LA COMTESSE.

Vous m'étonnez par ce langage !  
Et vous manquez de goût, d'amour également.  
Passer pour frere & sœur, quand l'himen nous engage ;  
Mais rien n'est plus divertissant !  
Et le mystere séduisant  
Prête à ces noms je ne sçai quoi de tendre,  
De doux ensemble & de piquant,  
Qui fait qu'on aime à les entendre,  
Et qu'à les répéter, on trouve du plaisir,  
Mais un plaisir qu'on ne peut rendre !  
Il n'est permis de le comprendre,  
Qu'à ceux qui sçavent le sentir.

# COMEDIE.

LEANDRE.

Je goûterois fort ce mystere ;  
Si j'en tirois le fruit que j'en devrois avoir ;  
Et qu'étant le jour votre frere ,  
Je fusse votre époux le soir.  
Mais c'est une douceur interdite à ma flâme.  
Depuis six mois que nous sommes unis ,  
J'en suis au point où j'en étois , Madame ;  
Le premier jour que je vous vis ;  
Et vous m'avez , sans me permettre  
De vous dire adieu seulement ,  
Fait partir pour mon Régiment ,  
Lorsque du nom d'époux j'ai tout dû me promettre.  
A cet arrêt forcé de me soumettre ,  
Je me vois dans le monde un être singulier ;  
Je suis Mari garçon : mais garçon à la lettre.

LA COMTESSE.

Monsieur , pour me justifier ,  
En même tems pour vous confondre ;  
Je n'ai qu'un mot à vous répondre.  
J'ai voulu vous donner ma foi ,  
Pour vous prouver mes feux , & rassurer les vôtres ;  
Mais d'en faire un secret , me faisant une loi ,  
Pour en mieux dérober la connoissance aux autres ,  
J'ai dû vous éloigner de moi ,  
Et plutôt que ma flâme , en croire mon éfroi.

LEANDRE.

Veuve , & par conséquent de votre fort maîtresse ;  
Falloit-il tant de crainte , & de délicatesse ?

LA COMTESSE.

Vous sçavez mes raisons.

LEANDRE.

Bon , discours superflus ?

14 LE MARI GARÇON,  
L'Amour n'en connoît point , & passe par dessus.  
Tant de prudence est importune.

LA COMTESSE.

Quoi ! Vous auriez voulu que risquant mon secret ,  
J'exposasse avec lui mon bien & ma fortune ?  
Que de quelques instans le plaisir indiscret  
Fût peut-être suivi de trente ans de regret ?  
Jusques ici ma richesse incertaine  
Est , vous le sçavez bien , attachée au succès  
Du difficile & long procès  
Que doit juger le Parlement de Renne.  
Cléon , qui pour son fils , m'a demandé ma main ,  
Doit rapporter cette affaire importante  
Qui tient mon état incertain ,  
Et j'attens tout de sa faveur puissante :  
J'ai par cette raison dû flatter son erreur ,  
Et cacher notre nœud , jusques à la journée  
Qui doit , par un Arrêt , fixer ma destinée.  
Songez que s'il venoit à sçavoir par malheur  
Le secret de notre himenée ,  
Pour ennemi j'aurois mon Rapporteur ,  
Et qu'inafailliblement je serois ruinée.  
Ai-je tort ?

LEANDRE.

Oui , Madame , & non.  
A Rennes vous aviez raison ;  
Car vous & moi nous étions sous sa vûe.  
Aussi pour ôter tout soupçon ,  
J'ai vécu dans ma garnison ,  
Et ma tendresse vous a cruë.  
Mais à Forges , Madame , où vous êtes venue ,  
Vous avez tort & très-grand tort.

# COMEDIE.

15

## LA COMTESSE.

En quoi , Monsieur ? Vous me surprenez fort.  
Je vous ai rappelé.

## LEANDRE.

Pour augmenter ma peine.  
Dans ces lieux éloignés , où l'on vit librement ,  
J'arrive , plein de l'espérance vaine  
Que je vais être heureux , du moins secrettement.  
Point du tout ; un excès de prudence ou de crainte ,  
D'un nouveau joug m'impose la contrainte.  
Ma femme , malgré moi , qui veut être ma sœur ,  
A tenir mes feux en souffrance ,  
Goûte une maligne douceur ,  
Leur refuse l'attrait de la moindre faveur.  
Comme un autre Tantale , au sein de l'abondance ,  
J'expire de famine , & vois fuir mon bonheur.

Jamais tourment ! .. Vous en riez , cruelle ?

## LA COMTESSE.

Je trouve la plainte nouvelle.

Mais comptez vous pour rien d'être avec moi , Monsieur ?

De me voir à toute heure , & de me voir fidelle ?

## LEANDRE.

Ce bien accompagné d'une gêne éternelle ;  
Ajoûte à mon supplice , & devient un malheur.  
Mit-on jamais un homme à cette rude épreuve !  
Ma situation est vraiment toute neuve.

J'eusse attendu moins de rigueur ,  
Et plus de pitié d'une Veuve.

## LA COMTESSE.

Mon frere , en vérité , vous me touchez beaucoup.

## LEANDRE.

Oh ! Mon frere ! Ce nom m'outrage pour le coup.

## 16 LE MARI GARÇON;

Si vous vous mettiez à ma place ,  
Et que vous aimassiez autant que je le fais ,  
Vous changeriez de façons désormais ,  
Et vous finiriez ma disgrâce.

LA COMTESSE.

Mon cœur qui le voudroit , le peut moins que jamais.

LEANDRE.

Qu'est-ce donc qui vous embarrasse ?  
Il n'est point de Cléon à craindre dans ces lieux ;  
Et vous pouvez , loin de sa résidence ,  
Avoir pour moi , sans risque , un peu de complaisance.

LA COMTESSE.

Non , de plus d'un Argus je dois craindre les yeux ;  
Je dois redouter la présence  
De Cidalise attachée à mes pas.

Comme il n'est point de Villes ni d'Etats  
Où cette fille n'ait quelque correspondance ,  
Si notre mariage à Forges transpiroit ,  
Sur le champ sa main indiscrete ,  
Dans ma province l'écriroit ;

Et j'aimerois autant qu'il fût dans la Gazette.

LEANDRE.

L'insupportable fille , & que mon cœur la hait !

LA COMTESSE.

Depuis votre départ , puisqu'il faut vous l'apprendre ,  
Un nouvel incident a traversé nos vœux ;

Et nous prescrit , mon cher Léandre ,  
Le devoir d'être encor plus circonspects tous deux.  
Ce sont nos communs avantages.

LEANDRE.

Mais deux époux , quoiqu'on exige d'eux ,  
Ne peuvent pas être plus sages.  
Quel obstacle plus fort nuit donc à mon repos ?

LA COMTESSE.

# COMEDIE.

17

LA COMTESSE.

Le fils de Cléon est aux Eaux.

LEANDRE.

Quoi ! Le fils de Cléon , le Marquis de Florange  
Est à Forge ?

LA COMTESSE.

Oui.

LEANDRE.

L'aventure est étrange !

C'est ce jeune homme aimable , & des plus opulens ,

Dont m'a parlé votre Hipocrate ,

Et qui donne pour vous des cadeaux si galans ?

LA COMTESSE.

C'est contre mon aveu que sa dépense éclate.

LEANDRE.

Plus que je ne voulois , ce discours m'éclaircit ;

Et du fort qui se divertit ,

Ce sont là les cruels caprices.

Ce fatal & jeune Marquis ,

Je l'ai vû beaucoup à Paris.

Avec lui , qui plus est , j'ai fait mes exercices ;

Et nous étions très-grands amis.

LA COMTESSE.

Pour moi , de l'avoir vû , je me souviens à peine,

Dès l'âge de dix ans il est sorti de Renne

Sans qu'il y soit rentré depuis.

Il ne me connoît point , & ne sçait qui je suis,

LEANDRE.

Mais votre nom a dû l'instruire

Que vous êtes précisément

Le parti que pour lui son pere veut élire.

LA COMTESSE.

Non , Monsieur , il sçait simplement

B

## 18 LE MARI GARÇON;

Qu'on le doit marier d'abord en arrivant ;  
Il n'est point informé du nom de la personne.

Après l'avis que je vous donne ,  
Jugez combien il nous est important  
De mettre , à nous cacher , tout notre soin prudent.

LEANDRE.

Allons , puisqu'il le faut , je veux bien m'y soumettre.  
Mais pour me consoler , daignez donc me promettre

De m'accorder , de tems en tems ,  
Madame , le plaisir que j'ai dans ces instans  
De vous voir en bonne fortune.

LA COMTESSE.

C'est trop risquer , nous serions vûs.

LEANDRE.

Mais pour n'être point aperçus ,  
Si vous voulez , nous choisirons la brune.

LA COMTESSE.

Je crains trop le ferein. Adieu , séparons-nous ,  
Quelqu'un pourroit venir & nous surprendre.

LEANDRE.

Ayez auparavant la bonté de m'apprendre  
Si je me reverrai bien-tôt seul avec vous.

LA COMTESSE.

Mon amour en ce lieu vous donne rendez-vous.

LEANDRE.

Tantôt ? Ce soir ? Dites , ma chere.

LA COMTESSE.

Le jour que j'apprendrai le sort de mon procès ;  
Jusqu'à ce jour que je crois près ,

Je ne vous verrai plus qu'en qualité de frere  
Et qu'en présence de témoin.

LEANDRE.

Ah , ce jour est encore loin !



Tant de rigueur me désespere.

Vous me traitiez moins durement ;

Quand je n'étois que votre Amant.

Souvent , pour adoucir la rigueur de ma chaîne ;

Je pouvois en secret vous dire au moins ma peine :

Que le mari soit sur le même pié.

Songez qu'au fond la faveur n'est pas grande :

Ma tendre , ma douce moitié ,

De votre époux ayez pitié ;

A genoux je vous le demande.

L A C O M T E S S E.

Dans une promenade où l'on est vû de tous ?

Levez-vous au plutôt : ce trait est des plus foux ;

Vous méritez que je vous gronde.

Si vous étiez surpris , mon frere , à mes genoux ;

Juste Ciel ! Que diroit le monde ?

Partez , ou vous allez exciter mon courroux.

L E A N D R E.

Je ne demande plus qu'une grace légère :

Que je baise la main d'une sœur aussi chere ;

C'est peu pour un Amant , & rien pour un Epoux ;

L A C O M T E S S E.

Oui , mais c'est trop pour un frere.

L E A N D R E.

Je l'obtiendrai , malgré votre rigueur.

L A C O M T E S S E.

Arrêtez ; voilà Cidalise.

Songez que je suis votre sœur ;

Aucune liberté ne vous est plus permise.

L E A N D R E *avec dépit.*

Son importunité m'est contraire en tout tems !

# LE MARI GARÇON; LA COMTESSE.

Non, elle vous favorise,  
Puisqu'elle sert de frein à vos feux imprudens.

---

## S C E N E I V.

LEANDRE, LA COMTESSE,  
CIDALISE.

CIDALISE *à la Comtesse.*

**J**E croyois vous avoir perduë.  
Je vous cherche de toutes parts;  
Et, tout à coup, à mes regards  
Votre personne est disparuë  
Sans que je m'en sois aperçuë.  
Dans les lieux où vous n'êtes point,  
On n'y tient pas, belle Comtesse,  
Et l'ennui vient saisir au point

Qu'il faut vous retrouver, ou mourir de tristesse.

LEANDRE *à la Comtesse.*

Mais Madame a pour vous une belle tendresse.

CIDALISE.

'Ah! Vous voilà, Monsieur, de retour. Depuis quand?

LEANDRE.

J'arrive dans le même instant.

CIDALISE.

Vous venez de la Cour? Dites-nous des nouvelles;  
C'est la source en tout tems des grandes & des belles.

LEANDRE.

Point du tout; c'est l'endroit où l'on en dit le moins.

# COMEDIE.

21

CIDALISE.

Vous avez dû, Monsieur, en apprendre à la Ville ;  
En nouveautés elle est toujours fertile.

LEANDRE.

C'est, à vous dire vrai, le moindre de mes soins.

Qui, mieux que vous, peut avoir connoissance  
Des nouvelles du jour, & même du matin ?  
Vous devez les avoir de la première main ;  
Vous êtes en commerce avec toute la France.

CIDALISE.

Il est très-vrai, qu'à tout Paris,  
Trois fois par jour exactement j'écris :  
Mais il a tant de nonchalance,  
Qu'il ne répond que tard à ses amis.  
Sans l'attachement qui me lie  
A la Comtesse votre sœur,  
Oh, je serois déjà partie  
Pour lui reprocher sa froideur.

LEANDRE.

Partez, Mademoiselle, en toute diligence.  
Je dois vous dire de sa part,  
Qu'il vous attend avec impatience.

CIDALISE.

Comment ! Il me souhaite ?

LEANDRE.

Oui, partez sans retard.

LA COMTESSE.

Non, pour moi, de rester, ayez la complaisance.  
Vous m'êtes nécessaire, & de votre présence ;  
Cidalise, en ces lieux je ne puis me passer.

CIDALISE.

Mon cœur se rend sans balancer :  
Je vous donne la préférence

## LE MARI GARÇON.

Sur Paris, tout charmant qu'il est ;  
Autant que vous rien ne me plaît.

LEANDRE.

Vous avez pour ma sœur trop de condescendance ;  
Paris ne fut jamais si brillant ni si beau ,

En votre faveur il se pare

De ce que l'art invente de plus rare ;

De ce que la Peinture offre de plus nouveau : •

Le Louvre étale exprès plus d'un riche tableau ;

Votre portrait sur-tout attire l'affluence.

CIDALISE.

Mon portrait est du nombre ? ...

LEANDRE.

Oui vraiment , le pinceau

A rendu tous vos traits avec tant d'élégance

Qu'ils charment les regards de tous les spectateurs

Qui leur donnent la préférence.

Au jugement des connoisseurs ,

Le Peintre & vous, vous disputez de gloire ;

S'il captive les goûts , vous enchaînez les cœurs ,

Chaque instant est marqué par plus d'une victoire.

Pour voir & pour jouir d'un triomphe si doux ,

Abandonnez ces lieux , vîte , qu'attendez-vous ?

CIDALISE.

Vous me flattez.

LEANDRE.

Je suis Historien sincere.

Paris , par ses efforts , n'aspire qu'à vous plaire ;

Il fait tout pour vous engager

A revoler dans son sein agréable.

CIDALISE.

Que ne puis-je me partager !

# COMEDIE.

23

LA COMTESSE.

Il exagere exprès.

LEANDRE.

Non , pour se rendre aimable ;  
Paris a soin de ne rien oublier ;  
Vous allez voir dans ce papier ,  
De mon discours la preuve véritable.

CIDALISE *lit.*

( Elle s'interrompt. )

*Nouvelles de Paris.* Des nouvelles ! ha ! ha !  
Vous ne vouliez pas m'en apprendre.  
Cependant , Monsieur , en voilà.

LEANDRE.

Plus agréablement j'ai voulu vous surprendre.

CIDALISE *lit.*

*Un Phénomene tout nouveau  
Brille aux Italiens , & les rend à la vie.  
Presqu'au sortir de son berceau.  
Terpsicore est l'auteur d'un prodige si beau ;  
A la priere de Thalie ,  
De tous ses dons les plus brillans ;  
Elle y fait admirer la force réunie  
Dans une Elève de quatre ans.  
( elle s'interrompt. )*

De quatre ans ! Bon ! C'est une raillerie.

LEANDRE.

Non , c'est un fait des plus constans :  
Son oreille est parfaite , & sa grace infinie.  
Moi , qui parle , j'ai vû cette enfant si jolie ,  
Qui donne à tout Paris , dans les mêmes instans ;  
Le plaisir de la Danse & de la Comédie.

## LE MARI GARÇON;

Son frere , à sept ans & demi ,  
 Paroît presque un géant auprès de sa cadette ;  
 Et , comme un Danseur grave , il se voit applaudir.

## LA COMTESSE.

J'admire les progrès que fait ce siècle-ci.  
 Pour le coup sa gloire est parfaite :  
 Dans l'enfance on est accompli ,  
 Tous les talens y sont à la bavette.

## CIDALISE.

Dites-moi , pendant ce tems-là ;  
 Comment se porte l'Opera ?

## LEANDRE.

Il jouit à présent d'une santé complotte ;  
 Mais cet écrit bien mieux vous l'apprendra :  
 Je suis sûr qu'à partir il vous obligera.

## CIDALISE.

Quelle joie ! A tout Forge il me tarde déjà  
 D'en faire la lecture , & d'aller l'en instruire.

## LEANDRE.

Aimable Cidalise , allez donc , courez-y ;  
 Aussi-bien je dois seul entretenir ici  
 Ma fem , ma sœur avec qui je desire ...

## LA COMTESSE.

Non ; vous n'avez plus rien d'important à me dire.  
 Et je ne puis quitter Cidalise aujourd'hui ;  
 J'aime les nouvelles comme elle ,  
 Elles dissipent mon ennui :

Nous allons toutes deux , d'une ardeur mutuelle ,  
 En régaler tout le peuple buveur.

## CIDALISE.

Quel plaisir nous allons leur faire !  
 Partons , volons , Comtesse. Adieu , Monsieur.

COMEDIE.  
LA COMTESSE.



Adieu, mon frere.

LEANDRE.

Adieu, Madame, adieu ma sœur.

(Elles sortent.)

---

SCENE V.

LEANDRE *seul.*

**M**A femme a, pour le coup, une garde fidelle;  
Exprès, pour m'éloigner, elle attache auprès  
d'elle

La fâcheuse que je hais tant.

Et c'est un trait malin .... Mais un homme s'avance;  
Il a l'air du Marquis. C'est lui-même vraiment.

Déguifons-nous en sa présence,  
Et jouons bien l'étonnement.

---

SCENE VI.

LEANDRE, LE MARQUIS.

**N**E me trompai-je point ?

LE MARQUIS.

En croirai-je ma vûe ?

LEANDRE.

Ah ! Florange !

## LE MARI GARÇON;

LE MARQUIS.

Ah ! Léandre !

*( Ensemble. )*

Est-ce toi que je vois ?

LE MARQUIS.

Quel bonheur surprenant !...

LEANDRE.

Quelle joie imprévûe !

LE MARQUIS.

De rencontrer à Forge un de mes bons amis !

LEANDRE.

De rejoindre en ces lieux mon aimable Marquis !

*( Ils s'embrassent. )*

LE MARQUIS.

Comment vont les plaisirs ? Comment va la fortune ?

Et qu'as-tu fait depuis mon départ de Paris ?

LEANDRE.

J'ai voltigé de la Blonde à la Brune ;

J'ai suivi , tour-à-tour , quatre inclinations ;

L'Amour , le Jeu , le Vin , la Bonne-chère ;

J'ai mis enfin au jour toutes les actions

Qui peuvent signaler un jeune Militaire ,

Et j'ai toujours , avec un scrupule sévère ,

J'ai rempli les devoirs , j'ai fait les fonctions ;

Et mené la vie exemplaire

D'un Capitaine de Dragons.

LE MARQUIS.

Tant de sagesse m'édifie ;

Et ton état , Léandre , est un bien que j'envie !

LEANDRE.

A ton tour , Marquis , apprends-moi ;

Avec la même bonne foi ,

Tes occupations , pendant quatre ans d'absence ?



# COMEDIE.

27

## LE MARQUIS.

J'ai beaucoup voyagé , mais sans aucun plaisir.

J'ai d'abord visité la France ,

Mais avec tant de diligence

Que je n'ai pas eu le loisir

De m'ennuyer , ni de me divertir.

J'ai parcouru , sans faire résidence ,

L'Allemagne , la Suisse , où l'on m'a forcément

Enseigné l'art de boire alternativement

En même pot qui fait la ronde ;

Et de m'enivrer proprement

Pêle mêle avec tout le monde.

Puis j'ai vû la Hollande , où l'Esprit , l'Agrément ;

Où le Plaisir paroît un Estre imaginaire ;

Où le vrai Savoir-vivre , où le grand Art de Plaire ,

Est l'art de commercer toujours utilement.

J'ai fait le tour de l'Italie :

Là , j'ai , pendant dix mois , subsisté de concert ;

Où n'ai vécu que de dessert :

En Décoration , ou bien en Symphonie ;

On vous y traite , on y fait les honneurs :

Un Concerto , des Fruits , des Glaces , des Liqueurs ;

Il est vrai d'un goût admirable ,

Accompagnés de parfums & de fleurs ,

Composent le repas , & remplissent la table :

Bref , c'est un Pays merveilleux ,

Où l'Art y sert de nourriture ;

On n'y soupe jamais , on y dîne en peinture ,

Et l'on n'y mange que des yeux.

## LE ANDRE.

D'une indigestion , on court peu l'aventure

Dans un Festin si singulier ,

Dont un Peintre est le Cuisinier.

# LE MARI GARÇON; LE MARQUIS.

J'ai terminé ma course à Londres ;  
On y fait tous les Arts , hors l'art de converser :  
La Parole est un bien qu'on craint d'y dépenser.

Pour se donner la peine de répondre ,  
On est trop occupé du travail de penser.

Auprès de lui mon pere me rappelle ;  
Sa lettre m'apprend que son zèle  
Me destine un parti dont il me taît le nom ;  
Et , pour dissiper l'humeur noire  
Que donne l'air de Londres , & son maudit charbon ;  
Je suis à Forge venu boire

Par ordre de la Faculté ,  
Et prendre avec ses eaux une aimable gaité :

La Compagnie y contribue ;  
Celle avec qui sur-tout on est en liaison :  
Ses effets sont plus sûrs que ceux de la Boisson ;  
J'y retrouve un ami , j'y jouis de sa vûe ;  
Je répons de ma guérison.

LEANDRE.

Mais j'en vois sur ton teint d'infailibles présages.  
On est sûr de guérir quand on se porte bien.  
Et tes amours ? Ne m'en diras-tu rien ?

LE MARQUIS.

Ils ne sont pas heureux, non plus que mes voyages.  
Pour trois différentes Beautés ,  
J'ai brûlé , tour-à-tour , dans le fond de mon ame ;  
Sans avoir pû , malgré tous mes soins répétés ,  
Parvenir seulement à déclarer ma flâme ,  
Ni même à me trouver sans témoin une fois  
Vis-à-vis d'aucune des trois.

LEANDRE.

C'est être malheureux autant qu'on le peut être.

## LE MARQUIS.

Une Fille à Milan fut mon premier vainqueur ;  
J'en devins amoureux en passant dans sa rue :  
Mais, à peine un regard eut-il frappé mon cœur ,  
Qu'une mere sévère , avec un ton grondeur ,  
La fit disparoître à ma vûe.

Jeus beau , durant quatre mois de séjour ,  
Epier le moment de parler à la Belle ,  
Je ne la vis jamais sans sa mere éternelle ,  
Qui servit de rempart toujours à mon amour ;  
Et toute la faveur qu'en obtint ma constance ,  
A force de saluts l'un sur l'autre enraissés ,  
Fut une simple révérence :  
Encore la fit-elle avant les yeux baissés.

## L E A N D R E.

Voilà des feux bien mal récompensés.

## LE MARQUIS.

Une Femme ensuite , à Florence ,  
Succéda dans mon ame au Tendron de Milan :  
Ses beaux yeux , à travers sa double jalousie ,  
Trouvèrent le chemin de mon ame asservie :  
Mais son époux jaloux , ou plutôt son tyran ,  
Faisoit de sa maison une prison cruelle ,  
Et trente clefs répondoient d'elle.

Je rodai tant autour de son logis ,  
Qu'à force d'or je séduisis

La Surveillante intéressée ,

Qui m'introduisit une nuit

Chez sa Maîtresse , à petit bruit :

Mais , en entrant , mon ardeur empressée

Rencontre en face le Mari :

Il voulut d'un poignard accueillir ma tendresse ,  
Et courut après moi , de tous ses gens suivi ;

## LE MARI GARÇON;

Mais l'ayant gagné de vîteſſe ,

Je m'échapai de ſa fureur.

Ce fut là le progrès où ſe borna ma flâme ;

J'eus le regret , & , malgré moi , l'honneur

D'être reconduit par Monſieur ;

Sans avoir pû donner le bon ſoir à Madame.

LE ANDRE.

Quel Epoux incivil ! Ah ! Rien n'eſt plus affreux ;

Les nôtres ſavent bien mieux vivre :

Dès que vous arrivez chez eux ,

Ils vous quittent la place , au lieu de vous pourſuivre.

LE MARQUIS.

Ici , pour mettre fin à ma narration ,

Une Veuve charmante , & née en tout pour plaire ;

Fait ma troiſième paſſion ;

Ou plutôt , cher Léandre , elle fait ma première.

Des autres l'apparition

N'avoit produit chez moi qu'une flâme légère ,

L'eſprit de celle-ci , ſa converſation ,

Avec l'eſtime & l'admiration ,

Ont fait naître un amour auſſi fort que ſincère ;

Il tient de l'adoration.

Mais la fatalité qui m'eſt particulière ,

Attache ſur ſes pas , pour traverser mes feux ,

Une fille obſtinée à la ſuivre en tous lieux ,

Et qu'on appelle Cidalife.

Elle l'obſede au point , que juſques à préſent

Je n'ai pû dans ces lieux la voir ſeule un inſtant ;

Pour lui dire l'ardeur dont mon ame eſt épriſe.

Cette incommode-là ne quitte jamais priſe :

Sans ceſſe je maudis ſon aſſiduité ,

Et je ſuis ſur le point de perdre patience.

Elle ſurpaſſe en importunité ,

# COMEDIE.

31

Les Meres de Milan, les Maris de Florence.

LEANDRE.

Oui, cette Cidalise est de ma connoissance;

Elle est telle que tu la peins.

Je murmure contre elle autant que tu t'en plains.

LE MARQUIS.

Tu dois connoître aussi ma Comtesse adorable,

Puisque l'une est toujours de l'autre inséparable.

LEANDRE.

Oui, nous nous connoissons.

LE MARQUIS.

Tu dis cela d'un ton;

Qui tout à coup me fait naître un soupçon.

Elle attend aujourd'hui le retour de son frere,

Et tu viens d'arriver. Seroit-ce toi? Répon.

Eclairci-moi par un aveu sincere.

LEANDRE.

Mais il est vrai qu'à Forge on me donne ce nom:

LE MARQUIS.

La Comtesse est ta sœur? Léandre, cher Léandre;

Ah! Quel surcroît de joie, & de bonheur pour moi!

Je dois de ton secours, de ton zele, de toi,

Je dois, & j'ose tout attendre.

L'amitié t'en fait une loi.

Unique confident du feu qui me dévore;

Du feu que dans ton sein je viens de déposer,

Et frere en même tems de l'objet que j'adore,

En ma faveur tu dois le disposer.

Au tourment d'un ami tu dois être sensible;

Le servir, le conduire, & le favoriser.

LEANDRE.

Je le voudrois fort... Mais... à ne rien déguiser;

Marquis, la chose est impossible.

32 LE MARI GARÇON;

LE MARQUIS.

Impossible ! En quoi donc ? Songe que mon amour  
Est aussi pur que l'est le plus beau jour.

LEANDRE.

J'y vois , te dis-je , un obstacle invincible.

LE MARQUIS.

Mais quel obstacle enfin ? Parle.

LEANDRE.

Près de ma sœur ;  
Puisqu'il faut m'expliquer , je ne puis , en honneur ,  
Servir tes feux ; quelque fort que je t'aime ,  
Dans le tems que je viens d'apprendre de toi-même ;  
Qu'une autre est destinée à recevoir ta main ,  
Qu'un pere te rappelle en France à ce dessein.  
Moi-même , en ce moment , je ne puis te comprendre !

LE MARQUIS.

Cet obstacle n'est rien , & mon amour , Léandre ,  
Mon amour est prêt à le lever.  
Je renonce au parti qu'un pere me propose.  
Ta sœur , qui de mon cœur seule en reine dispose ,  
Est le plus éclatant que je puisse trouver.  
Loin qu'à ce nouveau choix ma famille s'oppose ,  
Elle fera gloire de l'approuver.  
J'en répons.

LEANDRE:

Peux-tu ? ...

LE MARQUIS.

Je le puis & je l'ose.

Pour moi , parle à ta sœur.

LEANDRE.

Non , je n'en ferai rien ;

Et si tu me connoissois bien ,

Tu...

LE MARQUIS,

LE MARQUIS.

Mais ; pour un ami volontiers on s'emploie.  
Je ne te conçois pas. Quel frere scrupuleux !  
Fais du moins qu'un moment sans témoin je la voie.  
Ecoute. J'imagine un moyen très-heureux.

Le grand obstacle à ce bien que je presse ,  
Est Cidalise importune à tous deux :  
Il s'agit d'éloigner ses pas de la Comtesse ,  
Pour que je puisse seul lui déclarer mes feux.  
Tu peux me rendre ce service.

LE ANDRE.

Je le puis moins qu'un autre ; ainsi ne compte pas  
Sur moi pour un pareil office.

LE MARQUIS.

Mais aisément tu le pourras ;  
Je donne , ce soir , une fête :  
Près d'elle tu te placeras ,  
Tu feras l'empresé , tu louras ses appas ;  
Tu scindras d'être sa conquête.  
Je prendrai cet instant , où tu l'amuseras ,  
Pour instruire ta sœur , & la voir tête-à-tête.

LE ANDRE.

Le bel emploi que tu me donnes-là !

LE MARQUIS.

Ton zele , de ce soin , au mieux s'acquitera.  
Mon cher ! Je t'en conjure , à charge de revanche.  
Mon amitié , sans peine , à tout se prêtera ;  
Je te le jure ici , d'une ame franche.

LE ANDRE.

Non , non , je ne veux point , Marquis ,  
Te mettre dans le cas de la reconnoissance.

## SCENE VII.

LEANDRE, LE MARQUIS;  
M. DE LA JOIE.

M. DE LA JOIE *à moitié pris de vin.*

**J**E viens, Messieurs, pour vous donner avis  
Que vous allez contre mon ordonnance.  
A babiller à jeun, à causer à crédit,  
Sans en prévoir la conséquence,  
Vous employez un tems qu'on doit mettre à profit  
A converser des dents, & non pas de l'esprit.  
La conversation d'une table charmante  
Est la plus agréable & la plus nourrissante;  
Et je ne sçaurois voir, sans un mortel dépit;  
Qu'on manque de se rendre à l'heure intéressante  
Du dîner qui se refroidit.

*( Il fait un hoquet. )*

Pour moi, je meurs de soif, j'étrangle d'appétit.

LE MARQUIS.

Il y paroît.

LEANDRE.

Mais, quand on sort de table,  
Et que l'on vient de déjeuner,  
On peut, mon Docteur très-aimable;  
Tranquillement attendre le dîner.

M. DE LA JOIE.

Je n'ai point déjeuné, je m'en fais un scrupule;  
Et c'est, Messieurs, un ridicule



# COMEDIE:

35

Que vous prétendez me donner.

LEANDRE.

Le ridicule est bon !

M. DE LA JOIE.

L'injustice est parfaite.

D'honneur , je suis un homme à jeun ;

Si dans le monde il en fut jamais un.

Je n'ai pris aujourd'hui que du Sel de Seignette.

LE MARQUIS.

Vous verrez que des eaux ce sera le montant.

M. DE LA JOIE.

Point du tout , je vous fais excuse.

Je les ordonne , & jamais je n'en use.

L'eau m'est contraire , & le vin excellent.

Un Médecin sçait son tempérament.

J'estime donc le vin , mais je hais tout yvrogne ;

Et j'ai pris mon sel , sobrement ,

Dans deux bouteilles de Bourgne.

LE MARQUIS.

Le remede est nouveau. L'usage en est charmant ;

Et la dose des plus modestes.

M. DE LA JOIE.

Je m'en trouve parfaitement ,

Et j'ai de son effet des preuves manifestes.

( *Il pousse un hoquet.* )

LEANDRE.

Mais en voilà.

M. DE LA JOIE.

Sans doute. On voit par son moyen ,

Parbleu , que je me porte bien.

LEANDRE.

Un excès de plaisir , pour le coup , mon cher maître ,

Produit chez vous un excès de santé.

36 LE MARI GARÇON,

M. DE LA JOIE.

Je ne dispute pas , mon fils ; cela peut être.

LE MARQUIS.

Vous ne dînez point.

M. DE LA JOIE.

Je dînerai , parbleu ,

Et dînerai pour quatre.

LE MARQUIS.

Allez dormir un peu.

M. DE LA JOIE.

Vous vous moquez , Monse Florange ,

Je ne dors point quand tout l'univers mange.

Sur ce chapitre je prens feu.

A bien dîner je mets ma gloire :

Je veux avoir trop bû. Mettons la chose au pis.

C'est un motif pressant qui m'oblige à reboire.

Lorsque le vin de Beaune m'a surpris ,

Le vin d'Aï me raccommode ;

C'est un remede sûr. Je veux dans tout Paris

Mettre ma recette à la mode.

Ecoutez , raillerie à part ,

Comme dans le balet je dois faire un vieillard

Que le vin a surpris , qui se soutient à peine ,

Le déjeuner que j'ai fait un peu tard ,

M'a donné l'esprit de ma scène ,

Et m'a servi de répétition

Pour le pas qu'il faut mettre en exécution.

Suis-je bien dans mon caractère ?

LE ANDRE.

Au mieux.

M. DE LA JOIE.

Vous me flattez , vous n'êtes point sincere.

Je suis encore loin de la perfection ;

Et pour y parvenir , sans plus long-tems remettre ,  
Venez , partons , Messieurs , à table allons nous mettre:  
Hei!...

( *Il danse en s'en allant.* )

LEANDRE.

Vous faites des entrechats.

M. DE LA JOIE.

Tout en chemin faisant je repête mon pas:

La , la , marquez moins de surprise.

( *Il fait un faux pas.* )

LE MARQUIS.

Doucement.

M. DE LA JOIE.

Je le fais exprès.

LEANDRE.

Vous allez tomber.

M. DE LA JOIE.

Non , je me caractérise.

Trois bouteilles encore , & nous voilà parfaits.

*Fin du premier Acte.*





## ACTE II.

### SCENE PREMIERE.

#### LE MARQUIS *seul.*

OUI, mon amour, quoique je fasse ;  
Sera toujours infortuné.

Pour les obstacles je suis né.

Mon froid ami, qui rit de ma disgrâce ;

A ne point me servir est toujours obstiné.

La Cidalise, à me nuire empressée,

Redouble ses soins assidus.

Pour comble de douleur, ma Veuve étoit placée

A table entre son frere & ce femelle Argus.

Encore, si j'avois été vis-à-vis d'elle,

La perspective eût fait ma consolation :

Mais, par malheur, ma place étoit la plus cruelle ;

Et l'importun objet de mon aversion

S'étoit arrangé de maniere,

Qu'il s'offroit, de profil, le premier devant moi ;

Et qu'il me cachoit toute entiere

La charmante Beauté qui me tient sous sa loi,

Je faisois bonne contenance ;

Et, tâchant d'exciter les autres au plaisir,

Pour faire les honneurs , j'augmentoïis ma souffrance :  
 Le héros de la fête en étoit le martir.  
 Pour déclarer mes feux , quel moyen vais-je prendre ?..  
 De l'écriture empruntons le secours ;  
 Souvent mieux que la voix elle sert les amours.  
 Ecrivons un Billet ; & , pour le faire rendre  
 A la Suivante ayons recours.  
 L'intérêt séduisant guide toute Soubrette ;  
 Toujours par l'or son cœur est radouci.  
 Tâchons , par son éclat , de séduire Finette ;  
 Et courons de ce pas .... Mais elle vient ici.

---

## S C E N E I I.

## LE MARQUIS, FINETTE.

## LE MARQUIS.

**J**E rends grace au hazard qui vous offre à ma vûë. ...  
 Mais , quel soin vous occupe , & distrait vos esprits ?

F I N E T T E.

Excusez , Monsieur le Marquis ,  
 Je cherche ....

L E M A R Q U I S.

Achevez donc la phrase interrompue ,  
 Et dites-moi ce que vous cherchez tant.

F I N E T T E.

Monsieur , je cherche , en ce moment ,  
 Une bague qu'ici je crois avoir perdue  
 Ce matin en me promenant ,  
 Et dont Madame hier me fit présent.

## LE MARI GARÇON,

LE MARQUIS.

D'une recherche superflue

Epargnez-vous cette peine assidue ;

Finette , je vous prie , en dédommagement ;

De recevoir ce diamant.

FINETTE.

Cette offre généreuse a lieu de me surprendre.

Je n'ai perdu qu'un fort petit rubis ,

Et vous m'offrez , Monsieur , un diamant de prix :

Le présent est trop beau pour que j'ose le prendre !

LE MARQUIS.

Non , prenez hardiment.

FINETTE.

Vous m'en dispenserez.

Je n'ai rien fait pour vous , Monsieur , qui puisse...

LE MARQUIS.

Mais aisément vous vous acquitterez ,

Si vous voulez , par un service

Qu'en cet instant vous me rendrez.

FINETTE.

Monsieur , quel est donc cet office ?

LE MARQUIS.

Simplement vous vous chargerez

D'un billet que je vais écrire ,

Et qu'en secret vous remettrez....

FINETTE.

A qui , Monsieur ? Ayez la bonté de m'instruire.

LE MARQUIS.

Finette , vous le donnerez

De ma part à votre Maîtresse.

FINETTE.

A Madame , un billet ! Vous me surprenez fort.

LE MARQUIS.

Mais vous êtes surprise à tort :  
Je prétens éclaircir un point qui m'intéresse.

FINETTE.

De dîner avec vous à l'instant elle sort.  
Que ne lui parliez-vous , vous qu'elle voit sans cesse ?

LE MARQUIS.

Belle Finette , il est des choses qu'on écrit ,  
Entre nous deux , bien mieux qu'on ne les dit.

FINETTE.

Ce discours devient clair , & je dois vous entendre :

Cette lettre dont il s'agit ,  
Est , je n'en doute plus , une missive tendre.

LE MARQUIS.

Oui , ma chere , il est vrai : Si vous voulez la rendre ,  
Et me servir dans mon amour ,  
Comptez sur ma reconnoissance  
Et sur ma bourse , dans ce jour :

Par ce brillant , d'abord , souffrez que je commence.

FINETTE.

Pour le prendre , Monsieur , j'ai trop de conscience.

LE MARQUIS.

Je vous en fais présent.

FINETTE.

Non , il ne m'est pas dû :

Ce seroit un présent perdu.

Je ne reçois jamais rien des personnes

Que je sai ne pouvoir servir.

Vous êtes dans le cas.

LE MARQUIS.

Mais vos raisons ...

FINETTE.

Sont bonnes ;

42 LE MARI GARÇON,

Et, pour vous le prouver, & mieux vous éclaircir,  
Apprenez que Madame est d'une humeur sévère,

Et ne lit point de tels billets.

Sachez, en même tems, qu'attentive à lui plaire,

Moi, qui vous parle ici, je n'en porte jamais.

LE MARQUIS.

Voilà des scrupules, Finette....

FINETTE.

Non, c'est de la sincérité;

Et, quoique je ne sois qu'une simple Soubrette;

Je me pique de probité.

Si je serois une coquette,

J'accepterois vos dons sans balancer :

Sûre que vos poulets seroient bien reçûs d'elle;

Et que je devrois voir de droit récompenser

Mon service effectif, & mon utile zèle

Qui dans ses mains les feroient tous passer.

Mais aujourd'hui que je me vois aux gages

D'une Maîtresse des plus sages,

Qui ne voit les Amans que d'un œil de courroux,

Monsieur, auprès d'elle, pour vous,

Mon ministère est inutile.

Si je me chargeois, entre nous,

De lui rendre vos billets doux,

Je tromperois votre amour trop facile,

Et je volerois vos bijoux.

LE MARQUIS.

Mais cet amour est pur autant qu'il est extrême.

FINETTE.

Monsieur, expliquez-vous vous-même.

LE MARQUIS.

Je ne saurois près d'elle en trouver le moment.

Essayez de donner....



## F I N E T T E.

C'est inutile euen.

Je ne servirois pas votre âme ,  
Et je me mettrois mal dans l'esprit de Madame.

LE MARQUIS.

Recevez la bague toujours :  
Si votre soin , à ma tendresse ,  
Ne peut être d'aucun secours ,  
De la restituer vous ferez la maîtresse.  
Par cet accord . . . .

F I N E T T E.

Non , Monsieur le Marquis :  
Voilà ce que jamais on ne me verra faire ,  
Car jamais je ne rends ce qu'une fois j'ai pris ;  
C'est encore là mon caractère.

LE MARQUIS.

Je vois que mon présent est trop mince à vos yeux ;  
J'y joins la boîte d'or que ma main vous présente.

F I N E T T E.

Ah ! Vous êtes , Monsieur , un homme dangereux ;  
Et , de peur qu'à la fin tant d'éclat ne me tente ,  
Je me retire vite , & suis votre servante.

( Elle s'enfuit. )

---

---

S C E N E I I I.

LE MARQUIS *seul.*

O H ! Pour le coup , mon malheur est affreux ;  
Et j'en sens un dépit horrible :  
Il faut que , tout exprès , il se trouve pour moi

Une Suivante incorruptible,  
Dont la droiture soit la loi !  
Mais la Fortune aura beau faire ;  
Mon amour n'en veut pas avoir le démenti ;  
Et je vais prendre le parti  
D'être de mon ardeur , moi-même l'émissaire.  
En vain j'ai contre moi , dans cette occasion ,  
Freres , Amis , Cidalises , Soubrettes.  
Soyons plus forts que tout : Trouvons l'invention  
D'apprendre , en dépit d'eux , mes souffrances secretes  
A l'objet de ma passion.  
Faisons en vers ma déclaration ;  
Et l'écrivons sur ces tablettes.  
Grace à la Nature , j'en fais  
Facilement de fort mauvais ;  
J'en ai même donné des preuves très certaines.  
J'étois un des meilleurs Poëtes du Marais ;  
Dont j'ai fait les plaisirs le cours de six semaines.  
Comme , avec eux , les vers portent leur passeport ;  
Et qu'on les croit sans conséquence ,  
Pour les faire accepter , il faut bien moins d'effort :  
La plus sévère en badine d'abord ;  
On y dit ce qu'on veut , sans qu'elle s'en offense.  
Je trouverai , ce soir , sûrement les moyens ,  
A la faveur d'un peu d'adresse ,  
De donner , ou du moins de faire voir les miens  
A mon adorable Comtesse ;  
Et j'aurai l'avantage , en prenant cet Emploi ,  
De n'être , d'un tel bien , redevable qu'à moi . . . .  
Mais voilà Cidalife ! Ah ! Qui peut la conduire ?  
Elle n'est pas contente , obstinée à me nuire ,  
De m'empêcher de lui parler ,  
Elle la quitte exprès pour venir me troubler ,

Dans le moment que je lui veux écrire !  
Par bonheur , j'ai fini , sans qu'il m'en ait coûté ;  
( Et je rends grace à ma facilité.

---

## S C E N E I V.

LE MARQUIS, CIDALISE.

J C I D A L I S E.  
E vous y prenez , Marquis. Ah ! Voyons , je vous prie,  
Les vers que vous écrivez là.

LE M A R Q U I S.  
Ce n'en font point.

C I D A L I S E.  
Seul dans la rêverie !  
Des Tablettes en main ! Surement en voilà.  
Je sçai que Monsieur versifie  
Comme jamais on ne versifia.

LE M A R Q U I S.  
( à part. )  
Non. Ah ! J'enrage.

C I D A L I S E.  
En vain votre bouche le nie ;  
Vous avez sur le front un air de poésie  
Qui m'est un garant de cela.  
Montrez donc. De les voir il me tarde déjà.  
J'aime les vers à la folie !

LE M A R Q U I S.  
( à part. )  
Les miens sont trop mauvais. Comment les lui cacher ?

46 LE MARI GARÇON;  
CIDALISE.

Treuve de fausse modestie.

Faut-il donc vous les arracher ?

LE MARQUIS.

( à part. )

( à Cidalise. )

Peste de la fâcheuse ! Eh , non , je suis sincère.

CIDALISE.

Seriez-vous du nombre de ceux  
Qui brûlent à la fois , & rougissent d'en faire ;  
Qu'on nomme Poètes honteux ?

LE MARQUIS.

Si j'en faisois de bons , si je pouvois le croire ,  
De les montrer je ferois gloire.  
Il n'appartient qu'aux fots de rougir des talens.  
Mais , par malheur , les miens sont si méchants ;  
Qu'après les avoir faits , souvent je les déchire ,  
Et qu'à moi seul j'ai le front de les lire.

CIDALISE.

Pour si mal réussir vous avez trop de goût ;  
Et je ne vous crois point du tout.  
Vos vers ne restent point dans une nuit profonde.  
Vous en faites pour tout le monde ;  
Pour vos amis sur tout.

LE MARQUIS.

Je vous l'avouë ici.

Pour un ami j'ai fait ceux-ci ;  
Mais j'avois juré de le taire ,  
Et de vous en faire un secret ,  
Quoique vous en soyez l'objet.

CIDALISE.

Qui , moi ? Je suis l'objet de ce mystère ?  
Nouvelle raison pour les voir.  
Ma curiosité n'en devient que plus vive.

LE MARQUIS.

Les voilà , puisqu'enfin vous voulez les avoir.

Sans cet incident qui m'arrive ,

Votre main par un autre eût dû les recevoir.

CIDALISE.

Et par qui donc ?

LE MARQUIS.

Puisqu'il faut vous l'apprendre ,

C'étoit par la main de Léandre.

CIDALISE.

De Léandre !

LE MARQUIS.

De lui. Je n'ai fait simplement

Que rimer ce qu'il pense , ou plutôt ce qu'il sent.

CIDALISE.

J'entens. C'est de sa part une galanterie.

LE MARQUIS.

Oh ! C'est mieux que cela ; jugez-en , je vous prie.

CIDALISE *lit.*

*Depuis le tems que je vous vois ,*

*Je languis en secret , je brûle , je soupire :*

*Si je pouvois vous en instruire ,*

*Et me rencontrer seul avec vous une fois ,*

*L'aveu soulageroit l'horreur de mon martire.*

*Mais vous n'êtes jamais sans témoin un instant ;*

*Et mon supplice est accru doublement ,*

*Par la crainte de vous le dire ,*

*Et la difficulté d'en trouver le moment.*

*( après avoir lû. )*

C'est un aveu d'amour en forme tout-à-fait.

LE MARQUIS.

Comment le trouvez-vous ?

48      LE MARI GARÇON,  
                 C I D A L I S E.

Excessivement tendre.

Mais le jour l'autorise , & le lieu le permet ,  
Et comme un simple jeu je sens qu'il faut le prendre.

LE MARQUIS.

Non , Léandre , pour vous , sent un amour parfait  
Qui ne blesse point votre gloire.

C I D A L I S E.

Marquis , vous badinez , & je ne puis le croire.

LE MARQUIS.

Je vous proteste ici qu'il est , de vos beaux yeux ,  
Epris au point qu'il n'en dort point , Madame.

Son amour est prodigieux ;

Et puisque votre cœur est instruit de sa flâme ,  
Trouvez bon que mes soins intercedent pour lui.

Parlez ; qu'en sa faveur votre bouche prononce :  
J'ose , à titre d'ami , presser votre réponse.

Songez bien que sa vie en dépend aujourd'hui.

C I D A L I S E.

Ses feux sont moins ardens , votre bouche exagere.

LE MARQUIS.

Je n'exagere point ; il en mourra , d'honneur ,  
Pour peu qu'à son amour votre arrêt soit contraire.

C I D A L I S E.

Mais quand on aime tant la sœur ,

On ne veut point la mort du frere.

LE MARQUIS.

Ah ! Je cours , à Léandre , apprendre son bonheur.  
Quels seront ses transports ! Mais je le vois paroître.

SCENE

## SCÈNE V.

LE MARQUIS, CIDALISE,  
LÉANDRE.

LE MARQUIS.

Vien, ton amour, Léandre, est bien plus avancé,

Bien plus heureux qu'il ne croit l'être.

L'aimable objet qui l'a fait naître,

En est instruit sans en être offensé.

Sa bonté, qui plus est, te permet l'espérance.

Mon zèle avoit promis de garder le silence ;

Mais ces vers surpris dans mes mains,

Ont trahi le secret de tes feux clandestins.

Loin de t'être fatal, l'incident t'est propice ;

Et j'ai tant fait, par mon empressement,

Qu'on vient de s'expliquer très-favorablement.

Adieu. J'ai, d'un ami, rempli pour toi l'office ;

Et c'est à toi, présentement,

De t'acquitter de celui d'un amant.

( Il sort. )

## S C E N E V I.

LEANDRE, CIDALISE.

LEANDRE.

**J**E voudrois fort vous cacher ma surprise ;  
Mais le Marquis me charge , aimable Cidalise ,  
D'un rôle , qu'aujourd'hui , quoiqu'il soit des plus doux ,  
Je ne m'attendois pas de jouer près de vous.

CIDALISE.

Un tel discours à rien ne vous engage ,  
Et ne doit point étonner vos esprits :  
Je n'ai reçu , Monsieur , que comme un badinage  
Les vers galans que le Marquis ,  
En secret , à votre priere ,  
Vient , pour vous , de mettre en lumiere  
Dans ce Bois où je l'ai surpris.

LEANDRE.

La vérité m'oblige de vous dire  
Qu'il ne les a pas faits pour moi ;  
Et son discours a dû produire  
L'étonnement où je me voi.  
Pour faire des vers de commande ;  
Je n'ai jamais recours à la veine d'autrui ;  
Et j'ai , sans vanité , l'aisance la plus grande  
D'en faire , quand je veux , tout aussi mal que lui.  
Il a , j'en suis certain , travaillé pour son compte ;  
Car ce matin , du feu qui le surmonte ,



Puisqu'il faut l'avouer, il m'a lui-même instruit.

C I D A L I S E.

Mais pourquoi donc, Monsieur, ne me l'a-t'il pas dit?

L E A N D R E.

C'est, de sa part, une mauvaise honte,  
Ou plutôt un travers, un caprice maudit.  
En voyageant, Madame, il s'est gâté l'esprit.  
De tant de Nations les divers caractères  
Ont à tel point brouillé le sien,  
Que dans ses sentimens, comme dans ses manieres,  
On a beaucoup de peine à le démêler bien.

Il a, du fin Italien,

Pris les détours, & l'art impénétrable;

Et de l'Anglois indéchiffrable,

La singularité qui ne ressemble à rien.

C I D A L I S E.

Il est vrai que son air, quoiqu'il n'ait rien qui choque,  
Et qu'il prévienne même, est pourtant équivoque;

Et qu'à le bien envisager,

Il a, quoique François, un vernis étranger.

L E A N D R E.

Comme il craint d'être au ton des autres;

Par un de ses raffinemens,

Il n'a fait, sous mon nom, parler ses sentimens,

Que pour mieux pénétrer les vôtres;

Que pour voir, sans risquer, (le tour est bien conçu)

Comment un tendre aveu seroit de vous reçu.

C I D A L I S E.

Mais s'il eût agi pour lui-même,

M'eût-il pressée avec tant de chaleur

D'être sensible à votre ardeur?

L E A N D R E.

Eh, c'est cette chaleur extrême

## 52 LE MARI GARÇON,

Qui doit précisément vous prouver aujourd'hui  
Que, sous le nom d'un autre, il vous parloit pour lui.  
D'un ami, Cidalise, à quelque point qu'on l'aime,  
Avec moins de transport on se montre l'appui.  
Si je l'avois chargé des vers qu'il vient de faire,

Moi-même qui suis éclairci

Qu'ils ont eu le don de vous plaire,

A le désavouer m'obstinerois-je ici ?

Je ferois, en votre présence,

Briller plutôt ma joie, & ma reconnoissance.

Mais j'abuserois vos esprits;

Et je pense trop bien, je suis trop galant homme;

Pour usurper un droit qu'un autre s'est acquis.

J'aurois trop à rougir, si je volois la pomme

Que votre belle main doit donner au Marquis.

### CIDALISE.

Mais dans ses procédés j'ai peine à le comprendre;

Et s'il vouloit la recevoir,

Il se déclareroit sans plus long-tems attendre.

### LEANDRE.

Il se déclarera ce soir;

Et s'il retarde, au fonds, c'est pour mieux vous sur-  
prendre,

Ou pour suivre, plutôt, cet esprit singulier

Dont je vous ai parlé, qui lui fait toujours prendre

Un chemin tout particulier.

Faites-moi l'honneur de m'en croire;

Par vos attentions ménagez cet amant :

Vous y trouverez sûrement

Votre fortune & votre gloire.

### CIDALISE.

Ma fortune !

LEANDRE.

Oui, vraiment, je vous parle en ami.  
Un jeune homme amoureux n'aime pas à demi.

L'esprit d'une Maîtresse habile

Tourne son cœur &amp; ses vœux à son gré ;

Rend, par son art, chaque moyen facile ;

Et le conduit à l'himen par degré.

Faites réflexion sur cet avis utile.

CIDALISE.

Je commence à vous croire, &amp; j'en profiterai.

LEANDRE.

Par inclination, moi, je vous aiderai.

Je vous conseille bien, &amp; vous gagnez au change.

Le Marquis est mieux fait &amp; plus riche que moi.

Si vous le voulez bien, vous obtiendrez sa foi.

Je vous fais compliment, Madame de Florange.

CIDALISE.

Je n'ose me flatter si-tôt d'y parvenir.

LEANDRE.

Oh ! Vous y parviendrez, charmante Cidalise.

Mais à propos, je dois vous avertir

Que ma sœur vous attend chez la jeune Marquise ;

Pour aller voir les petits Hollandois.

Ils sont charmans ; je les connois.

CIDALISE.

Ils sont ici !

LEANDRE.

Leur troupe arrive ;

Et chacun, à la voir, montre une ardeur très-vive.

CIDALISE.

J'en fais autant. Adieu. J'y vole de ce pas.

*( Elle sort. )*

## S C E N E V I I.

LEANDRE *seul.*

**B** On , je l'envoie où ma femme n'est pas :

## S C E N E V I I I.

LEANDRE , LE MARQUIS.

LE MARQUIS *riant.*

**E** H bien , es-tu , mon cher , content de ta Maîtresse ?

En beau chemin j'avois mis ta tendresse.

Parle. T'en es-tu bien tiré ?

LEANDRE.

Je t'ai payé du même zele.

LE MARQUIS.

Te voilà , par mes soins , son Amant déclaré :

Il est de ton honneur de servir cette Belle.

LEANDRE.

Va , j'ai plus avancé tes affaires près d'elle.

Tu n'as lié , pour moi , qu'un simple amusement.

LE MARQUIS.

J'ai , Léandre , entre vous formé l'engagement

D'un amour sérieux , d'une parfaite flâme.

J'en ai fait ta Maîtresse , ayant droit sur ton ame.

# COMEDIE.

35

LEANDRE.

Mes nœuds ont plus de force & de solidité ;

Car je dois en faire ta femme ,

Et vous unir tous deux à perpétuité.

LE MARQUIS.

Oh ! ne badinons pas !

LEANDRE.

Je l'ai défabulée

Entièrement sur mon sujet.

LE MARQUIS.

Tant pis.

LEANDRE.

Et j'ai parlé si-bien en ta faveur , Marquis ;

Qu'elle croit ton ame embrasée.

LE MARQUIS

Ah ! le tour est perfide ! Et tu vas m'engager . . . .

LEANDRE.

Pour la nôce , mon cher , tâche de t'arranger ;

Car déjà de ta part j'ai porté la parole.

LE MARQUIS.

Morbleu ! Cela ne se fait pas ;

Et je vais avoir sur les bras

Plus que jamais cette importune folle.

LEANDRE.

Tu n'as qu'à l'épouser pour sortir d'embarras.

LE MARQUIS.

Peux-tu porter si loin ? Et dans la circonstance . . . .

LEANDRE.

Je suis toujours outré dans ma reconnoissance.

Quand on veut me donner , puisqu'il faut parler net ,

Des Maîtresses à moi , sans avoir mon suffrage ;

Je donne sur le champ , c'est toujours mon usage ,

Des Femmes malgré qu'on en ait.

D iij

56 LE MARI GARÇON,  
LE MARQUIS.

En me rendant un si mauvais office,  
Tu n'en peux esperer aucune utilité.  
Au lieu qu'à mon dessein si tu t'étois prêté,  
J'aurois pû, de ce jeu, tirer un grand service,  
C'étoit le moïen d'écarter  
La personne qui m'est nuisible.  
Va, renouë au plutôôt.

LEANDRE.

Cesse de t'en flatter,  
Je te l'ai déjà dit, la charge est trop pénible,

LE MARQUIS.

Puisque tu ne sçauois feindre de soupirer  
Pour cet objet commun de notre antipathie;  
Faisons mieux tous les deux. Lions une partie  
Pour hâter son départ, & pour nous délivrer  
De sa fâcheuse compagnie.

LEANDRE.

A ce projet, taape de tout mon cœur !

LE MARQUIS.

Pour mieux conduire l'entreprise,  
A nous prêter la main, engageons le Docteur.

LEANDRE.

Oùi, comme, pour un rien, l'esprit de Cidalise  
Prend l'allarme sur sa santé,  
Un Médecin sur elle a grande autorité.  
Mais est-il en état de nous rendre service ?

LE MARQUIS.

Oùi, sa recette a réussi très-fort,  
Il s'est au mieux trouvé du Champagne propice ;  
Qui chez lui, du Bourgogne, a réparé le tort.

Pour l'engager à cet office,  
Je cours le joindre, & je reviens après.

# COMEDIE.

57

Te faire part de nos projets.

LEANDRE.

Je t'attens ; pars donc au plus vite.

LE MARQUIS.

Léandre, avant que je te quitte ;

Il me reste à te demander

Un plaisir que tu peux aisément m'accorder :

Pour mon repos il est de conséquence ,

Et tu n'y dois avoir aucune repugnance.

LEANDRE,

Di, quel plaisir ?

LE MARQUIS.

Tien, prends cela,

LEANDRE.

Qu'est-ce donc ?

LE MARQUIS

C'est pour ta sœur une Lettre ,

Que tu lui rendras.

LEANDRE.

Non, je ne puis la remettre.

LE MARQUIS.

Je t'en prie, Elle vient. Saisi ce moment-là,

*( Il sort vite. )*

---

## SCENE IX.

LEANDRE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

**D**ites-moi, quel papier tenez-vous là, Léandre ?

38 LE MARI GARÇON;

LEANDRE.

Mais c'est, ma femme, un Billet doux  
Que le Marquis, ici, m'a chargé de vous rendre.

LA COMTESSE.

Mais, la commission est charmante pour vous.

LEANDRE *lui présentant le Billet.*

Fidèlement, je m'en acquitte :

Vous l'allez lire, sans tarder,

Pour y répondre encor plus vite ;

Et d'un ton à ne pas devoir l'intimider ;

Car je dois, de sa part, vous le recommander.

Son instance vraiment n'a pas été petite ;

Et c'est une faveur qu'il lui faut accorder.

LA COMTESSE.

Il doit fort se loïer de votre complaisance,

De votre zèle à le servir,

Et vous devez aussi lui faire ce plaisir,

Et par justice, & par reconnoissance.

Puisqu'il compose & donne en votre nom

Des Vers galans à Cidalise,

Et qu'il sert d'Emissaire à votre passion,

Vous pouvez vous charger, cette peine est bien prise ;

De me faire accepter un Billet de sa part ;

Il mérite trop cet égard.

LEANDRE.

Quoi ! Sérieusement vous êtes dans l'idée

Que le Marquis a fait ces Vers pour moi ?

LA COMTESSE.

Oùi, j'en suis très-persuadée.

LEANDRE.

Pouvez-vous penser . . .

LA COMTESSE :

Je le doi.



Quand le Marquis tout haut lui-même le déclare ;  
Le bruit de cet amour est si fort répandu

Que tout Forge en est convaincu.

L E A N D R E.

Ce bruit injuste autant qu'il est bisarre

Me fâche beaucoup en secret ,

Puisqu'il fait une injure à mon amour parfait :

Mais d'un autre côté , je l'avouë , il me charme ;

Puisque votre esprit s'en allarme ,

Et qu'il m'est , de vos feux , un garant des plus doux.

Je suis sûr d'être aimé , votre cœur est jaloux ;

Le mien en est ravi : rien n'égale sa joie ;

Devant vous sans reserve , il faut qu'il la déploie.

L A C O M T E S S E.

Je sens à ce discours redoubler mon dépit ;

Mon esprit n'en est plus le maître.

L E A N D R E.

Ne craignez pas de le faire paroître :

A mes yeux il vous embellit ;

Oui , chez-vous il devient une grace piquante.

L A C O M T E S S E.

Léandre , finissez ! Car je sens qu'il augmente.

L E A N D R E.

Plus vous m'en ferez voir , plus vous ferez charmante.

L A C O M T E S S E.

Sçavez-vous bien , Monsieur , que si j'osois ,

Sincerement je vous battrois ?

L E A N D R E.

Si je suivois ma fantaisie ,

Pour moi , de tout mon cœur , je vous embrasserois :

A votre égard , contentez votre envie ;

Vos coups seront pour moi d'un goût flatteur ;

Et d'une douceur infinie.

60 LE MARI GARÇON,  
LA COMTESSE.

Ah ! Par ce regard séducteur ,  
Malgré-moi , je suis attendrie !  
Puis-je l'être pour un ingrat  
Qui bien loin qu'il se justifie  
Du crime de m'avoir trahie ,

De mon courroux vient exciter l'éclat ?  
Et pour combler l'insulte , il en jouit encore !

LEANDRE.

Madame , il est vrai , j'en jouis ;  
Mais en époux qui vous adore ,  
Et qui , de vos transports , sent vivement le prix :  
J'en jouis en époux , qui loin d'être capable  
De sentir pour une autre une nouvelle ardeur ,  
N'est malheureux au fonds du cœur  
Que pour vous trouver trop aimable.

LA COMTESSE.

Si véritablement vous n'étiez point coupable ,  
Vous vous feriez déjà justifié , Monsieur.

LEANDRE.

Fixez vos yeux sur moi , mon épouse adorable ;  
Là regardez-moi donc , mais regardez-moi bien ,  
Votre œil fera payé de cette complaisance ;  
L'amour que vous voyez éclater dans le mien ,  
Vous prouve seul mon innocence.

LA COMTESSE.

Les yeux ? Garants trompeurs , dont rien ne me répond ,  
Les plus tendres en apparence ,  
Sont bien souvent les plus traîtres au fonds ,  
Je veux des raisons convaincantes.

Faites-moi voir par des preuves parlantes . . .

LEANDRE.

Le fait suffit lui seul pour vous désabuser ,

Sçachez que le Marquis avoit fait pour vous-même,  
 Les Vers dont faussement, je me vois accuser;  
 Mais comme Cidalise incommode à l'extrême,  
 Et faite en tout pour troubler les Humains;  
 Les a surpris & saisis dans ses mains,  
 Il a dit, pour cacher le fonds de ce Mystere,  
 Que je l'avois pour elle obligé de les faire;  
 Voilà l'occasion, la source de ce bruit.

LA COMTESSE.

Ah! Je respire à ce récit!

Cependant Cidalise est jeune, elle est aimable;  
 Et cet objet....

LEANDRE.

Ne peut rien sur mes vœux;  
 Dès qu'on a le talent de se rendre fâcheux,  
 On n'a jamais celui d'être agréable.  
 Je ne puis rencontrer son aspect importun,  
 Sans sentir dans mon âme une révolte extrême;  
 Je la hais... Comme je vous aime:  
 C'est dire autant qu'on peut haïr quelqu'un.

LA COMTESSE.

Présentement, que je la hais moi-même!

Que je souhaite son départ!

LEANDRE.

Vos vœux seront bien-tôt remplis à cet égard.  
 Il n'est point de moïen que notre esprit n'emploie.  
 Nous sommes tous ligüés pour la faire partir;  
 Et nous avons pour Chef....

LA COMTESSE.

Qui?

LEANDRE.

Monsieur de la Joie.

LA COMTESSE.

Mon Médecin?

62 LE MARI GARÇON,  
LEANDRE.  
Lui-même , & je le vois venir.

---

S C E N E X.

LEANDRE, LA COMTESSE;  
Mr. DE LA JOIE.

LEANDRE à *Mr. de la Joie.*

**E** H bien , mon cher Docteur , avez-vous vû Flo-  
range ?

Sçavez-vous son dessein ? L'avez-vous concerté ?

Mr. DE LA JOIE.

Oüi , j'ai plus fait. Je l'ai , Monsieur , exécuté ;  
Et déjà pour partir Cidalise s'arrange.

LEANDRE.

Exécuté si-tôt ?

LA COMTESSE.

Quoi ? Cidalise part !

Par quel moïen ? . . . .

Mr. DE LA JOIE.

Par un trait de mon art ;

Ou plutôt de son caractère.

J'ai reveillé l'effroi qu'elle a pour sa santé ,  
Et qui la rend souvent malade imaginaire ;

Et j'ai fortement excité

En même tems sa curiosité ,

Qui , de ses actions , est le guide ordinaire ;  
Et qui la porte avec rapidité

Vers les fêtes d'éclat , & vers la nouveauté,

Celle du jour , & qu'on dit la plus belle ,  
Toûjours la détermine & l'emporte chez elle.

Sur ces deux pivots là , je me suis appuyé ;

J'ai fait d'abord le surpris à sa vue ,

Et sur sa pâleur prétendue ,

Je me suis beaucoup récrié ,

Prononçant d'un air effraïé ,

Qu'il faut partir de Forge à l'instant sans réplique ,

Sous peine d'être pulmonique :

Que le danger est grand , bien plus qu'elle ne croit ,

Que le Fer regne trop dans son eau métallique ,

Et que de ce fatal endroit ,

L'air est ferrugineux , l'air est vitriolique ,

Mille fois plus encore que l'onde qu'on y boit.

A ces grands mots qui sont pour elle un coup de  
foudre ,

Elle a sincèrement pâli.

L E A N D R E.

Mais l'air ferrugineux me fait frémir aussi.

Mr. D E L A J O I E.

Pour achever de la resoudre ;

Et l'engager à partir sur le champ ,

Je mêle les plaisirs à cet éfroi pressant.

Je parle de Paris , je lui vante la fête

Qu'avec tant de pompe on apprête.

J'ajoute qu'elle occupe & la Ville & la Cour :

Que rien n'approchera de sa magnificence :

Qu'elle doit réunir mille jeux , tour à tour ,

Et que , de toutes parts , on vole en affluence ;

Pour se trouver à ce beau jour.

Je finissois la frase à peine ,

Qu'elle s'écrie : Ah ! Je voudrois la voir.

64 LE MARI GARÇON,

La Marquise , chez qui j'ai joué cette scène ,

Dit qu'elle doit partir ce soir ,

Qu'elles feront ensemble le voyage ;

Et lui fait offre , poliment ,

D'une place en son équipage.

Cidalise l'accepte avec empressement ;

Et son esprit , rempli de la brillante image ;

De tant de jeux divers que j'ai peints vivement ,

De la terreur passe à l'enchantement.

Les fêtes de Paris obtiennent l'avantage ;

Les nôtres , qui , pour elle , avoient tant d'agrément ,

Ne sont plus , à ses yeux , que des Bals de Village.

LA COMTESSE.

Vous nous obligez tous de nous en délivrer.

*( Elle regarde tendrement Léandre. )*

Elle ne donne pas le tems de respirer.

M. DE LA JOIE.

Venez donc , à partir , l'inviter au plus vite :

Je suis , présentement , sûr de la réussite :

Contre tous les Fâcheux mon art dois conspirer :

Dans la société , cette peste maudite

Conduir toujours l'Ennui , le Chagrin , après soi :

Poisons de la Santé , supplices de la Vie ,

Et peres de la Maladie ,

Le plus pressant devoir , & le premier emploi

D'un Esculape tel que moi ,

Est d'en purger la Compagnie ;

Et d'extirper ce mal de bonne foi.

*Fin du second Acte.*

ACTE III.



## ACTE III.

---



---

### SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, M. DE LA JOIE.

**P** LE MARQUIS.  
 Our le coup, je respire, & la voilà partie.  
 Je ne puis retenir les transports de mon cœur;  
 Et mille fois je vous en remercie.  
 C'est vous, mon cher, mon aimable Docteur,  
 A qui je dois ce bien, dont mon ame est ravie.  
 De cet heureux départ vous avez tout l'honneur :  
 Je pourrai, sans témoin, parler à la Comtesse ;  
 Et je pourrai, dans l'ardeur qui me presse....  
 Mais ma bouche en dit trop, & devoit cacher mieux  
 Un secret....

M. DE LA JOIE.

Sur ce point que votre crainte cesse ;  
 Elle ne me dit rien que mon art ne connoisse :  
 J'ai lû, depuis long-tems, ce secret dans vos yeux ;  
 Les maux, dont j'ai, d'abord, le plus de connoissance,  
 Sont ceux qui, dans le cœur, cachent leur résidence,  
 Et qui, dans les regards, vont se peindre en naissant.

86 LE MARI GARÇON,

Où , l'étude des yeux est ma grande science ;  
Et c'est pour moi qu'ils sont exactement  
Le vrai miroir de l'ame où je lis couramment.

LE MARQUIS.

Soyez fidelle à garder le silence ;  
Autant qu'à deviner vous êtes pénétrant.

M. DE LA JOIE.

C'est notre devoir le plus grand ,  
Dont jamais rien ne nous dispense :  
Un Médecin doit être un discret confident.  
Pour qu'en moi votre cœur ait plus de confiance ,  
Je mets l'Amour au rang des maux secrets  
Dont nous faisons serment de ne parler jamais.

LE MARQUIS.

Je voudrois bien vous prier de me dire ;  
Vous , qui , dans les regards , avez le don de lire ,  
Ce que vos yeux ont découvert  
Dans ceux de la Comtesse ?

M. DE LA JOIE.

Oh ! Ses yeux , que j'admire ;  
Sont un vrai labyrinthe où tout mon art se perd.

LE MARQUIS.

Comment donc ! Vos clartés sont en défaut pour elle ?

M. DE LA JOIE.

La chose ne doit pas vous surprendre si fort ;  
Car , dans les yeux d'un homme , on lit sans nul effort ;  
Chaque trait est lisible , & peint au vrai son ame :

Mais , Marquis , dans l'œil d'une femme ,  
Les caractères sont brouillés  
Au point , qu'il faut un an de soins bien redoublés ,  
Et d'étude continuelle ,  
Avant qu'on les ait démêlés.  
Encore , bien souvent , aux regards de la Belle ,



Sommes-nous lourdement trompés ;  
 Et, quand elle est, sur-tout, sage & spirituelle,  
 Les plus fins y sont attrapés :  
 Vous savez, comme moi, que la Comtesse est telle ?

LE MARQUIS.

Vous auriez, par votre savoir,  
 Dû, tout au moins, appercevoir  
 Quelque petite & légère étincelle.

M. DE LA JOIE.

Puisqu'il faut vous en faire un rapport bien fidelle ;  
 Je n'ai rien vû, Monsieur, à force de trop voir :  
 Vingt sentimens divers sont écrits, pêle mêle,  
 Dans ses beaux yeux que je ne comprends pas ;  
 Et qui n'offrent aux miens qu'un galimatias :

On y voit de l'indifférence,  
 Et de la sensibilité ;  
 De la douceur, de la fierté,  
 Qui contrastent d'intelligence ;  
 De l'Amour qui se travestit,  
 Et qu'on prendroit, à son habit ;  
 Pour la Sagesse ou la Prudence.

LE MARQUIS.

De l'Amour, dites-vous ? Quel seroit mon bonheur ;  
 Si, dans son ame, il avoit pris naissance,  
 Et que d'un feu si doux je me visse l'auteur !

M. DE LA JOIE.

Mais, afin d'y trouver, vous seul, votre avantage,  
 A vos rivaux, donnez, pour lot, Marquis,  
 L'Indifférence & le Mépris,  
 Que j'ai lûs dans ses yeux d'une Beauté si sage ;  
 Et gardez, pour votre partage,  
 La Sensibilité, la Douceur & l'Amour,  
 Dont j'ai vû ses regards s'animer à leur tour.

68 LE MARI GARÇON,  
LE MARQUIS.

J'ai fait d'abord, dans le fond de mon ame,  
La même distribution.

Si j'en croyois la voix de l'espoir qui m'enflâme,  
J'affermirois mes sens dans cette illusion.

M. DE LA JOIE.

Il faut l'en croire. En vérité constante,  
On peut changer une si douce erreur.

L'espérance, Marquis, qui flatte votre cœur;

Est juste autant que séduisante :

Si la Comtesse est aimable & charmante,

Vous êtes riche, & propre à vous faire chérir :

Tous deux, à peu près, de même âge :

Moi, qui connois vos maux, je m'offre à les guérir.

LE MARQUIS.

A quel remède, donc, comptez-vous recourir ?

M. DE LA JOIE.

Mais, au plus simple, & du plus grand usage ;

Au spécifique sûr, topique souverain,

Qu'en langage ordinaire, on nomme Mariage ;

Et dont l'effet est prompt autant qu'il est certain.

LE MARQUIS.

Ah ! C'est le bien que je souhaite,

Comme le seul qui peut me rendre heureux ;

Et vous serez l'auteur, si vous formez ces nœuds,

De ma félicité parfaite.

M. DE LA JOIE.

Mais, pour vous & pour moi je le dois, je le veux :

Comme votre bonheur, ma gloire m'y convie,

L'Hymen, à la rigueur, est de notre ressort.

Plus notre soin & notre effort

Travaillent à donner des sujets à la vie,

Plus nous nous procurons de sujets pour la mort ;

Ou, du moins, pour la maladie.

Je veux parler à Léandre d'abord :

La Comtesse a pour lui beaucoup de déférence ;

Et jamais frere & sœur ne furent mieux d'accord :

Son zèle est grand pour elle.

LE MARQUIS.

En cette circonstance,

Pour son ami, que n'est-il aussi fort ?

Quoiqu'avec moi, presque dès notre enfance ;

Il soit uni d'une étroite amitié,

Et que de mon amour il ait la confiance,

Il n'en a pas plus de pitié.

Je l'ai chargé, tantôt, d'une lettre pour elle ;

Je n'en reçois réponse ni nouvelle :

Au lieu de me servir, & de m'en apporter,

Il ne paroît prompt & fidelle,

Qu'au soin marqué de m'éviter.

Voyez-le, cher Docteur ; employez toute chose

Pour le changer en ma faveur ;

Ou bien, tâchez, de sa froideur

A démêler du moins la cause.

Vous possédez l'art séducteur

De persuader, de convaincre ;

Exercez-le pour mon bonheur.

MI. DE LA JOIE.

Eût-il un cœur de fer, j'espère de le vaincre :

Vous, cependant, voyez la sœur ;

Pendant que j'agirai vivement près du frere,

Occupez-vous du soin de plaire,

Et d'attaquer son cœur dans les règles de l'art ;

Faites-lui, de vos feux, l'aveu tendre & sincère.

LE MARQUIS.

C'est ce que je brûle de faire.

70 LE MARI GARÇON;

Mais si beauté, de loin, vient frapper mon regard.  
Elle est seule. Partez. Allez joindre Léandre :  
Et moi, pour m'expliquer, sans plus long-tems attendre,  
Je vais mettre à profit ce bienfait du hazard.

S C E N E . I I .

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

**A** Prés huit jours de peine, inutilement prise ;  
Enfin, Madame, enfin le sort me favorise :  
Je trouve cet instant si doux, si souhaité,  
Où je puis vous parler seul, avec liberté :  
J'ai mille choses à vous dire,  
Qu'à tout autre qu'à vous je ne puis confier ;  
J'attendois, pour vous en instruire,  
Cet entretien particulier.

LA COMTESSE.

Est ce un récit de vos voyages ?  
Je vais l'entendre avec plaisir ;  
Il doit, Monsieur, amuser, réjouir,  
Et présenter aux yeux de riantes images.

LE MARQUIS.

Madame, mon récit est plutôt sérieux ;  
Il vise au pathétique.

LA COMTESSE.

Il est donc merveilleux.  
Auriez-vous abordé dans des Pays sauvages ?  
Ou seriez-vous tombé dans la captivité ?

COMEDIE.

71

LE MARQUIS.

Oui.

LA COMTESSE.

Vous riez.

LE MARQUIS.

Je dis la vérité.

LA COMTESSE.

Vous n'avez point fait de naufrages ?

LE MARQUIS.

Pardonnez-moi.

LA COMTESSE.

C'est donc au trajet de Calais ?

LE MARQUIS.

C'est, si j'ose risquer le terme,

En France même, en terre ferme.

LA COMTESSE.

Monsieur le Voyageur, ah ! je vois, à ces traits,

Que vous vous égayez.

LE MARQUIS.

Non, je ne mens jamais.

J'ai fait naufrage en France, & je m'y vois esclave :

Mais, loin que je m'en plaigne, & loin que je les brave ;

Je chéris, je respecte, & j'adore mes fers.

De la personne que je fers

Apprenez donc le nom, que je ne puis plus taire ;

Tout me fait une loi de vous en informer :

Près d'elle votre appui me devient nécessaire.

C'est, puisqu'il faut vous la nommer . . .

## S C E N E . I I I.

LE MARQUIS, LA COMTESSE,  
CIDALISE.

CIDALISE.

**J**E reviens vous causer une aimable surprise ;  
Comtesse ; J'ai tant fait auprès de la Marquise ,  
Que son départ est remis à demain.

LE MARQUIS *à part* .

Où suis-je ? Juste Ciel ! Je revois Cidalise !  
Je me meurs ! C'est un coup de mon astre malin.

CIDALISE *à la Comtesse* .

Partagez donc ma joie , & prenez l'air ferein.

LA COMTESSE.

Je la partage aussi dans cette circonstance.

Vous revenez , je parle en bonne foi ,  
Dans l'instant que j'avois regret à votre absence ,  
Et que je souhaitois de vous voir près de moi .

CIDALISE.

Que j'en ai de plaisir & de reconnoissance !  
Je ne puis l'exprimer.

LA COMTESSE.

Vous ne m'en devez point .  
Je ne considérois que moi seule en ce point .

CIDALISE.

De votre accueil je suis flattée ;  
Mais je suis très-surprise , & presque révoltée  
Du froid silence du Marquis.

Loin qu'en me revoyant il marque de la joie ;  
Sur son front étonné , le chagrin se déploie ,  
Et vient glacer tous mes esprits.

LE MARQUIS.

Pardonnez , belle Cidalise ,  
Votre prompt retour m'a surpris :  
C'est l'étonnement où je suis  
Qui l'arrête , ou qui la déguise.  
Je crains , d'ailleurs , pour vous , s'il faut que je le dise ,  
Vous exposez votre santé.

CIDALISE.

Pour être un jour de plus avec ma bonne amie ,  
J'exposerois ma propre vie.

LE MARQUIS.

Vous la risquez aussi. Vous sçavez...

CIDALISE.

Je l'oublie.

LE MARQUIS.

Vous allez vous brouiller avec la Faculté.

CIDALISE.

Ne m'entretenez , je vous prie ,  
Que de Bal , de plaisirs qui flattent seuls mon goût.  
Je n'en vais perdre aucun , & je serai de tout.

Parlons à present de la fête

Qui fait l'objet de tous mes vœux.

Puisqu'aujourd'hui , par votre ordre , on l'apprête ,  
Faites-en , près de moi , les honneurs un peu mieux.  
Dites-moi , tout au moins , que votre ame est ravie  
Que j'augmente , ce soir , la bonne Compagnie

Qui doit composer votre Bal.

LE MARQUIS.

Vous en ferez l'ornement principal.

Mon compliment est très-sincere.

## LE MARI GARÇON;

C I D A L I S E.

Les mots en sont flatteurs ; mais le ton ne l'est guere ;  
Et vous les prononcez avec un phlegme Anglois  
Qui m'afflige , & me désespere.

Mais je vous le pardonne ; entre nous , je connois  
La singularité de votre caractère ;  
Et , qui plus est , Marquis , je commence à m'y faire.

LE MARQUIS.

Pardonnez , mais en nous toujours l'extérieur ,  
Quelque effort que nous puissions faire ,  
Se sent de la contrainte , où se trouve le cœur.  
Je ne puis plus long-tems vous cacher ce mystère ;  
Et mon état présent est tel ,  
Qu'il cause à tous mes sens obligés de se taire ,  
Un supplice continuel.

C I D A L I S E.

Pour adoucir un tourment si cruel ,  
Parlez , Monsieur ; parlez ; c'est un bien nécessaire.

LE MARQUIS.

Dans le moment que vous avez paru ,  
J'étois prêt d'implorer les bontés de Madame ;  
Et de nommer l'auteur des peines de mon ame.

C I D A L I S E.

Je vous ai donc interrompu ?

LE MARQUIS.

Oui , devant vous , je n'ai plus sçu que dire ;  
Et mon embarras s'est accru.

C I D A L I S E.

Nous ne formons qu'une ame , & vous pouvez l'in-  
truire.

Que je ne vous arrête pas.

LA COMTESSE à Cidalise.

A votre vûe il se sent interdire ,



Vous augmentez son embarras.

Monsieur s'explique assez, ce discours doit suffire;

Il paroît très-clair à mes yeux,

Ma chere, & vous devez l'entendre encore mieux.

LE MARQUIS à la Comtesse.

Je vois à vos regards que la chose est obscure,

Et je dois l'exprimer avec plus de clarté.

LA COMTESSE.

Il n'est pas mal qu'il regne un peu d'obscurité.

LE MARQUIS.

Non, je dois m'affranchir d'une gêne si dure;

Ma raison m'autorise à cette liberté.

Eh! Qu'ai-je à craindre, en cette conjoncture;

Quand mes sens sont réglés, & mes desseins conduits

Par la vertu, l'honneur, l'estime & la droiture?

Je n'espere qu'en vous dans l'état où je suis;

Madame, ayez pitié des peines que j'endure.

LA COMTESSE.

Votre amour à présent n'a plus rien de suspect.

Puisqu'il est suivi de respect,

Et que vous desirez que mon secours l'appuie,

Je vous promets mes soins auprès de mon amie.

CIDALISE.

Comtesse, épargnez-moi, vous me faites rougir.

LE MARQUIS.

Non, ne rougissez pas. La Comtesse s'abuse.

LA COMTESSE.

A quoi bon ce détour, quand je veux vous servir?

CIDALISE.

Il est dans son génie. Aisément je l'excuse.

LE MARQUIS à la Comtesse.

Mon Billet, si vous l'avez lû,

Madame, a dû mieux vous instruire.

76 LE MARIGARÇON,  
LA COMTESSE.

Je ne sçai pas, Monsieur, ce que vous voulez dire.

LE MARQUIS.

Léandre, je le vois, ne vous l'a pas rendu.

LA COMTESSE.

Je vous laisse, Marquis, avec Mademoiselle;

Votre cœur s'expliquera mieux,

Quand vous serez seul avec elle.

LE MARQUIS.

Non, ayez la bonté de rester en ces lieux.

Votre frère à propos vient s'offrir à mes yeux;

Je lui veux devant vous, daignez me le permettre,

Demander compte de ma Lettre.

---

SCENE IV.

LES ACTEURS PRECEDENS,  
LEANDRE.

LE MARQUIS.

**D**I moi, je t'en serai tout-à-fait obligé,  
Qu'as-tu fait du Billet dont je t'avois chargé?

LEANDRE *bas*.

Tais-toi donc.

LE MARQUIS.

Instruis moi.

LEANDRE *bas*.

Tu manques de prudence.

LE MARQUIS.

Non. Parle haut.

LEANDRE *bas.*

Ce n'est ni le lieu ni le tems.

LE MARQUIS.

C'est le tems &amp; le lieu de rompre le silence ;

Et ta discrétion se montre à contre-tems :

Il faut devant ta sœur que ta bouche s'explique.

LEANDRE.

Tantôt.

LE MARQUIS.

Non. A présent. Mauvaise politique.

LEANDRE *bas.*

Tu t'en repentiras , si tu me fais parler.

En ami , je te le déclare.

LE MARQUIS.

Je ne puis concevoir ton procédé bizarre !

Mais au point où j'en suis , rien ne me fait trembler.

Parles , quoiqu'il en soit.

CIDALISE.

Mais , puisqu'il veut , Léandre ;

Que vous éclaircissiez la chose devant nous ,

A son desir vous devez condescendre ;

C'est un secret , pour moi , que je brûle d'apprendre ;

LEANDRE.

J'ai tort de n'avoir pas rendu son Billet doux.

LE MARQUIS.

Pourquoi ne pas le rendre ?

LEANDRE.

Apaise ton courroux.

CIDALISE.

C'est un soin que jamais un bon ami , n'oublie.

LEANDRE.

Mademoiselle , excusez , je vous prie ,

Je vous l'aurois rendu , puisqu'il étoit pour vous ;

Mais j'ai cru franchement que vous étiez partie.

LE MARQUIS.

Ah ! Quelle trahison ! Je reste confondu.

CIDALISE.

Pour l'oubli d'une Lettre , il paroît éperdu !

Mais ce jeune homme a des manieres ;  
Et des façons d'agir toutes particulieres.

LE ANDRE à Cidalise.

Le Billet vous sera fidèlement rendu ;  
Et vous ne perdrez rien , pour avoir attendu.

LA COMTESSE à Cidalise.

Je vous l'avois bien dit , que vous étiez aimée ;  
Je vous en félicite , & j'en suis très-charmée.

LE MARQUIS.

Madame , encore un coup , votre esprit est déçu :  
Impitoïablement , votre frere me joue.

LA COMTESSE.

Adieu , Marquis. Vous voilà convaincu ;  
Et de votre choix je vous louë.

( Elle s'en va. )

CIDALISE.

A ce tendre Billet que je dois recevoir ,

Si vous voulez que je fasse réponse ,

Il faut me l'envoïer ce soir ;

Je pars demain , je vous l'annonce ;

Et vous risquez , Marquis , de ne plus me revoir.

( Elle suit la Comtesse. )

SCENE V.

LE MARQUIS, LEANDRE.

LE MARQUIS.

**D**Es la pointe du jour , ah ! Fusses-tu partie  
Pour ne plus te montrer à mes yeux , de ta vie !  
Dans la peine où je suis , je ne me verrois point !  
Et toi , cruel ami , parle. Jusqu'à ce point ,  
As-tu pô , contre moi , pousser la raillerie ?  
Devant ta sœur , encor , tu vas me desservir.

LEANDRE.

Tu m'y forces toujours toi-même ;  
J'ai pris soin de t'en avertir :  
C'est un acharnement qui me fait trop souffrir.

LE MARQUIS.

Mais enfin , à ta sœur , par quel caprice extrême  
Ne pas rendre ma Lettre ?

LEANDRE.

Oh ! C'est ta faute à toi ,  
D'avoir voulu m'en charger malgré moi.  
Je t'ai marqué ma repugnance ,  
Pour m'acquitter de cet emploi ;  
Mais , loin de m'écouter , tu m'as fait violence ,  
Et tu m'as mis par ta cruelle instance ,  
Dans la nécessité de tromper ton ardeur.

LE MARQUIS.

Mais Léandre , d'où vient , à me servir près d'elle

80 LE MARI GARÇON,

La répugnance de ton cœur ?  
Instruite de mes feux , ton amitié fidelle  
Devroit plutôt parler en ma faveur :

LEANDRE.

Sincèrement pour toi je m'intéresse ;  
Et suis , à te servir , extrêmement porté ,  
Mais , il faut que je le confesse ,  
Malgré ma bonne volonté :  
Dans mon chemin je me vois arrêté  
Par la barrière insurmontable  
De ce qu'on nomme impossibilité.

LE MARQUIS.

Ton ame est donc impitoïable ?

LEANDRE.

C'est la rigueur du sort qui contraint , en secret ;  
Mon cœur d'être inflexible en dépit qu'il en ait.

LE MARQUIS.

Mais di-m'en la raison.

LEANDRE.

Elle est inexplicable.

LE MARQUIS.

Ah ! De mes feux tu te moques toujours  
Par ton langage impénétrable.

SCENE

## SCENE VI.

LEANDRE, LE MARQUIS,  
M. DE LA JOIE.

LE MARQUIS à *M. de la Joie.*

**V**enez, mon cher Docteur, venez à mon secours,  
Pour fléchir un ami, dont le cruel discours  
Me surprend & me désespere.

Au lieu de servir mon ardeur,

Il se fait une joie, une étude sincère

De me nuire auprès de sa sœur,

A moi, qui mets ma gloire, & qui mets mon bonheur

A m'unir de plus près, à me voir son beau-frère.

M. DE LA JOIE.

Je vais, pour vous, agir avec chaleur :

Je compte, qui plus est, sur un succès flatteur.

Apprenez, cependant, qu'un Courrier vous demande;

Il est très-empressé. Partez vite, Monsieur.

LE MARQUIS.

Adieu, je vais sçavoir ce qu'un père me mande.

A votre art je me recommande;

Qu'il se signale en ma faveur.

Faites, à mes desirs, que Léandre se rende.

Si votre effort n'est pas plus heureux que le mien;

Je suis perdu, mes jours ne tiennent plus à rien.

(*Il sort.*)

## S C E N E V I I.

LEANDRE, M. DE LA JOIE.

M. DE LA JOIE.

**A**H ! Je suis effrayé d'une telle menace.  
 Voulez-vous, dans mes mains, voir mourir votre ami ?  
 Et me causer une disgrâce ,  
 Que j'ai pris soin d'éviter jusqu'ici ?  
 Non , pour le permettre , Léandre ,  
 Votre cœur est trop bon , trop sensible & trop tendre.  
 Le remede que je prétens  
 Apporter à ses maux pressans ,  
 Sur la santé de tout le monde  
 Doit influer en même tems ;  
 Et c'est sur la raison que mon espoir se fonde.  
 D'un ami , le bonheur certain  
 Doit vous rendre joyeux , par conséquent plus sain.  
 En rappelant à la lumière  
 Son Amant languissant , par un oui gracieux ,  
 Votre sœur doit y gagner la première ,  
 Et s'en porter quatre fois mieux.  
 Une Veuve comme elle , & qui se remarie  
 Avec un Epoux jeune & fait pour les amours ,  
 Doit redoubler de santé tous les jours ;  
 Par la même raison , en être plus jolie :  
 Le plaisir qu'elle en a , renouvelle sa vie ,  
 Et de vingt ans , au moins , en prolonge le cours.



L E A N D R E.

Votre éloquence est merveilleuse ;  
Et votre remède est fort bon ;  
Mais , du Marquis , la crise est si fâcheuse ;  
Que je crains pour sa guérison.

M. DE LA JOIE.

Dès que vous admettez la bonté du remède ;  
Vous ne devriez pas douter de son effet :  
A sa vertu , Monsieur , il n'est rien qui ne cède.

L E A N D R E.

Je crains qu'il ne soit pas applicable au sujet.

M. DE LA JOIE.

Applicable au sujet ! Votre crainte m'étonne.  
Quelle est donc la raison que votre esprit en donne ?  
Je ne puis la comprendre en aucune façon.

L E A N D R E.

Je sçai que dans le fond ma raison est très-bonne.  
Mais elle est compliquée ; & je n'ai pas le don  
D'expliquer , comme vous , sur le champ , mes idées :  
Dans mon esprit confus par des brouillards fréquens ,  
Elles sont toujours retardées.

Ce n'est qu'au bout d'un certain tems ,  
Et par degré , qu'elles se développent ,  
Et que , pour les saisir , tous mes esprits galopent.

M. DE LA JOIE.

Ah ! Vous me payez de jargon ,  
Moi , de qui le métier est d'en payer les autres !

L E A N D R E.

Mes sens , je vous l'ai dit , sont plus lents que les vôtres ;  
Je pourrai , dans un mois , expliquer ma raison.

M. DE LA JOIE.

Du Marquis la fièvre est pressante ;  
Dans huit jours , au plus tard , elle l'emportera.

84 LE MARI GARÇON,  
Si votre sœur savoit le mal qui le tourmente ,  
Et le remède heureux que ma main lui présente ;  
Son ame n'auroit pas cette dureté-là ,  
Et seroit plus compatissante.

LEANDRE.

Je ne suis pas son maître ; ainsi consultez-la.

M. DE LA JOIE.

Du moins , plus nettement elle s'expliquera.

LEANDRE.

Non , Docteur , dans notre famille ,  
Nous nous expliquons tous très-difficilement :  
Ma sœur a , là-dessus , l'embarras d'une fille.

M. DE LA JOIE.

Je ne dois plus garder aucun ménagement.

Je vais , pour le Marquis , lui parler tout à l'heure :

Il périlite en ce moment ;

Et , sans un prompt secours , je crains fort qu'il n'en  
meure.

---

## SCENE VIII.

LEANDRE, M. DE LA JOIE,  
LE MARQUIS.

LE MARQUIS *arrétant M. de la Joie.*

**N**on , il n'en mourra pas. Non , malgré ta rigueur ;  
( *à Léandre.* )  
Et , pour déclarer à ta sœur  
Le feu secret qui me dévore ,  
Va , ce n'est plus toi que j'implore ,

# COMEDIE.

39

Et je n'ai plus besoin de ta faveur.

M. DE LA JOIE.

Quel changement subit ! Et quels discours flatteurs !

LE MARQUIS.

Je suis autorisé , par mon pere lui-même ,  
A lui dire , tout haut , & cent fois , que je l'aime :  
Je n'ai plus désormais à craindre de refus ;  
Et je pourrai , du moins , sans qu'on me contrarie ,  
Avouer mon amour une fois en ma vie.

LEANDRE.

Apprens-nous le sujet de ces transports confus.

LE MARQUIS.

Oui , mon bonheur est au-dessus  
De tous les biens qu'on s'imagine ;  
Et la lettre que je reçois  
M'apprend que la Comtesse est enfin l'heureux choix  
Que ma famille me destine ;  
Et , qu'au retour des eaux , où j'ai dû la trouver ,  
Nous formerons ces nœuds que tout doit approuver.  
Hem ! Léandre , à présent que je viens de t'instruire ,  
Que me répondras-tu ?

LEANDRE.

Je n'ai rien à te dire.

M. DE LA JOIE.

Marquis , je vous l'avois bien dit ,  
Que vous seriez heureux : Un projet réussit  
Toujours si-tôt que je m'en mêle.

LE MARQUIS à Léandre.

Pour furoit de fortune & de bonne nouvelle ;  
Mon pere , en même tems , m'écrit  
Que ta sœur a gagné , d'une voix générale ,  
Son Procès , avec les dépens.

## LE MARI GARÇON,

LEANDRE.

Mon cher Marquis , à ces instans ,  
Ma joie , au moins , à la tienne est égale !

LE MARQUIS.

Elle aura son Arrêt par le prochain Courrier.

LEANDRE.

Mais je dois t'en remercier.

LE MARQUIS.

Je viens de charger sa Suivante  
Du soin de l'informer , toute chose cessante ,

Que je venois de recevoir

Une nouvelle intéressante

Que je brûlois de lui faire sçavoir.

LEANDRE.

Mais ton attention m'enchanté !

M. DE LA JOIE.

Pour le coup , les brouillards doivent s'évanouir ,

Voilà qui détruit votre obstacle.

LEANDRE.

Non. Je ne pense pas qu'on puisse réussir

A le lever , sans l'aide d'un miracle.

LE MARQUIS.

Comment ! Léandre , à ma félicité ,

Léandre trouve encor de la difficulté ?

LEANDRE.

Ma sœur qui vient , de cet oracle ,

Va dissiper l'obscurité.

## SCENE IX. &amp; derniere.

LEANDRE, M. DE LA JOIE,  
LE MARQUIS, LA COMTESSE,  
CIDALISE.

LA COMTESSE.

**Q**uelle nouvelle avez-vous à me dire ?  
Marquis, je viens l'apprendre avec empressement.

LE MARQUIS.

Votre procès, Madame, est gagné pleinement :

Mon pere vient de me l'écrire.

Du devoir de vous en instruire

Je m'acquite premierement.

LA COMTESSE.

Mon procès est gagné ! Ciel ! Puis-je bien le croire ?

LE MARQUIS.

Oui, vous en recevrez l'Arrêt incessamment.

LA COMTESSE.

Vous comblez mon ravissement !

Ce jour, pour nous, Léandre, est un jour de victoire.

LE MARQUIS.

Il en est un, pour moi, de bonheur & de gloire.

J'apprens en même tems, vous m'en voyez ravi,

Que vous êtes l'heureux parti,

Dont mon pere a fait choix, pour moi, dans mon absence ;

Et mon cœur, dans ce moment-ci,

F iij

88 LE MARI GARÇON;

Peut, enfin, rompre le silence.

LA COMTESSE.

Non, il le doit, plutôt, garder sévèrement;  
Et la reconnoissance est le seul sentiment  
Dont mon ame, Monsieur, puisse payer la vôtre.

LE MARQUIS.

J'en espere, Madame, & j'en demande un autre.  
Pour l'obtenir, j'embrasse vos genoux.

LA COMTESSE.

Non, non, Marquis, arrêtez-vous.  
Cette posture est une offense.

LE MARQUIS.

Je ne puis concevoir la crainte où je vous voi.  
L'hommage le plus pur...

LA COMTESSE.

Ne peut l'être pour moi.

LE MARQUIS.

Tant de rigueur a lieu de me surprendre.  
Madame, je croyois que le fils de Cléon  
Auroit reçu de vous un traitement plus tendre.

LA COMTESSE.

Je vous l'avouë avec confusion,  
Je me vois, malgré moi, dans l'obligation  
D'être ingrate à l'égard du pere,  
Et pour le fils d'être encor plus sévere.

LE MARQUIS.

Donnez-moi, par pitié, cette explication.

CIDALISE.

Je n'entens rien à ce mystere.  
Aujourd'hui tout le monde est extraordinaire.

LA COMTESSE.

Marquis, Léandre est votre ami:  
Il sçait l'obstacle qui m'enchaîne.

Il peut vous l'expliquer , & je le lui permets.

LE MARQUIS.

Non , il ne le fera jamais.

Et j'ai fait , près de lui , plus d'une instance vaine.

Instruisez-moi vous-même , il me fera plus doux

De m'en voir informé par vous.

LA COMTESSE.

De cet aveu , Léandre , épargnez-moi la peine.

LEANDRE.

De votre bouche , il convient qu'il l'apprenne.

LA COMTESSE.

Par vous , plutôt , il doit être éclairci.

Ce n'est plus le tems de vous taire.

Vous sçavez mon secret. Parlez donc , mon mari.

LE MARQUIS.

Son mari ! Qu'entens-je ? O ciel !

LEANDRE.

Oui ,

C'est le mot de l'énigme ; & , sous le nom du frere ,

L'époux s'est caché jusqu'ici.

M. DE LA JOIE.

Monsieur parle à présent sans voile & sans mystere ,

Et l'on voit clair dans son esprit.

LA COMTESSE.

Il est tems , à vos yeux , que je me justifie.

LE MARQUIS.

Léandre est votre époux ! Par ce mot tout est dit.

Je ne m'en prens qu'au fort qui lui seul me trahit.

CIDALISE.

L'aventure est , vraiment , singuliere & jolie.

Que je me sçai bon gré de n'être point partie !

Il me tarde d'aller en faire le récit.

Quel plaisir !

## LE MARI GARÇON.

LE MARQUIS.

Et de trois. Une fille , une femme ;

Une veuve . . . qui ne l'est point.

Il est , il est écrit qu'unique dans ce point ;

Je brûlerai toujours , sans que jamais mon ame

Puisse le dire à l'objet qui m'enflame !

LA COMTESSE.

Cidalise , dans ce malheur ,

Est la seule personne aimable

Qui peut vous consoler.

LE MARQUIS.

Je suis inconsolable :

CIDALISE.

Pour moi , je me console , &amp; même de grand cœur ;

Pourvû que l'incident ne rompe pas la fête.

LE MARQUIS.

Non , je veux qu'elle serve au bonheur d'un ami :

C'est la seule douceur qui me reste aujourd'hui.

LEANDRE.

Oh ! Pour le coup , je pourrai , tête-à-tête ;

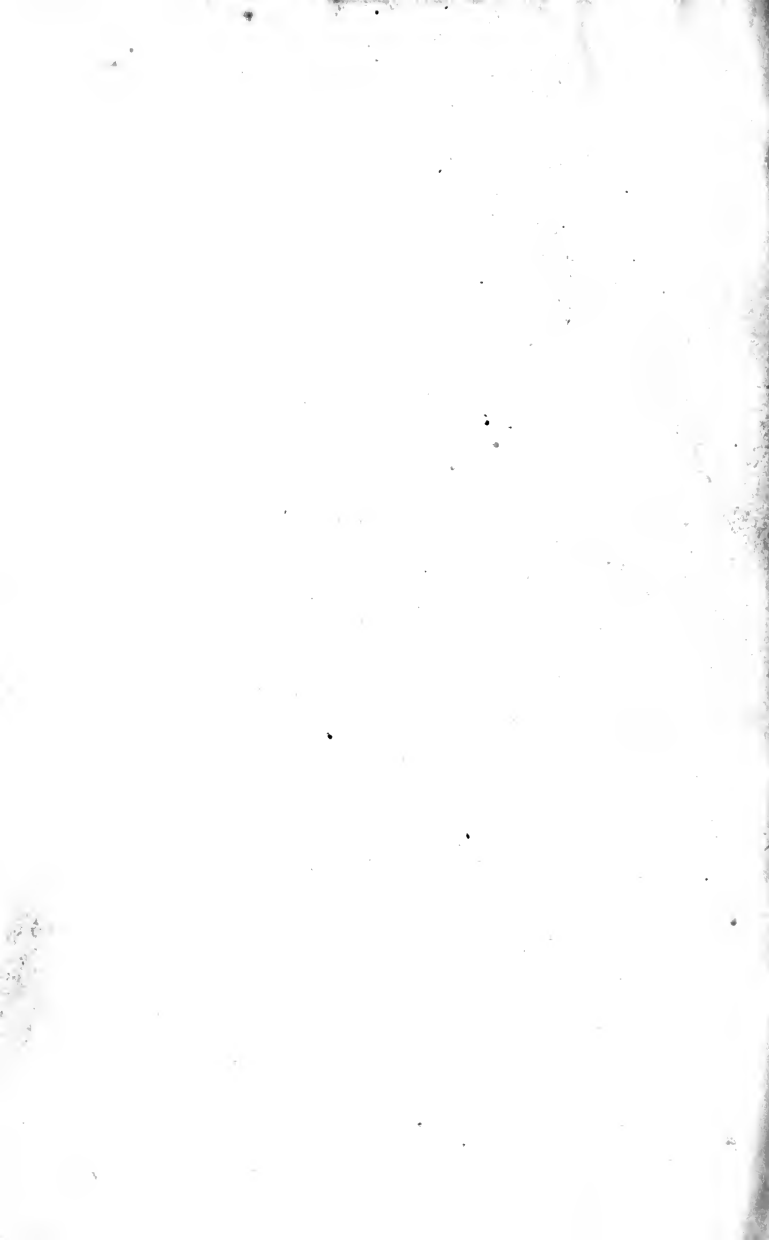
En dépit des fâcheux , vous parler &amp; vous voir ,

Madame , &amp; votre époux va l'être enfin ce soir.

F I N.















PQ  
1957  
B55A19  
1738  
t.7

Boissy, Louis de  
Oeuvres de theatre

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

NOT WANTED IN PISC

